



BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES.

TOME XLVI.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pagrot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-FD. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

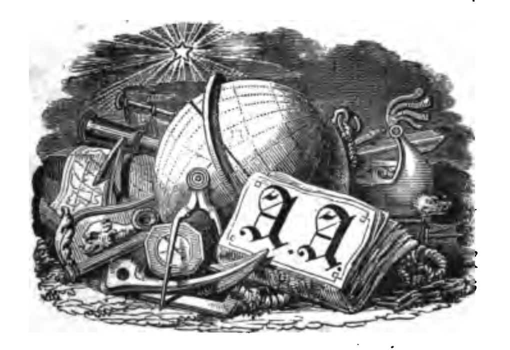
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M DCCC XXXVI

VOYAGES
EN EUROPE.

VOYAGES ANCIENS ET MODERNES.

GÉNÉRALITÉS PRÉLIMINAIRES.

L'Europe n'a, comme l'ont remarqué ailleurs Malte-Brun et plusieurs autres géographes, ni les imposantes dimensions de l'Asie et de l'Amérique, ni la masse compacte de l'Afrique. Le caractère particulier qui la distingue de ces trois autres grandes divisions continentales du globe, consiste dans les golfes immenses ou mers intérieures qui découpent son littoral en tout sens, qui, s'avançant considérablement dans l'intérieur des terres, eu égard à leur étendue, facilitent les communications et sont aussi favorables aux progrès de la civilisation qu'au développement de l'industrie et du commerce.

Sorte de dépendance du vaste continent asiatique, l'Europe, qui n'en semble être pour ainsi dire qu'une péninsule, n'offrirait pas, dans presque sa totalité, un bassin assez large au Nil, qui cache sa source vers les monts de la Lune; au Kiang, ce

fleuve qui arrose de l'ouest à l'est l'empire chinois; à l'Amazone, qui descend du Pérou et coule entre les deux vastes États de la Colombie et du Brésil. Les montagnes de l'Europe les plus gigantesques n'égalent ni en élévation ni en étendue les longues et hautes Cordilières de l'Amérique, ou l'énorme plateau des monts Himalaya thibétains; toutes nos landes, nos dunes réunies n'augmenteraient pas sensiblement les déserts sablonneux de la Libye, ou le Sahara de l'Afrique, où le Gobi de l'Asie; et nos archipels européens, d'ailleurs si rians, ne seraient remarquables ni en beauté ni en étendue parmi les labyrinthes maritimes de l'Océanie. Les productions des trois règnes de l'Europe, comparées à celles des autres parties du monde, offrent en général peu d'originalité, d'éclat ou de grandeur. L'Europe n'a que très peu de mines d'or, et ne peut nommer qu'une vingtaine d'espèces de quadrupèdes qui lui appartiennent exclusivement; encore, ainsi que l'observe Malte-Brun, sont-ce de petits animaux de peu d'apparence, tels que des rats et des chauves-souris. Notre industrie a perfectionné quelques espèces, comme le cheval, le bœuf, le mouton et le chien; mais nos meilleures productions naturelles semblent avoir été importées des autres parties du monde. Le ver à soie nous est arrivé de l'Inde; la laine fine, de la Mauritanie; le pêcher, de la Perse; l'oranger, de la Chine; la patate, le maïs et le ta-

bac, de l'Amérique; et, en dernier lieu, le fin tissu à châle, du Cachemire, par l'introduction en nos climats méridionaux des chèvres du Thibet. Ainsi nous ne sommes riches que d'emprunts faits à des contrées en dehors de l'Europe.

Mais grâce à la puissance d'une civilisation progressivement persévérante, cette région âpre et sauvage, que la nature n'avait dotée que de bois et de fers, s'est ornée; enrichie avec le cours des siècles sous les efforts industrieux de ses habitans. On n'y reconnaît plus les produits indigènes, la culture a changé les végétaux et les climats; aux rivages où le castor élevait paisiblement ses huttes, brillent des cités populeuses et pullulent des milliers de citoyens; dans les contrées que foulèrent seules et si long-temps les bêtes fauves, se sont établis des empires florissans, et l'indigence a disparu devant une fertilité laborieuse. L'Europe est devenue pour ainsi dire le centre intellectuel de l'espèce humaine et la législatrice du monde entier; elle est présente sur tous les points de l'univers; un continent lointain, celui de la Nouvelle-Hollande, se trouve peuplé de colonies européennes; presque tout le littoral nord, ouest, sud et est de l'Afrique est couvert d'établissemens européens; plus d'un tiers de l'Asie est soumis à la domination européenne, et le vaste empire chinois est cerné tant au nord qu'au midi par l'industrie ou les armes de

l'Europe. L'immense Océan est devenu le domaine exclusif des Européens ou de colons de l'Europe, et pendant que les peuples les plus policés des autres parties du globe osent à peine s'éloigner de leurs rivages, excepté peut-être les États-Unis dont les navires marchands commencent à sillonner la mer du Sud, nos intrépides navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça le génie de la science géographique. Non content de se soumettre la nature et d'enchaîner la foudre, les Européens ont su par l'astronomie conquérir l'univers céleste et voyager au-dessus des nuages. En un mot, la science est le patrimoine, pour ainsi dire, exclusif de l'Europe, et l'Européen paraît avoir seul découvert le secret d'en étendre et d'en faire prospérer les nombreux rameaux.

L'Europe est comprise entre les 35e et 71e degrés de latitude nord, et entre les 12e degré de longitude ouest et 68e degré de longitude est. Si on voulait y réunir les îles qui dépendent géographiquement de cette partie du monde, telles que la Nouvelle-Zemble, l'archipel du Spitzberg, etc., on aurait pour latitude 35 et 81 degrés nord.

L'Europe est bornée au nord par l'océan Glacial arctique et la baie de Kara, subdivision de cet océan, commune également à l'Asie; à l'ouest, par l'océan Atlantique, et au-delà du cercle polaire par l'océan Glacial arctique; au sud, par le détroit de

Gibraltar, la mer Méditerranée, la mer de l'Archipel, le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Caffa et la mer d'Azov; à l'est, par le fleuve Kara, la chaîne principale des monts Ourals et le fleuve Oural jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne; ensuite par une partie occidentale de cette même mer Caspienne, jusqu'à l'extrémité orientale de la chaîne du mont Caucase. Au sud-est l'Europe a aussi pour limites le cours du Terek, le Caucase et le cours du Kouban, accidens géographiques qui lui sont communs avec l'Asie. Ainsi les monts Ourals et la mer Caspienne sont les deux grandes séparations naturelles entre l'Europe et l'Asie à l'est, comme la mer Noire, le Bosphore, l'Archipel et la Méditerranée sont ses confins au sud, où elle est séparée de l'Afrique, et l'Atlantique à l'ouest, où elle est séparée de l'Amérique; enfin l'océan Glacial la limite au nord.

Les points les plus extrêmes de l'Europe sont: au nord, le cap Nord, situé par 72 degrés de latitude nord et 22 degrés de longitude est, à l'extrémité de l'une des îles dépendantes de la Norwége, et s'avançant dans l'océan Glacial arctique; à l'ouest, le cap Laroca, situé sur la côte ouest du Portugal par 30 degrés de latitude nord et 12 degrés de longitude ouest, et s'avançant dans l'océan Atlantique septentrional; au sud, le cap Matapan, situé dans

la Turquie européenne, et s'avançant dans la Méditerranée par 36 degrés de latitude nord et 20 degrés de longitude est. Quelques géographes ont rattaché l'Islande à l'Europe; mais c'est une dépendance naturelle du Groënland, qui lui-même se lie à l'Amérique septentrionale. Évidemment l'Europe se termine au nord-ouest avec les îles Féroër.

Renfermée dans les limites que l'on vient de tracer, l'Europe a une superficie d'au moins cinq cent mille lieues carrées, de vingt-cinq au degré équatorial, et une population de plus de deux cent vingt millions d'habitans. L'accroissement annuel de cette population est à peu près d'un million d'âmes.

La glus grande longueur de l'Europe est de douze cent quinze lieues, du cap Saint-Vincent aux monts Ourals, près d'Ékaterinbourg. De Brest à Astrakan cette longueur est de huit cent soixante lieues. Sa plus grande largeur est de huit cent soixante-dix lieues, du cap Matapan en Grèce au cap Nord. Sa largeur, qui vient ensuite, est, du cap Colonna en Calabre au cap Wrath en Écosse, en partie sur l'eau.

L'Europe comprend au nord le royaume de Norwége, celui de Suède, la partie de l'empire de Russie située en Europe, les îles britanniques ou le royaume-uni de la Grande-Bretagne; au centre, le royaume de Pologne, celui de Prusse, l'Allemagne, le royaume de Danemark, celui de Hollande, celui de Belgique, la France, la Confédération suisse et

l'empire d'Autriche ; au midi, le royaume de Portugal, celui d'Espagne, l'Italie en général, et la Turquie d'Europe. Varsovie occupe la position la plus centrale de cette partie du monde; mais le bassin de la Bohême est le point central physique, car il termine vers le nord le grand système de pays montagneux qui composent la Haute-Europe.

Nous avons dit que les mers et les golfes caractérisaient surtout la péninsule européenne : ces grandes masses d'eau interposées parmi les terres manquent à l'Asie, à l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande, et même à la majeure partie de l'Amérique. Elles exercent une grande influence sur la température, qu'elles rendent humide et variable, et sur le commerce dont elles multiplient les communications, comme aussi elles influent sensiblement sur la destinée des nations, auxquelles, conjointement avec les chaînes de montagnes, elles présentent des remparts naturels contre les invasions étrangères.

L'océan Atlantique qui borne l'Europe à l'ouest est appelé par quelques géographes *océan Occidental.* Il s'appelle mer du Nord ou d'Allemagne, entre la Norwége, au sud du cap Stat, le Jutland, l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, la Grande-Bretagne et les îles Shetland. C'est, comme le remarque avec raison M. Balbi, une des méditerranées à plusieurs issues les plus remarquables de l'Europe.

Les empiétemens de cette mer sur les côtes d'Allemagne et des Pays-Bas y ont formé les deux golfes de Dollart et Zuyderzée. Un bras de la mer du Nord s'appelle *Skager-rak,* entre le Jutland et la Norwége méridionale; quelques géographes le nomment *mer de Danemark;* il forme sur la côte de Norwége un enfoncement considérable appelé *golfe de Christiania.* Un autre bras de la mer du Nord prend la dénomination de *Cattegat,* entre la Suède méridionale et le Jutland septentrional; deux autres enfoncemens de la mer du Nord, beaucoup plus petits, forment les golfes de Bukke et de Bergen.

L'océan Atlantique au nord du cap Stat en Norwége, prend la dénomination de *mer de Scandinavie,* le long de la côte de cette contrée. A l'ouest du Pas-de-Calais il s'appelle *la Manche,* entre l'Angleterre et la France; il s'appelle *mer d'Irlande* ou même *canal de Saint-Georges,* entre l'Écosse et l'Angleterre d'un côté et l'Irlande de l'autre; il se nomme *mer de Calédonie* au nord-ouest de l'Écosse; *golfe de Gascogne* le long d'une côte sud-ouest de la France, et *golfe de Biscaye* le long d'une partie de la côte septentrionale de l'Espagne.

L'océan Atlantique pénétrant dans le continent européen y forme de vastes mers méditerranées, l'une au nord, l'autre au midi. La méditerranée du nord, plus connue sous le nom de *mer Baltique* ou simplement *Baltique* (mot tiré du danois ou sué-

dois *Belt*, qui signifie *ceinture*), et désignée sous le nom de *mer Orientale* par les nations scandinaves et germaniques, est une vaste mer intérieure située entre le Danemark, le Mecklenbourg, la Poméranie, la Prusse, les provinces Baltiques de la Russie et la Suède. Elle offre plusieurs golfes, dont les principaux sont le golfe de Bothnie, entre la Finlande et la Suède; le golfe de Finlande, entre la côte méridionale de la Finlande et celle des gouvernemens de Pétersbourg, d'Esthonie et de Revel; le golfe de Riga ou de Livonie, entre la Livonie et la Courlande; et le golfe de Dantzig dans la Prusse occidentale. Les détroits du Sund et ceux du grand et du petit Belt sont les trois issues par lesquelles la Baltique communique avec le Cattegat, qui est une branche de là mer du Nord.

La méditerranée du sud, nommée *mer Méditerranée* ou simplement *la Méditerranée*, est comprise entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique : le détroit de Gibraltar l'unit à l'océan Atlantique. Cette mer du côté de l'Europe prend le nom de *canal des Baléares*, entre la côte du royaume de Valence et le groupe des îles Baléares; celui de *golfe de Lyon*, le long des côtes de Provence et de Languedoc; celui de *golfe de Gênes*, depuis la côte de Nice jusqu'à celle du duché de Lucques; celui de *mer de Toscane*, entre la Corse, la Sardaigne et la côte opposée de l'Italie; celui de *mer de Sicile*, entre l'île

de ce nom et le royaume de Naples; celui de *mer Ionienne* entre le pied de l'Italie, la Sicile et la Grèce. Un bras de cette mer forme le golfe de Tarente vers la Calabre; un autre le golfe de Patras vers le Péloponnèse, et le golfe de Corinthe ou de Lépante au-delà du détroit de ce dernier nom. Un bras de la Méditerranée, pénétrant par le canal d'Otrante entre l'Italie d'un côté et l'Épire ainsi que l'Albanie et la Dalmatie de l'autre, forme le golfe appelé *mer Adriatique*. Enfin la Méditerranée vers le détroit des Dardanelles forme ce que les anciens Grecs appelaient *mer Principale* ou *Archipelagos*, et ce que les géographes modernes nomment *Archipel*. Cet archipel, au-delà du détroit des Dardanelles, forme lui-même le petit golfe à plusieurs issues, nommé improprement *mer de Marmara*, entre la côte de l'ancienne Thrace d'un côté et la côte opposée de l'Asie-Mineure de l'autre. A son tour, la mer de Marmara, ou la Propontide, communique par le détroit de Constantinople ou le Bosphore, avec ce qu'on appelle la *mer Noire*, limite méridionale de la Russie européenne. La mer Noire, nourrie par les plus grands fleuves de l'Europe centrale, reçoit encore par le détroit de Caffa ou le Bosphore Cimmérien, les eaux limoneuses des Palus-Méotides, improprement nommés par les modernes la *mer d'Azof* ou *Azov*.

L'océan Glacial arctique, qui ne baigne que l'ex-

trémité septentrionale de l'Europe, forme plusieurs golfes dont le plus considérable est nommé *mer Blanche*, qui est renfermé dans le gouvernement russe d'Archangel, et qui est, comme la mer de la Nouvelle-Zemble, exposée à de violentes tempêtes.

Quant à la mer Caspienne, qui baigne l'Europe depuis l'embouchure de la Kuma jusqu'à celle du Jaïk, et dont le niveau est inférieur de cent cinquante-cinq pieds à celui de l'Océan, elle n'est, à proprement parler, que le plus grand lac du globe, et la plus grande partie de ses côtes appartient à l'Asie.

Le mouvement général de la Méditerranée se dirige de l'est à l'ouest; mais la réaction des eaux contre les côtes donne lieu à plusieurs courans latéraux opposés. Les détroits donnent aussi naissance à des courans locaux très variables, comme le phare de Messine ou la Charybdis des anciens, et l'Euripe, entre le continent et l'île de Nègrepont. Les marées dans la Méditerranée ne se font sentir que très légèrement; on a cru les remarquer dans le golfe Adriatique et dans le golfe de la Grande-Syrte qui touche à l'Afrique.

Les mers que nous venons d'indiquer bordent le continent européen sur une ligne de cinq mille cinq cents lieues, tandis qu'il ne tient au continent asiatique que par une ligne de huit cent quatre-vingts lieues. Ces mers sont, comme l'observe Malte-Brun,

d'une haute importance pour l'Europe. En effet, au nord elles nous séparent des terres glaciales du pôle boréal; au midi elles nous garantissent des chaleurs de l'Afrique; partout elles ouvrent un accès au commerce et à la navigation des peuples.

La Méditerranée a une surface totale de cent trente-un mille neuf cent quatre-vingts lieues carrées de vingt-cinq au degré; celle de la mer Noire avec la mer d'Azov est de vingt-trois mille sept cent cinquante lieues; celle de la mer Caspienne de dix-huit mille six cents lieues; celle de la mer Blanche de cinq mille lieues; celle de la Baltique entière de dix-sept mille six cent quatre-vingts lieues, y compris le golfe de Bothnie, qui a séparément cinq mille cent lieues carrées, et le golfe de Finlande, qui a deux mille trois cents lieues carrées. La mer d'Allemagne ou mer du Nord, en la bornant par le cap Stat en Norwége, les îles Shetland et le promontoire de Lindesness, a trente-deux mille lieues carrées; le canal d'Irlande a trois mille quatre cents lieues carrées; et la Manche trois mille sept cents lieues carrées.

La Baltique a cent soixante-dix lieues de côtes rocailleuses et extrêmement hautes et escarpées au sud et au sud-est de la Suède; cinq cent quatre-vingts lieues de côtes de moyenne élévation au nord de la Suède et d'une partie de la Russie, et trois cent quatre-vingts lieues de côtes, la plupart basses

et sablonneuses pour le reste du littoral de Russie, de Prusse et d'Allemagne. La profondeur de cette mer est rarement de plus de cinquante brasses, et pendant les vents du nord ses eaux s'adoucissent au point de pouvoir servir aux usages domestiques.

La mer d'Allemagne ou mer du Nord est divisée par quelques géographes en deux parties; l'une portant le nom de *mer d'Allemagne,* pour la partie qui s'étend du Pas-de-Calais à l'extrémité du Danemark, royaume dans le voisinage duquel on la nomme aussi *mer Cimbrique;* et l'autre portant le nom de *mer du Nord* pour la partie supérieure qui s'étend jusqu'à l'Islande. Cette mer est sujette à de fortes marées; ses eaux, plus douces que celles de l'Océan, sont grasses et limoneuses; elles donnent vers le soir une lueur que les marins appellent *morillo;* elles se couvrent fréquemment de brouillards épais, retombant sur le rivage en une rosée amère et saline qui nuit à la végétation des arbres, mais qui donne aux plantes une verdure plus fraîche et plus belle.

Les amas d'eau douce que renferme l'Europe sous le nom de *lacs* n'égalent pas ceux de l'Amérique septentrionale; cependant ils ont aussi leur importance. La région la plus remarquable en ce genre est celle où se trouvent les sources du Volga au sud, la mer Baltique à l'ouest, et la mer Blanche

au nord-ouest. La masse d'eau qu'elle comprend, si elle était réunie en une seule, égalerait presque le golfe de Finlande. Les principaux lacs de cette région sont le lac Ladoga, qui a huit cent cinquante lieues carrées, et le lac Onéga, qui a quatre cent trente lieues; vient ensuite le lac Saïma, en Finlande, qui a deux cent dix lieues. Les autres lacs ont des dimensions plus petites.

La Scandinavie a aussi de beaux lacs, tels que le lac Wener, qui a deux cent quatre-vingts lieues carrées; celui de Weter, qui a cent dix lieues; celui de Mœlar avec une superficie de cent lieues. Les divers lacs de cette région occupent environ huit cents lieues carrées. Ils sont, à un ou deux près, tous placés sur le penchant méridional et le penchant oriental de la chaîne de montagnes qui parcourt la Suède et la Norwége. Tous ceux de la Russie septentrionale sont au contraire sur les versans orientaux de cet empire. Au reste, les uns et les autres s'écoulent dans la Baltique, et Malte-Brun les regarde comme les sources de cette mer intérieure.

Les plaines au sud de la mer Baltique présentent aussi quelques contrées renfermant de petits lacs. La chaîne des Alpes en a de moins grands que les monts scandinaves. Ceux des versans méridionaux sont le lac Majeur, qui a vingt lieues carrées; le lac Garda, qui a vingt-quatre lieues carrées, et quelques

autres. La pente septentrionale offre le lac des Quatre-Cantons dont l'étendue est de treize lieues carrées; le lac de Neuchâtel de quinze lieues carrées; celui de Zurich de dix lieues carrées; celui de Constance, de trente-huit lieues carrées; et une foule d'autres peu étendus. Tous ces lacs réunis peuvent comprendre une surface de cent quatre-vingts lieues carrées. La pente occidentale des Alpes ne contient guère que le lac de Genève, avec une superficie de quarante-quatre lieues carrées.

Dans toute l'Europe occidentale, surtout dans le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, on trouve extrêmement peu de lacs. En Irlande on en voit un grand nombre, dont quatre ou cinq ont une superficie égale à celle du lac de Zurich.

Considérée par rapport aux aspérités plus ou moins considérables de sa surface, l'Europe semble se partager naturellement en deux moitiés, c'est-à-dire en Haute et Basse-Europe. Depuis Londres et Paris jusqu'à Moscou et Astrakan, les terres ont peu d'élévation; de Lisbonne à Constantinople s'offre une suite de terres hautes, avec une grande variété de coupes et de pentes, les unes exposées aux vents froids du nord, les autres aux vents chauds du midi; presque partout des limites naturelles séparent les nations, comme des défilés, des baies ou des rivières à franchir. Au surplus, écoutons comment M. Bruguière, dans un ouvrage couronné par la *Société royale*

de Géographie [1], envisage l'orographie [2] de l'Europe.

« Si un observateur, placé à la cime du Mont-Blanc [3], pouvait embrasser de ses regards l'Europe tout entière, il verrait que le sommet sur lequel il se trouve est le point le plus culminant et presque le centre d'une longue suite de montagnes, qui commence au cap Saint-Vincent et va finir à l'est et au nord-est, d'une part au cap Matapan, de l'autre, au bord de la mer Noire, et encore plus au nord près des frontières de l'Asie.

« Si l'immensité de cette vue lui permettait de suivre toute la courbe que décrit la principale ligne, s'il pouvait en reconnaître les directions, et distinguer en même temps ses sinuosités, ses ramifications et ses coupures, il verrait que plusieurs anneaux détachés de la grande chaîne, mais qui paraissent être son extrémité occidentale, traversent en divers sens la péninsule hispanique; qu'une barrière formidable s'élève entre la France et l'Espagne, et que cet énorme rempart, composé de sommités arides, aiguës et souvent inaccessibles, se

[1] *Orographie de l'Europe*. Un volume in-quarto, formant le tome III du Recueil de voyages et de Mémoires de la Société royale de Géographie.

[2] Ce mot, qui signifie *représentation de montagnes*, vient du grec *oros*, montagne, et de *grapho*, je décris.

[3] Le Mont-Blanc est, comme chacun sait, la plus haute cime de l'Europe.

prolonge au nord-ouest de ce dernier royaume, pousse vers le sud des contre-forts qui atteignent le Duero, et va se terminer au nord de l'Océan par les caps Ortégat et Finistère. Il observerait que le tronc principal, prenant ensuite sa direction la plus générale, celle du sud-ouest au nord-est, étend ses branches sur une partie de la France, et couvre le sol volcanique de l'Auvergne. Il remarquerait aussi que les montagnes de la rive occidentale du Rhône s'abaissent considérablément au-dessus de Lyon, deviennent à peine visibles dans la Bourgogne, et se lient, près des sources de la Saône, à une rangée de hauteurs qui courent d'abord dans le même sens que le Rhin, le traversent ensuite au-dessus de Mayence, et vont se perdre en Allemagne. S'il jetait les yeux sur le bassin où le Doubs décrit tant de circuits, il verrait plusieurs chaînons que leur situation parallèle au centre de la chaîne, leurs pentes adoucies vers la Franche-Comté et leurs escarpemens opposés au lac de Genève, lui feraient aisément reconnaître pour une dépendance de la masse colossale sur laquelle il serait placé. Dans la partie du système la plus rapprochée de lui, il le verrait séparer la France de l'Italie, couvrir d'aspérités la Suisse et le Tyrol, s'enfoncer au sud-est jusque dans l'Albanie, et former ainsi une des parois de l'Adriatique; tandis que l'autre mur de ce vaste bassin, tel qu'il dut exister dans les temps reculés,

serait tracé par l'embranchement très remarquable qui commence aux sources de la Bormida et parcourt l'Italie dans toute sa longueur. Au-delà du golfe de Gênes, et dans cette même direction, notre observateur découvrirait deux grandes îles dont la charpente est une chaîne de montagnes qui s'éloignent directement au sud, et que la mer coupe droit en deux parties inégales. Si, en se portant de ce côté, ses regards étaient attirés par le premier des volcans de l'Europe, il reconnaîtrait une continuation de la chaîne italique dans les deux rangées de hauteurs qui se croisent à Nicosia, et donnent à la Sicile une forme triangulaire. Sur la frontière méridionale de la Servie, et presque sous le parallèle où l'archipel illyrien se termine, la chaîne se fourche : il en verrait une branche se porter vers la Grèce, tandis que l'autre se replie à l'est et au sud-est, jusqu'au bord de la mer Noire et de la Propontide. Au nord de ce dernier rameau, et sous le méridien du golfe de Salonique, il distinguerait une file de montagnes qui, se dirigeant d'abord perpendiculairement au cours du Danube, est coupée par ce fleuve aux environs d'Orsova, et se courbe ensuite de manière à envelopper la Transylvanie, la Hongrie, la Moravie et la Bohême. A l'ouest de ces dernières hauteurs il apercevrait encore quelques groupes de petites montagnes disséminées sur l'Allemagne occidentale; mais au-delà de ces faibles éminences il ne

verrait plus que de vastes plaines qui s'étendent jusqu'au bord de la Baltique et de la mer du Nord. Si sa vue pénétrait au-delà de ces mers, il découvrirait les collines de l'Angleterre qui atteignent leur plus grande élévation dans le pays de Galles, celle de l'Écosse dont la structure et la constitution géognostique[1] sont si remarquables; et, dans un éloignement plus grand encore, il distinguerait les montagnes de la Scandinavie, blanchies par des neiges perpétuelles, qu'elles doivent bien moins à leur hauteur qu'à leur proximité du pôle boréal.

« Si l'observateur que nous supposons jouissait de ce spectacle admirable pendant les dernières chaleurs de l'été, quand la neige a disparu des hautes sommités où elle ne reste pas toute l'année, l'éclat de celles qui n'en sont jamais dépouillées lui servirait à reconnaître les points les plus élevés. Il serait frappé de la blancheur que plusieurs sommets conservent constamment sous le ciel brûlant de Grenade. Il apercevrait la neige dans la Galice et dans les Asturies; l'immense boulevard qui sépare l'Espagne de la France lui en montrerait aussi. Il n'en remarquerait pas dans l'intérieur de ce dernier royaume ni sur toute l'étendue de l'Italie; mais la partie cen-

[1] *Geos*, terre, et *gnosis*, connaissance, forment le mot *géognosie*, science qui explique la substance, la structure, la situation des grandes masses de la terre.

trale de la chaîne offrirait à ses yeux, depuis la source du Pô jusqu'à la Drave, une multitude de montagnes dentelées ou à la forme pyramidale, dont les flancs sont recouverts de neige depuis le sommet jusqu'à treize ou quatorze cents toises au-dessus de la mer. Il distinguerait encore le faîte de quelques montagnes de l'Albanie, près des sources de l'Aoüs, peut-être aussi quelques cimes du Balkan; mais en avançant au nord, il n'en verrait plus que de la Norwége, si ce n'est cependant vers la limite septentrionale de la Hongrie, où il discernerait à peine la pointe d'un seul pic, qui arrive tout justement à la hauteur où dans ce climat la neige ne fond plus.

« L'observateur, auquel nous avons accordé la faculté d'étendre ses regards depuis les glaciers de la Savoie jusqu'aux confins de l'Europe, s'apercevrait que les montagnes de cette belle partie de la terre ne forment pas une ligne unique, qu'elles ne se rattachent pas à une seule et même chaîne. Il reconnaîtrait, il est vrai, que plusieurs coupures sont accidentelles et n'établissent pas une véritable solution de continuité. Il ne considérerait point, par exemple, le passage que le Danube s'est frayé à Orsava, le défilé où l'Elbe coule près de Schandau, et la séparation que le Rhône a faite au fort de l'Écluse, entre les Alpes et le Jura, comme les points de départ de nouvelles chaînes de montagnes; mais

quelle que puisse avoir été, dans une haute antiquité, la liaison des collines de l'Anglèterre avec celles de la Picardie, ou des Apennins avec les montagnes de la Corse, les bras de mer spacieux qui séparent aujourd'hui ces contrées ne lui permettraient pas plus de les comprendre dans les mêmes systèmes des montagnes, qu'il n'est permis de confondre les sommets de l'Espagne avec le Mont-Atlas, ou les ramifications de l'Hémus avec les cimes neigeuses de l'Anatolie. Nous croyons, par conséquent, que cet observateur reconnaîtrait en Europe sept principaux massifs ou systèmes de montagnes, dont celui du centre, beaucoup plus considérable que tous les autres ensemble, renferme une grande partie des hauteurs de la France, celles de la Suisse, de l'Italie, de la Turquie, de la Hongrie et de l'Allemagne. On peut nommer ce massif *alpique,* parce que les Alpes sont le nœud d'où dérivent toutes les branches qui le composent. Ce système aussi peut être divisé en cinq groupes, et chacun de ces groupes est divisible en un certain nombre de chaînes ou de chaînons qui sont tous liés entre eux, mais que l'on désigne par des noms particuliers. Au sud-ouest du massif alpique, les montagnes de la péninsule en forment un autre, dont le centre est un dos très vaste et fort élevé qui supporte les cimes de la Guadarrama, les monts de Tolède et ceux de la Sierra-Morena. L'ancien

nom d'*Hespérie*, que sa situation reculée vers le couchant fit donner à l'Espagne, peut être appliqué à ce massif. La Corse et la Sardaigne, dont l'antique liaison n'est pas douteuse, et qui sont en quelque sorte encore jointes par le petit archipel de la Madeleine, forment un troisième système qu'on peut appeler *Sardo-Corse* ou *Cyrnos-Ichnusique*, mot composé des noms par lesquels ces deux îles furent connues chez les Grecs. Les anciens noms Cimmériens (les montagnes de la Crimée), sont évidemment un prolongement du Caucase; mais comme toutes nos conventions géographiques les font dépendre de la partie de la terre que nous habitons, nous en formons le massif *taurique*. Au nord de celui-ci, et au centre de la Russie d'Europe, un plateau vaste et peu élevé voit naître la Duna, le Volga et le Borysthène. Ce plateau et les monticules qui lui sont attenans au sud-ouest, sous le nom de monts *Wolchouski*, et au nord-est, sous celui de monts *Schémokouski*, sont généralement appelés *monts Valdaï*. Peut-être conviendrait-il de ne pas mettre ces faibles élévations au rang des montagnes; mais comme elles ont une grande importance, parce qu'elles établissent la ligne de partage entre les eaux de la Baltique et de la mer Blanche d'un côté, et celles de la mer Noire et de la mer Caspienne de l'autre, nous les considérons comme le centre d'un système que nous nommons

sarmatique. L'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande constituent le massif *britannique*. En suivant le principe que nous avons posé, il faudrait peut-être classer à part cette dernière île, car le canal du Nord qui la sépare du Cantire a une largeur assez considérable, et si elle fut autrefois réunie à l'Écosse, comme les observations géologiques permettent de le croire, ce ne peut être que dans les premiers temps de notre globe : néanmoins, comme l'ancienne Hibernie a peu d'étendue, nous la joignons ici à la terre voisine dont elle dépend. Le septième et dernier massif se compose des Alpes scandinaves, c'est-à-dire de cette longue chaîne qui occupe le nord-est de l'Europe, où elle forme maintenant une presqu'île, après avoir été probablement autrefois le noyau d'une île très grande. Nous désignons ce massif sous le nom de *système scandinavique*. »

Le système hespérique se compose de toutes les montagnes qui couvrent la péninsule et de celles qui séparent l'Espagne de la France. Il comprend trois groupes isolés, que l'on peut distinguer en groupe méridional, groupe central et groupe septentrional. Le premier se replie fortement sur lui-même et décrit une sorte de S depuis les pointes de Roca et de Tarifa jusqu'aux montagnes de Tolède, en poussant un long éperon dont le cap Saint-Vincent est une extrémité. Le second est formé par la

chaîne ibérique, qui descend obliquement de la source de l'Èbre aux bords de la Ségura, et puis va se terminer au cap Roca. Le troisième contient la chaîne pyrénaïque dans toute sa longueur, depuis le cap Cervère jusqu'à l'embouchure du Duero: il comprend les montagnes de l'occident de l'Europe, autrement dites *les Pyrénées*, et forme ainsi la frontière naturelle de la France et de l'Espagne, sur une longueur de près de cent lieues, c'est-à-dire d'une mer à l'autre.

Le système alpique a dans un groupe occidental les Cévennes, suite de montagnes que l'on peut considérer comme étrangères aux Pyrénées, bien qu'elles n'en soient séparées que par une coupure, le col de Narouze. La direction de ce groupe est d'abord droit au nord-est jusqu'au mont Pilat, l'un des sommets les plus remarquables du Lyonnais; mais à partir de ce point, la chaîne se dirige au nord jusqu'au canal du Centre, qui la sépare de la Côte-d'Or. La longueur de cette même chaîne est d'environ cent vingt lieues, dont cinquante-sept depuis le commencement des montagnes Noires jusqu'à la source de l'Allier, et soixante-trois depuis cette source jusqu'à l'extrémité des montagnes du Charolais. Le faîte des Cévennes sépare les bassins de la Garonne et de la Loire de ceux du Rhône et de la Saône; c'est-à-dire qu'il établit dans toute sa longueur la ligne de partage entre les eaux qui se

rendent dans l'Océan et celles qui se jettent dans la mer Méditerranée. Les Cévennes sont par là tributaires de ces deux mers à la fois, de la Méditerranée par le versant oriental, et de l'Océan par le versant occidental. Les Pyrénées sont aussi tributaires de ces deux mers, mais dans un sens tout différent, suivant leurs pentes et leurs directions.

Le canal du Centre, au nord duquel se terminent les Cévennes, est dominé sur sa rive septentrionale par les collines de la Côte-d'Or, à la suite desquelles succède le plateau de Langres; puis viennent les Vosges, dont la chaîne a une longueur à peu près égale à celle des Cévennes, c'est-à-dire cent vingt lieues. Ces Vosges ont souvent une forme arrondie, ce qui leur a valu le nom de *ballons*. Les montagnes de la Côte-d'Or et le plateau de Langres sont couronnés de bois, tandis que leurs coteaux sont enrichis de vignobles. Les Vosges ont de très belles forêts de sapins, et la végétation couvre ses plus hauts sommets. Les Vosges, ayant quatre pentes principales, versent leurs eaux dans quatre mers; celles qui coulent au sud-est, à l'est et au nord, sont conduites dans la Méditerranée par la Saône, ou dans la mer du Nord par le Rhin. Les rivières des pentes méridionales et occidentales vont se rendre dans l'Océan et dans la Manche. Quoique la neige se conserve une partie de l'année dans

quelques anfractuosités des Vosges, les plus hauts sommets de cette chaîne n'atteignent pas la ligne des neiges perpétuelles, qui serait à ce climat au-dessus de treize cents toises, tandis que le ballon des Vosges ne dépasse guère sept cents toises.

Quelques élévations de terrain dont la direction est du nord au sud, depuis Giromagny jusqu'à Montbelliard, établissent la liaison des Vosges avec le Jura. La partie du Jura la plus voisine des Alpes est aussi la plus élevée; il s'abaisse graduellement en s'éloignant de cette chaîne colossale. Vu du lac de Genève, le Jura se présente comme une longue muraille, dont la hauteur est d'environ cinq cents toises. Sur cette ligne, d'ailleurs peu ondulée, on aperçoit quelques éminences qui sont les plus hautes sommités de la chaîne; ce sont entre autres le Reculet, le mont Tendre, le Colombier et la Dôle, tous quatre points culminans. Le mont Terrible qui avait donné son nom à un ancien département de la France, est moins élevé, et il paraît que le mot *terrible* est une corruption de celui de *terri*, qu'on dit être le vrai nom de cette montagne.

Le Jura se rattache par divers points à la masse centrale des montagnes européennes. Son extrémité méridionale au-dessus du fort de l'Écluse, ainsi que le remarque M. Bruguière dans son *Orographie*, a des couches absolument semblables à celles du mont Vouache : ce qui démontre que le petit espace

par lequel il est séparé de cette partie des Alpes est une coupure que le Rhône a faite. La réunion a également lieu dans le canton de Zurich, à l'aide du Legherberg et des montagnes qui coupent le bassin inférieur de la Limat; mais cette liaison se manifeste bien mieux encore dans le pays de Vaud, où la petite suite de hauteurs, connue sous le nom de *Jorat,* se détache des Alpes calcaires, du Molesson et du Jamau, court à l'ouest et au nord-ouest, et va se joindre au Jura près de la ville de Lassara. Cette chaîne forme, au nord-est, le bassin du Léman, et sépare les eaux qui se rendent dans l'Océan de celles qui courent vers la Méditerranée; car les pentes du nord versent leurs eaux dans la Broye, qui va se joindre à l'Aar et descend avec lui dans le Rhin, tandis que les eaux du versant méridional tombent dans le lac de Genève.

Le groupe central de l'Europe est celui des *Alpes,* mot dérivé du celte *alb* ou *alp,* dont le sens est *montagne.* Ce mot a été souvent employé par les anciens pour désigner de grandes élévations.

Les Alpes forment cette longue suite d'aspérités qui commence au bord de la Méditerranée, entre la Ligurie et le Piémont, sépare le bassin du Rhône de quelques affluens du Pô, et s'étend à travers la Suisse, les Grisons et le Tyrol jusqu'aux sources de la Drave et de la Salzach. Au point où ces dernières rivières prennent naissance, la chaîne se divise en

deux principales lignes de montagnes. Celle du nord couvre le pays de Salzbourg, la Styrie et l'Autriche, tandis que la rangée du sud, après avoir séparé la Carinthie du pays vénitien, se subdivise encore près des frontières de l'Illyrie en deux branches qui renferment le bassin de la Save. La plus septentrionale des deux va dans l'Esclavonie jusqu'auprès de Brodi, et l'autre semble se terminer au fond du golfe de Quarnero et sur les bords de la Kulpa. Les montagnes qui, au-delà de cette rivière, se dirigent au sud-est vers la Dalmatie, ont été appelées par quelques géographes allemands *Alpes dinariques*. Elles font aussi partie du système alpique, et ne sont même pas totalement séparées du groupe central, mais elles semblent appartenir au mont Hémus.

L'étendue de la ligne courbe que forme cette longue suite de montagnes est de deux cent soixante lieues environ depuis Savona jusqu'à Fiume, de deux cent quatre-vingts depuis le même point jusqu'à Presbourg, et de trois cent vingt lieues jusqu'à Brodi. Sa largeur est de trente à quarante lieues dans la Suisse et dans les Grisons, sous les méridiens du Saint-Gothard et du Septimer; elle est même de soixante et quelques lieues dans le Tyrol.

Toute cette chaîne prend différens noms qui furent donnés par les Romains, et que les modernes

ont conservés; savoir : Alpes maritimes, Alpes cottiennes, grecques, pennines, helvétiques, rhétiennes, noriques, carniques et juliennes.

Les Alpes maritimes commencent à la vallée de Savona, 6 degrés 13 minutes à l'orient de Paris, et se développent jusque dans le voisinage du mont Viso. Leur longueur est de quarante lieues. Moins élevées que celles de la Savoie et de la Suisse, elles augmentent progressivement de hauteur, à mesure qu'elles avancent au nord. La Sarsa Morena, montagne située près de la source de la Stura, est dépouillée de neige pendant deux ou trois mois de l'année; mais les hauteurs qui avoisinent le mont Viso atteignent la ligne des neiges perpétuelles. La Bormida, le Tanaro, le Var et le Verdon sont les principales rivières qui sortent de cette partie de la chaîne.

Les Alpes cottiennes, dont le nom vient de Cottius, petit prince qui avait sa résidence à Suze, au pied de ces monts, et qu'Auguste, maître des Gaules, maintint dans son gouvernement, partent du mont Viso et s'étendent jusqu'au mont Cenis. Leur longueur est de vingt-cinq lieues. Les rameaux qui s'en détachent vers l'est ont peu d'étendue; ceux de l'ouest couvrent une partie de la Haute-Provence et du Dauphiné, sous les noms de *Hautes* et *Basses-Alpes,* et s'étendent jusqu'au Rhône. Le Pô, la Durance et la Drôme prennent leurs sources dans les

Alpes cottiennes, et la route du mont Genèvre est une de leurs merveilles.

Les Alpes grecques, ainsi nommées par les Romains, parce qu'ils croyaient qu'Hercule les avait traversées en revenant d'Espagne sont comprises entre le mont Cenis et le col du Bonhomme. Une grande partie des montagnes de la Savoie appartient à cette section dont la longueur est d'une vingtaine de lieues. Le petit Saint-Bernard en dépend, de même que le mont Cenis sur le col duquel passe la belle route de ce dernier nom. L'Isère est la plus remarquable des rivières qui sortent des Alpes grecques.

Les Alpes pennines, mot dérivé du celte *penn,* qui signifie *tête,* se développent depuis le col du Bonhomme jusqu'au mont Rosa. Elles comprennent les trois points culminans de la chaîne, savoir : le mont Blanc, le mont Rosa et le mont Cervin. Les plus vastes glaciers de l'Europe entourent les bases de ces montagnes, d'où il ne sort cependant aucune rivière considérable. Cette circonstance tient à la proximité des deux vallées longitudinales dans lesquelles coulent le Rhône et le Pô; les cours d'eau que produisent les glaciers des Alpes pennines se perdent dans ces fleuves avant d'avoir pu acquérir de grandes dimensions. La distance entre le col du Bonhomme et le mont Rosa est d'environ vingt lieues.

Le mont Blanc, situé à l'ouest du Grand Saint-Bernard, s'élance comme une immense pyramide au-dessus d'un vaste assemblage d'autres pics et de glaciers. On évalue sa hauteur à deux mille quatre cent soixante-cinq toises. Six glaciers le séparent des montagnes voisines; ses flancs en offrent encore deux autres. A partir de sa cime jusqu'au quart environ de sa hauteur, une couche de neiges éternelles le recouvre, et laisse apercevoir à peine quelques rochers, si ce n'est sur la face qui regarde l'Italie et qui semble taillée presque à pic. La cime du mont Blanc ne présente point un plateau, mais bien une espèce de dos d'âne ou d'arête allongée dans la direction de l'est à l'ouest, tellement étroite en quelques endroits que deux personnes ne pourraient y marcher de front.

Les Alpes helvétiques, nommées *lépontiennes*, du nom des *Lepontii*, anciens habitans de la contrée où naissent le Rhin, le Rhône et le Tésin, sont comprises entre le mont Rosa et le Bernardino, montagnes situées à vingt lieues l'une de l'autre. A l'est du Luckmanier, partie du mont Adule qui communique au Saint-Gothard, les montagnes qui entourent le val Blegno inclinent au sud et vont se joindre au Bernardino. La branche la plus élevée et la plus remarquable des Alpes helvétiques ou de la Suisse est celle qui, en courant parallèlement au faîte, forme la paroi septentrionale du Valais,

depuis le massif du Saint-Gothard jusqu'au lac de Genève.

Parmi les sommités les plus remarquables des Alpes helvétiques ou lépontiennes, il faut citer le Saint-Gothard, vers lequel le Rhône et le Rhin ont leur source; et le Simplon, sur le col duquel les Français ont ouvert, en 1805, une route qui étonne l'imagination.

Les Alpes rhétiennes ou rhétiques couvrent une partie de l'ancienne Rhétie, et se composent de montagnes des Grisons et du Tyrol. Elles commencent au Bernardino et finissent au pic des Trois-Souverains. Leur longueur est d'environ soixante lieues. Dans la partie occidentale est la branche qui porte le nom d'*Arlberg* et de *Vorarlberg;* et le prolongement de ces montagnes, qui couvre la contrée située entre le Lech et le lac de Constance, est ce qu'on appelle les *Alpes d'Algau* ou *Alpes algaviennes.* Le versant septentrional des Alpes rhétiennes donne naissance à plusieurs grandes rivières: l'Iller, le Lech, l'Isar et l'Inn, toutes tributaires du Danube. La pente sud voit naître l'Adda, l'Oglio et l'Adige.

Les Alpes noriques tirent leur dénomination de la province romaine appelée *Noricum.* Elles se dirigent à l'est vers la Hongrie, tandis qu'une de leurs branches, la plus remarquable par sa hauteur, court du sud-ouest au nord-est jusqu'à Vienne. Le

faîte de cette ligne de montagnes porte dans le pays le nom de *Tauern*, qui veut dire *tour*. Deux rangées de hauteurs accompagnent le faîte norique, une au sud et l'autre au nord. La première, qui sépare la vallée de la Muhr de celle de la Drave, fait partie des Alpes de Styrie. Toutes les eaux qui sortent des Alpes noriques rentrent dans le Danube. La longueur des Alpes noriques est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Les Alpes carniques couvrent le pays des anciens Carni, peuple qui habitait au sud du Noricum. Cette chaîne n'est interrompue nulle part depuis le lac où la Brenta prend sa source jusqu'à Tarvis. Les Alpes carniques ont aussi une longueur d'environ quarante-cinq lieues, depuis Perine, à l'est de Trente jusqu'au col de Tarvis.

Les Alpes juliennes, qui font suite ou se lient aux Alpes carniques, tirent leur nom, suivant quelques-uns, de l'ancienne ville de *Forum Julii*, ou, suivant d'autres, d'un passage que Jules-César avait pratiqué dans ces montagnes. La terre se partage en deux branches dont la séparation a lieu au sud-est de Tarvis, et ces branches bornent au nord et au sud-ouest le bassin de la Save. Près du célèbre lac de Kirknitz, la branche du sud-ouest se subdivise en deux rameaux, dont le plus occidental se porte vers Fiume, tandis que l'autre se dirige à l'est et se trouve séparé des Alpes dinariques par

le bassin de la Kulpa. La Save est la principale rivière des Alpes juliennes. Le revers sud voit naître le Lisonzo, qui coule vers la mer Adriatique.

Aux Alpes maritimes que nous avons d'abord nommées succèdent les Apennins, qui, à partir du col de Tende, en font un véritable prolongement vers l'Italie, et dans toute sa longueur jusqu'au détroit de Messine, leur extrémité la plus méridionale. Leurs cimes les plus hautes se trouvent dans la partie septentrionale du royaume de Naples; l'une d'elles, le mont Corno, atteint quatorze cent quatre-vingt-neuf toises au-dessus du niveau de la mer. L'aspect de cette chaîne apennine est triste; on n'y rencontre ni glaciers ni prairies verdoyantes; les pics sont le plus souvent nus et décharnés.

L'ensemble du système des Alpes offre, avons-nous dit, les sommets les plus élevés de l'Europe. Il occupe l'espace compris entre le 2e et le 13e degré de longitude est, et celui contenu entre le 37e et le 51e degré de latitude nord : il recèle une grande variété de minéraux. A la hauteur de quinze cents toises commence une région stérile, couverte de vastes amas de neiges et de glaces éternelles, désignées sous le nom général de *glaciers*. Ces glaciers se retrouvent dans des régions plus basses, dans le fond de certaines vallées où la glace s'est accumulée par des éboulemens de neige nommés *avalanches*,

qui se détachent et roulent avec un horrible fracas des sommets supérieurs.

Les plus grandes vallées des Alpes courent dans le sens de la chaîne ou à peu près dans la même direction. Les vallées transversales sont moins longues. La plus remarquable de ces dernières sert de bassin à l'Adige. La plus belle des vallées longitudinales est celle de la Drave viennent ensuite celle du Rhin et celle du Rhône ou le Valais. Comme le versant oriental et méridional des Alpes est en déclivité très forte, au lieu que le versant occidental et septentrional est en pente plus douce, il en résulte que, du côté de l'Italie, par exemple, les vallées des Alpes sont plus élevées que celles de France et d'Helvétie. Toutes ces vallées offrent, durant la belle saison, d'innombrables troupeaux de vaches, de bœufs, de moutons et de chèvres; au-dessus des pâturages et vers la région des neiges s'élèvent le bouquetin ou chamois et le lièvre blanc, ainsi que la marmotte et le grand aigle.

On ne peut franchir les Alpes que par des cols ou défilés presque tous fort élevés. Les armées romaines que l'on faisait passer de l'Italie dans les Gaules traversaient ou les Alpes maritimes le long de la mer, ou le col du mont Genèvre, ou celui du mont Cenis, ou le Petit et le Grand Saint-Bernard, ou le Saint-Gothard, ou le Bremen ou le col de Tarvis. Dans les premières années du XIXe siècle,

les armées françaises s'étant emparées de tous ces passages, le génie de Napoléon y fit pratiquer de magnifiques routes dont les plus célèbres sont celles du mont Cenis, du mont Genèvre et du Simplon, la merveille des merveilles en ce genre. Voici les hauteurs de quelques-unes de ces dépressions de faîte.

Alpes maritimes.

	Hauteur au-dessus de la mer.
Col de Tende, route de Nice à Turin........	921 toises.
Col de Genestres, aboutissant au village d'Entragny..............................	1174
Col Longet, entre la vallée de l'Ubaye et celle de la Vraita.........................	1618

Alpes cottiennes.

Col du mont Viso........................	1665
Col de Servière, au sud-est du mont Genèvre..	1197
Col du mont Genèvre, au nord-est de Briançon.	1013

Alpes grecques.

Col du mont Cenis........................	1059
Col du Petit Saint-Bernard................	1125
Col de la Seigne entre le Petit Saint-Bernard et le Bonhomme......................	1263

Alpes pennines.

Col du Bonhomme, entre la vallée de l'Arve et celle de l'Isère......................	1255
Col Ferret, au nord-est du mont Blanc.......	1195
Col du Grand Saint-Bernard...............	1246
Col du mont Cervin, entre le Piémont et le Valais.............................	1736

Alpes lépontiennes.

Col de Montemoro, entre le Piémont et le Valais. .... 1398 toises.
Col du Simplon..........*dito*.............. 1029
Col de Griès............*dito*.............. 1223
Col du Saint-Gothard, entre la vallée de la Reuss et celle du Tésin.............. 1065
Col de Luckmanier, entre la vallée de Levantine et celle de Medels.............. 957
Col de Gemmi, entre le Valais et le canton de Berne. 1158
Col du Grimsel..........*dito*.............. 1314
Col de la Furca, entre le Valais et la vallée d'Urseren.......................... 1363

Alpes rhétiennes.

Col du Bernardino, entre la vallée du Haut-Rhin et celle de Misox................ 1097
Col du Splugen, entre la vallée du Haut-Rhin et le lac de Como.................... 1065
Col du Brenner, entre la vallée de l'Adige et celle de l'Inn. 729
Col du mont Julien, entre les Grisons et la Haute-Engadine..................... 1138
Col de la Scaletta, entre l'Engadine et Davos. 1342

Alpes noriques.

Col du Tauern de Radstadt. 800
Col du Sœmmering, entre l'Autriche et la Styrie. 490

Alpes carniques.

Col de Calamenta......................... 1049
Col Grande................................ 830
Col de Kadin-Kofel, entre la Carniole et la vallée du Gail......................... 1266

Alpes juliennes.

Col du Predil, entre Lisonzo et Tarvis.......	600 toises.
Col du Leobel, route de Laybach à Klagenfurth.	672

Après les Alpes, auxquelles nous avons cru devoir donner ici un peu de développement, viennent les montagnes de l'Hémus, qui se lient à la chaîne dinarique, sous le 44e degré de latitude nord. Le mont Hémus proprement dit court vers l'est jusqu'au rivage du Pont-Euxin. Il a plusieurs branches qui s'étendent vers la Grèce, et que, par cette raison, nous pouvons désigner sous le nom de *montagnes helléniques*.

Les Alpes et les monts Hémus sont séparés par le bassin du Danube d'un autre système de montagnes, que l'on appelle les monts *Carpathes* ou *Krapacks*. Ce système est avant-terrasse des Alpes, et aucun de ces sommets mesurés n'atteint neuf mille pieds, pendant que l'élévation générale est de quatre à cinq mille pieds, c'est-à-dire égale aux passages des chaînes alpines, mais il présente une grande largeur, et renferme de grands plateaux ou bassins élevés ou fermés, tels que la Bohême et la Transylvanie. C'est la chaîne la plus riche en or, en argent et en sel gemme; ces montagnes n'ont pas de glaciers ni de creux profonds comme les Alpes. Les principales parties de ce système sont les monts de

Transylvanie, appelés ainsi du nom d'une des provinces de l'empire d'Autriche, et connus des anciens sous le titre d'*Alpes bastarniques*. Cette chaîne du côté de l'est forme une limite entre l'empire d'Autriche et la Turquie d'Europe. Peu de montagnes renferment un système minéral plus varié. Les monts Carpathes proprement dits séparent la Hongrie de la Pologne, tandis que les monts Sudètes qui en dépendent séparent la Silésie de la Bohême, et qu'une branche appelée les *monts métalliques*, court entre la Bohême et la Saxe.

Le système des Carpathes, compris entre le 5ᵉ et le 30ᵉ degré de longitude est, c'est-à-dire à partir du cours du Rhin jusqu'à la source du Niémen, et le 44ᵉ et le 54ᵉ degré de latitude nord depuis le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, couvre en longueur un espace d'environ deux cent soixante-dix lieues; la largeur des terres hautes varie de dix à quarante lieues. Séparé dans toute sa longueur du système des Alpes par le cours entier du Danube, le système des Carpathes vient s'y rattacher vers le nord, derrière les sources de ce fleuve par les montagnes de la forêt Noire. S'il le dispute à celui des Alpes par l'étendue, il est loin de rivaliser en hauteur avec lui. Les sommets les plus élevés sont dans les Crapacks et ne dépassent point treize cent cinquante toises. Cette élévation décroît rapidement à mesure que la chaîne s'avance vers

le nord ou vers le sud. Les glaciers, comme nous l'avons dit tout à l'heure, y sont inconnus, et les lacs y ressemblent à des marais. Ce vaste assemblage peut être considéré comme l'avant-terrasse des Alpes. Il forme une limite remarquable entre la végétation de l'Europe du nord et celle de l'Europe du midi; la vigne ne paraît pas pouvoir la dépasser au nord; la culture du riz et du maïs cesse en deçà; le seigle est au-delà plus répandu que le froment.

Vers les limites de l'Asie se présentent les monts Ourals; c'est moins une chaîne qu'un plateau, s'élevant insensiblement du milieu de la Russie, dans la direction est et nord-est, mais qui, étant couronnée d'une crête peu marquée, assise sur une base déjà élevée, paraît égaler dans son niveau absolu les montagnes de Saxe. Ce système n'arrive qu'à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Aucune des suites de collines et de rochers qui traversent la Russie ne lie distinctement les monts Ourals aux autres systèmes européens.

Le plateau de Waldaï, d'où descendent le Volga vers la mer Caspienne, la Duna vers la mer Baltique, et le Dniéper vers la mer Noire, n'est qu'une plaine haute, couronnée de collines de douze à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau même, ainsi que le remarque le savant Malte-Brun, s'abaisse du côté de la Pologne, tellement

que les sources de la Bérésina, du Niémen, du Pripetz se trouvent dans une plaine sans pente sensible, et à peine élevée de deux cents pieds au-dessus des mers où s'écoulent les eaux de ces rivières.

Vers le nord-ouest de l'Europe s'étend la chaîne des Alpes scandinaves ou dofrines. La direction de ces montagnes est du sud au nord, et la chaîne principale commence à l'extrémité méridionale de la Norwége, pour aller finir au cap Nord, qui s'avance dans l'océan Glacial arctique, à la partie du milieu où les Dofrines propres offrent le vrai caractère d'une chaîne. La Laponie et le sud-ouest de la Norwége sont deux plateaux couronnés de chaînes isolées. Les sommets les plus élevés de cette chaîne scandinavique n'atteignent que sept ou huit mille pieds. Une branche inférieure sous le nom de *monts Sèves* entre sur le territoire de Suède et s'y termine en collines. Des hauteurs à peine sensibles traversent la Laponie pour s'unir aux collines rocheuses de la Finlande.

Dans les îles Britanniques se trouvent les monts Grampians ou Calédoniens, dont l'élévation ne surpasse pas cinq cents pieds. Il y a aussi les monts Cambriques dans le pays de Galles.

Indiquons maintenant les points culminans des principales montagnes de l'Europe, d'après M. Bruguière et M. Balbi.

SYSTÈME HESPÉRIQUE.

Chaîne pœni-bettique ou Sierra-Nevada.

Cerro de Mulhacen........................ 1823 toises.
Pic de Veleta............................ 1780

Chaîne marianique.

Sierra Sagra............................. 928
Cumbre d'Aracena......................... 860
La Foya.................................. 638

Chaîne oreto-hernicienne ou Sierra de Tolède.

Sierra de Guadalupe...................... 800
Sierra de Portalègre..................... 333

Chaîne carpeto-vettonique.

Sierra de Gredos......................... 1650
Penalara................................. 1286
Pierra d'Estrella........................ 1077
Monte Cintra............................. 300

Chaîne celtibérienne.

Moncayo.................................. 1500
Sierra d'Occa............................ 850

Pyrénées gallibériques.

Maladetta ou pic Nethou.................. 1787
Pic Posets............................... 1764
Mont Perdu............................... 1747
Le Canigou............................... 1430

Pyrénées cantabriques.

Sierra d'Aralar.......................... 1100

Pyrénées astariques.

Pena de Peneranda........................ 1720
Sierra de Penamarella.................... 1480

Pyrénées gallaïques.

Pena Trevinca........................... 1500 toises.

SYSTÈME GALLO-FRANCIQUE.

Cévennes.

Pic montant	534
La Lozère	764
Mont Mezenc, en Vivarais	910
Mont Pilet	616

Chaînes des Vosges.

Ballon	734
Mont Tonnerre	348
Mont Afrique, près Langres	293

Montagnes d'Auvergne.

Puy de Sancy, dans les monts d'Or	973
Plomb du Cantal	953
Puy-de-Dôme	758

SYSTÈME ALPIQUE.

Alpes maritimes.

Mont Pelvo	1557
Montagne de Lure	900

Alpes cottiennes.

Mont Olan	2163
Mont Pelvoux de Valouise	2102
Mont Viso	1968
Mont Genèvre	1043

Alpes grecques.

Mont Iseran	2076
Petit Saint-Bernard	1500

Alpes pennines.

Mont Blanc..................................	2460 toises.
Mont Rosa..................................	2371
Mont Cervin..................................	2310
Mont Combin..................................	2209
Le Géant..................................	2158

Alpes lépontiennes.

Simplon..................................	1805
Saint-Gothard..................................	1657

Alpes rhétiennes.

Orseler-Spitz..................................	2010
Monte dell'Oro..................................	1648

Alpes noriques.

Oross-Glockner..................................	1998

Alpes bernoises.

Iung-Frau..................................	2145
Jorat..................................	639

Le Jura.

Le Reculet..................................	880
La Dôle..................................	860

Alpes carniques.

Marmolata..................................	1553
Le Grand-Nabois..................................	1500

Alpes juliennes.

Mont Terglou..................................	1699
Monte Maggiore..................................	715

Apennins.

Monte Cimone..................................	1091
Monte Cavallo ou Monte Corno..................	1489

Mont Amaro	1428 toises.
Mont Etna	1700

SYSTÈME SLAVO-HELLÉNIQUE.

Monte Dinara	1156
Balkan	1400
Mont Parnasse	900
Tamoros	1000
Mont Olympe	1000
Mont Æta	800
Mont Cithéron	650
Mont Ida	1200

SYSTÈME CARPATHIEN.

Monts Carpathes.

Ruska Poyana	1550
Guiluripi	1500
Pic Lomnitz	1300

Monts Sudètes.

Le Kiesenkope	825
Le Keilberg, dans l'Elgebrige	651

Monts Kercyniens.

Le Feldberg	731
Le Hohenberg	525

SYSTÈME SCANDINAVIQUE.

Monts Thuliens.

Le Sognefield	1123
Le Gousta	1012

Monts Dofrines.

Le Skagstlos-Find	1313
Le Sneehatten	1270
Le Sulitelma	951

SYSTÈME BRITANNIQUE.

Monts Grampians.

Ben-Nevis	682 toises.

Monts Cheviots.

Le Lowther	490

Chaîne centrale.

Le Snowdon	556

Chaînons de l'Irlande.

Le Karran-Tual	534
Le Snieb-Dorin	492

Après avoir fait connaître les principales montagnes de l'Europe, leurs chaînes, leurs défilés et leurs points culminans, nous pouvons indiquer les principaux fleuves ou principales rivières qui en descendent, en rangeant toutefois ces cours d'eau d'après les mers qui les reçoivent.

Malte-Brun établit neuf bassins ou réservoirs des fleuves; savoir: bassin de l'océan Glacial, bassin de la mer Baltique, bassin de la mer du Nord, bassin de l'océan Atlantique, deux bassins de la Méditerranée, un bassin de la mer Adriatique, bassin de la mer Noire et bassin de la mer Caspienne.

Dans le bassin de l'océan Glacial se rendent, la Petzora, qui descend des monts Ourals, et dont le cours est de cent cinquante lieues; la Metzen, qui descend de la pente nord du plateau de Russie et dont le cours est de cent lieues; la Dwina, qui des-

cend du même plateau, et dont le cours est de cent soixante lieues; l'Onéga, qui descend du même plateau encore, et dont le cours est de soixante-dix lieues; la Tana, qui vient du penchant nord-est des monts Scandinaves, et dont le cours est de cinquante lieues.

Le bassin de la mer Baltique reçoit les eaux de quatre versans: 1° du penchant est des monts Scandinaves et ouest de la Finlande, s'écoulent dans le golfe Bothnique, le Tornéo dont le cours est de quatre-vingts lieues; la Luisna, au cours de quatre-vingt-six lieues; la Dala, au cours de quatre-vingt-dix-huit lieues; 2° du penchant sud de la Finlande descendent vers le golfe de Finlande, la Neva, qui passe à Saint-Pétersbourg, et la Kymène, écoulement des eaux de la Finlande; 3° du penchant occidental du plateau central de la Russie, viennent la Duna, au cours de cent quarante lieues, et le Niémen, au cours de cent cinquante lieues; 4° du penchant nord des Carpathes et des Sudètes, descendent la Vistule, au cours de cent quatre-vingt-dix lieues; le Bug, au cours de cent lieues; l'Oder, au cours de cent cinquante lieues; la Wartha, au cours de cent dix lieues.

Le bassin de la mer du Nord reçoit les eaux de quatre versans principaux: 1° du penchant de la Norwége, de la Suède et du Danemark, s'écoulent: la Gloumma, au cours de quatre-vingt-dix lieues;

la Gotha, y compris la Clara et le lac Vener, au cours total de cent vingt-cinq lieues; 3° du penchant nord des Sudètes et des monts Hercyniens, c'est-à-dire de l'Allemagne septentrionale, descendent : l'Elbe, au cours de cent quatre-vingt-dix lieues; la Saale, au cours de soixante lieues; la Sprée, au cours de soixante-quinze lieues; le Wéser, au cours de cent lieues; l'Ems, au cours de soixante-dix lieues; 3° du penchant occidental de l'Allemagne, septentrional de la Suisse, et oriental et septentrional de la France et de la Hollande, descendent : le Rhin, au cours de deux cent vingt-cinq lieues; le Mein, au cours de cent dix lieues; la Moselle, au cours de cent seize lieues; la Meuse, au cours de cent vingt lieues; l'Escaut, dont le cours est de soixante-huit lieues; 4° du penchant oriental de la Grande-Bretagne, descendent la Tamise, au cours de soixante lieues, et le Trent ou Humber, au cours de soixante lieues.

Le bassin de l'océan Atlantique reçoit les eaux de six versans : 1° du penchant occidental de la Grande-Bretagne, la Saverne ou Savern, au cours de soixante lieues; 2° du penchant occidental d'Irlande, le Sharnon, au cours de soixante-dix lieues; 3° du penchant nord-ouest de la France, bassin de la Manche, la Somme, au cours de trente lieues; la Seine, au cours de cent dix lieues; 4° du penchant ouest de la France, la Vilaine, au cours de

trente lieues; la Loire, au cours de cent quatre-vingts lieues; la Garonne, au cours de cent quinze lieues; l'Adour, au cours de soixante lieues; 5° et 6° du penchant nord et ouest de l'Espagne, le Douro, au cours de cent vingt-cinq lieues; le Tage, au cours de cent soixante lieues; la Guadiana, au cours de cent quarante lieues; le Guadalquivir, au cours de cent lieues.

Le premier bassin de la Méditerranée, partie européenne, reçoit, 1° du penchant est de l'Espagne, l'Èbre, au cours de cent vingt-cinq lieues; 2° du penchant sud de la France, le Rhône, au cours de cent trente lieues; 3° du penchant occidental des Apennins, l'Arno, au cours de trente-cinq lieues; le Tibre, au cours de soixante lieues; le Volturne, au cours de trente lieues.

Le bassin de la mer Adriatique reçoit les eaux de quatre penchans : 1° du penchant oriental des Apennins, l'Ofanto, au cours de trente lieues; 2° du penchant sud-est des Alpes, le Pô, au cours de cent vingt-cinq lieues; l'Adige, au cours de soixante-quinze lieues; l'Adda, au cours de cinquante lieues; 3° du penchant sud de la Dalmatie, la Narenta, au cours de quarante lieues; 4° du penchant occidental du mont Hémus, le Dria septentrional, au cours de soixante lieues; le Vouioussa, au cours de quarante lieues.

Le deuxième bassin de la Méditerranée, partie

européenne; reçoit les eaux de deux versans: 1° du penchant sud de la Sicile, de la Calabre et de la Morée, l'Aspropotamo, au cours de quarante lieues; l'Alphée et l'Eurotas, au cours de chacun trente lieues; 2° du penchant est et sud de la Grèce, le Vardar ou Axius, au cours de soixante-quinze lieues; le Maritza ou l'Hèbre, au cours de quatre-vingt-dix lieues; le Strymon, au cours de quarante lieues; le Pénée, au cours de trente lieues.

Le bassin de la mer Noire, partie européenne, reçoit les eaux de trois penchans: 1° du penchant est des Alpes et sud de Sudéta et des Carpathes, le Danube, au cours de cinq cent soixante-dix lieues; la Drave, au cours de cent vingt lieues; la Save, au cours de cent dix lieues; la Theiss, au cours de cent soixante-cinq lieues; le Maresch, au cours de cent dix lieues; le Pruth, au cours de cent trente lieues; du penchant méridional de la Russie et de la Pologne centrale, le Dniester, au cours de cent soixante lieues; le Dniéper, au cours de trois cent cinquante lieues; le Sem, au cours de cent soixante-dix lieues; le Bog, au cours de cent quarante lieues; le Priepetz, au cours de cent lieues; 3° du penchant sud de la Russie, bassin particulier de la mer d'Azof, le Don, au cours de trois cent soixante lieues; le Doneth, au cours de cent quarante lieues.

Enfin, le bassin de la mer Caspienne, partie européenne, reçoit du penchant sud de la Russie

centrale, et sud ou est des monts Ourals, le Volga, au cours de six cent quatre-vingts lieues; l'Occa, au cours de deux cent dix lieues; le Wettuga, au cours de cent trente lieues; la Lura, au cours de cent dix lieues; la Cama, au cours de deux cent soixante lieues; le Wiatka, au cours de cent cinquante lieues; la Bielaia, au cours de cent vingt lieues; la Samara, au cours de cent lieues; et l'Oural ou le Jaïk, frontière de l'Europe à l'est, au cours de trois cent quarante lieues.

Le climat de l'Europe offre un ensemble très compliqué; la distribution de la chaleur solaire en est la première cause, mais elle n'agit pas seule, et l'on doit tenir compte de l'influence qu'exercent principalement à l'est le plateau de l'Asie, au sud, le désert africain et l'océan Atlantique. A l'est, l'Europe tient presque dans toute sa largeur à l'Asie septentrionale; ce voisinage nouveau devant l'est, qui à travers les vastes plaines de la Russie et de la Pologne apporte l'air glacial de la Sibérie. Les Alpes et les Apennins mettent l'Italie à couvert de ce froid, comme aussi les Carpathes protégent la Bohême et la Hongrie, et Christiania en Norwége doit à l'abri des monts Scandinaves un climat plus agréable que celui de Berlin ou de Varsovie. Le libre cours du vent d'est dans les plaines de l'Europe orientale, rend cette partie plus froide que les régions occidentales sous des latitudes correspon-

dantes. La Grèce elle-même, quoique protégée par le mont Hémus, y trouve aussi cette influence des vents de la Scythie, alternant avec ceux du mont Taurus. Quant aux déserts brûlans de l'Afrique, c'est par les vents du sud et du sud-est que l'Europe méridionale en est échauffée; elle le serait bien davantage si les exhalaisons de la Méditerranée ne rafraîchissaient à leur passage ces vents qui nous apportent l'air suffocant du Sahara. Le scirocco italien n'arrête qu'au pied des Alpes sa chaleur malfaisante, et un vent analogue appelé *solano* et venant de Maroc brûle les côtes de l'Espagne; le rideau peu prolongé de la Sierra-Nevada n'en protége que quelques parties. De son côté le mouvement de l'océan Atlantique septentrional empêche les glaces polaires d'approcher les côtes occidentales de l'Europe, et rend dès lors la température moins froide en hiver. Cette influence de l'atmosphère océanique varie au surplus de caractère selon les latitudes.

Les phénomènes généraux des climats européens dépendent aussi de l'élévation du sol et de son exposition par rapport au soleil. Dans les Dofrines, à 63 degrés de latitude, la ligne des neiges perpétuelles est à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer du côté du nord et du nord-est, où les rayons solaires n'arrivent qu'obliquement, tandis qu'au sud et au sud-est où l'action de ces rayons est plus forte, les neiges ne se conservent qu'au

niveau de sept mille pieds. En Laponie, la limite est de trois mille trois cents pieds. Du reste, l'accroissement et le décroissement des glaces se balancent d'année en année. Aux Pyrénées, la ligne des neiges perpétuelles commence à huit mille quatre cents pieds; elle est de neuf mille pieds au mont Etna.

Les principaux phénomènes climatologiques ont été de la part des physiciens l'objet de travaux curieux; M. de Humboldt a essayé de les réduire à des formules par sa méthode des lignes isothermes, qui marquent la température moyenne.

Plusieurs savans qui ont étudié l'humidité de l'atmosphère croient pouvoir fixer à vingt-cinq pouces la masse des eaux pluviales qui tombent ordinairement sur l'Europe, au nord des Alpes, tandis que la quantité des pluies annuelles au sud de ces montagnes est de trente-cinq pouces. Il est vrai que la pluie cristallisée sous forme de neige rétablit l'équilibre, et que, toute chose égale d'ailleurs, l'humidité est à peu près la même dans l'atmosphère européenne. Chaque année il pleut environ cent cinquante jours dans le nord de l'Europe et quatre-vingt-dix dans le sud. Le plus grand nombre de jours pluvieux dans le nord fait que les petites graminées, amies d'une pluie douce et fréquente, entretiennent ces jolies pelouses que le midi ne connaît pas. Le sol généralement escarpé de l'Europe méridionale fait encore que les pluies s'y

écoulent plus rapidement que dans le nord; les terres moins fertiles du nord conservent du moins leurs couches d'humus végétal, et sont partout également arrosées. Enfin l'atmosphère européenne est généralement plus pure que celle des autres parties du monde.

Les végétaux de l'Europe subissent l'influence de trois climats dominans : sur les côtes occidentales prospèrent à de hautes latitudes certaines plantes qui périraient sous la même latitude dans une autre partie du monde. L'orge et l'avoine croissent jusqu'au 70e parallèle en Norwége, tandis que sur les côtes américaines, vis-à-vis, on voit s'arrêter à 52 degrés de latitude toutes les cultures de céréales. Partout ailleurs qu'en Europe les arbres disparaissent vers le 60e degré. L'influence du climat asiatique fait que plusieurs arbres et plantes qui ne réussissent pas au centre de la Russie, prospèrent sous les mêmes latitudes en Germanie et en Scandinavie. Les vents secs et quelquefois brûlans qui soufflent vers les limites de la mer Caspienne empêchent les forêts européennes de s'étendre au-delà du Don, du Bas-Volga et de l'Oufa. La végétation méditerranéenne, par suite de l'influence du climat africain, éclate surtout vers les côtes.

Les forêts de bouleau montent en Norwége sous le cercle polaire à près de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer; le sol herbeux touche

presque aux neiges éternelles, et le bouleau nain n'en demeure éloigné que d'environ neuf cents pieds. Dans la Norwége méridionale quelques pins croissent encore à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et plusieurs sortes de pommes mûrissent à mille pieds; l'agriculture ne cesse dans les vallées ouvertes au soleil que vers dix-huit cents pieds. Elle cesse à trois mille trois cents pieds dans les monts Sudètes. Les forêts des monts Carpathes se terminent à quatre mille deux cents pieds; le pin seulement y croît encore à cinq mille pieds. Dans les Alpes les forêts parviennent généralement jusqu'à cinq mille pieds; le sapin croît à cinq mille cinq cents pieds; l'aune vert à six mille cent vingt pieds. Aux Pyrénées les grands arbres parviennent jusqu'au niveau de six mille neuf cents à sept mille deux cents pieds; le pin d'Écosse arrive encore à deux cents pieds plus haut. La culture des céréales cesse à trois mille trois cents pieds, et celle de la vigne à dix-sept cents pieds. Enfin les céréales d'Europe occupent généralement les plaines ou les régions moyennes; mais c'est entre le 50e et le 36e degré de latitude qu'elles prospèrent le plus. Le maïs vient jusqu'au 50e degré, le riz à 47 degrés; la pomme de terre, que nous avons reçue d'Amérique [1], est répandue presque partout. La vigne prospère jusqu'au 45e degré dans toutes les exposi-

[1] Malte-Brun porte la date de son importation à 1623.

tions; mais depuis là jusqu'au 50e degré, elle fuit le voisinage de la mer du Nord, et va dans l'intérieur chercher des climats plus constans.

Une ligne longeant les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes et l'Hémus sépare les pays à lait et à beurre des pays à huile. Dans les premiers, la beauté des pâturages fait que les bestiaux abondent, et que la viande étant meilleure est consommée en plus grande quantité.

Parmi les arbres fruitiers, on a remarqué que le cerisier et le prunier mûrissent en Norwége et en Finlande jusque vers le 60e degré de latitude, tandis qu'en Russie ils s'arrêtent au 60e degré. Le pommier mûrit presque sous le 55e degré; plus au nord la pomme n'a presque plus de saveur. La figue mûrit jusqu'au-delà du 50e degré; mais son véritable climat est celui des extrémités méridionales de l'Europe. La véritable patrie de l'olivier paraît être sur les bords de la Méditerranée et jusqu'à l'élévation de douze cents à deux mille pieds. Le vrai climat des orangers et des citronniers ne commence qu'à 43 degrés et demi, aux îles d'Hières et en Toscane. Le palmier et l'aloès ne réussissent ordinairement qu'aux environs de Lisbonne, ou en Andalousie et en Sicile, au-dessous du 40e parallèle. C'est aussi la limite la plus septentrionale de la canne à sucre. Le lin et le chanvre appartiennent à la presque totalité de l'Europe; toutefois le lin prospère

davantage dans les températures froides. Le midi de l'Europe donne du coton et de la soie. Divers arbres du midi ont pu, à l'aide de culture, être transplantés vers le nord, comme le peuplier et le platane.

Le règne animal de l'Europe est encore moins varié que le règne végétal. L'ours blanc et le renard bleu se montrent sur les rivages de la mer Glaciale. Le renne descend en Scandinavie jusqu'au 61e degré, et en Russie quelques degrés plus bas. La marmotte fait ses migrations en ligne droite de l'est à l'ouest, entre le 55e et le 65e degré de latitude nord. L'élan se tient généralement plus bas que le cercle polaire; il se montre en Lithuanie et même en Prusse. Les steppes ou plaines nues qui bornent la mer d'Azov et la mer Caspienne ont quelques animaux communs avec l'Asie, comme le chameau, le chacal et le cheval tartare. Les plaines de l'Ukraine et de la Moldavie, du Danemark et de la Flandre nourrissent les plus belles races de bœufs, de chevaux, et de moutons. Les hauteurs de la grande chaîne montagneuse qui s'étend depuis les Pyrénées, les Cévennes et les Alpes jusqu'aux Carpathes et à l'Hémus, sont habitées généralement par le bouquetin, le chamois et la marmotte. Les régions méridionales ont à peu près les mêmes animaux que les régions moyennes. L'âne du midi de l'Europe vient de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Le chat sauvage et le lynx ne se trouvent plus guère que dans

les forêts des montagnes centrales d'Espagne et de la Scandinavie. Quelques forêts centrales de l'Europe cachent encore le sanglier. Les ours se cachent dans quelques parties des Pyrénées, des Alpes et des monts Scandinaves. Le cerf, le daim, le chevreuil errent dans les grandes forêts européennes, ainsi que l'écureuil. Du détroit de Gibraltar au promontoire boréal de l'Oural, on rencontre de nombreuses espèces de rats, de campagnols et de musaraignes. Un genre propre à l'Europe est le desmau (ou rat musqué de Laponie), muni d'une trompe longue et mobile. La taupe habite surtout le midi de l'Europe. Le blaireau, la martre, la fouine, la genette, le putois sont encore des animaux autochtones ou aborigènes des forêts européennes; dans le nord ils deviennent compatriotes du glouton. La zone polaire est réservée aux rennes, et les forêts orientales de l'Europe cachent l'élan que l'on retrouve au Canada. Les insectes sont très multipliés dans les diverses parties de l'Europe.

Suivant Malte-Brun, il existe encore en Europe dix familles de peuples bien distinctes, mais dont les rameaux semblent plus forts et plus puissans que les souches mêmes; indiquons-en seulement quelques-unes. Les Grecs, dont les Pélasges étaient une très ancienne branche, occupent aujourd'hui principalement la Morée et les îles de l'Archipel. Les Albanais sont les restes des anciens Illyriens, mêlés

anciennement avec des Grecs-Pélasges, et plus tard avec des Grecs modernes. Les Turcs appartiennent à la même race que les Tartares disséminés dans la Russie méridionale, et qui est venue de l'Asie. Vers le nord-est de l'Europe se trouvent les Slaves et les Finnois, peuples qui ont occupé jadis la Scythie et la Sarmatie. Les peuples slaves comprennent les Russes, les Polonais, les Bohêmes, les Slovaques de Hongrie et autres. Dans l'ancienne Dacie sont les Valaques dont la langue se rapproche du latin. Vers les monts Balkans vivent les Bulgares, tandis qu'au nord se montrent les Finnois et les Lapons, et qu'à l'orient végètent les Samoïèdes, du côté des monts Ourals.

A l'ouest des Slavons et des Finnois, dans le centre et le nord de l'Europe, demeurent proprement les nations de la famille teutonique, dont les Allemands, les Scandinaves et les Anglais sont les trois divisions principales. Les Allemands comprennent les Autrichiens, les Prussiens, les Saxons et quelques autres branches; les Scandinaves comprennent les Suédois, les Norwégiens et les Danois; les Anglais comprennent les peuples des îles Britanniques. On cite encore comme souches de peuples les Celtes qui étaient établis le long des Alpes, et les Basques resserrés au pied des Pyrénées.

En général les peuples des climats septentrionaux de l'Europe se distinguent par une poitrine

large et carrée, un teint clair et animé, des yeux bleus, des cheveux blonds de diverses nuances. Les peuples du midi ont une taille plus petite, mais plus de grâce, de vivacité et de souplesse, la coupe du visage plus belle, et les formes ou proportions du corps plus élégantes. C'est en Grèce, par exemple, que les artistes vont chercher les modèles en ce genre.

Trois croyances religieuses se partagent l'Europe: le christianisme, l'islamisme et le judaïsme. La première de ces croyances se divise en trois églises, savoir : l'église chrétienne proprement dite ou le catholicisme romain, ou simplement l'église romaine ou latine; puis l'église protestante et l'église grecque.

L'église romaine domine surtout chez les peuples du midi et de l'ouest, où se parlent les langues d'origine greco-latine, et peut compter au moins cent dix millions de croyans. L'Espagne, le Portugal, l'Italie, les neuf dixièmes peut-être de la France, les quatre cinquièmes de l'Irlande, la Belgique, la moitié de l'Allemagne et de la Suisse, les trois quarts de la Hongrie et de l'ancienne Pologne, professent le culte catholique romain et reconnaissent l'autorité du pape ou souverain pontife.

L'église protestante ou évangélique domine chez les peuples du nord, où se parlent les langues d'origine gothico-germanique; le nombre de ces fidèles est d'environ soixante millions. Cette église

est divisée, conformément à son principe de libre examen, par quelques nuances de doctrines, entre lesquelles se distinguent, 1° le luthéranisme, dominant dans les deux Saxes, le Wurtemberg, la Hesse et autres provinces d'Allemagne, comme aussi dans toute la Scandinavie, dans la Prusse et dans les provinces baltiques de la Russie; 2° le presbytérianisme ou calvinisme, ou simplement culte réformé, répandu en Suisse, dans l'Allemagne occidentale, en Hollande et en Écosse; 3° le culte anglican, qui règne surtout en Angleterre. On trouve aussi des chrétiens évangéliques en France, où il en existe plus de trois millions, en Hongrie, en Transylvanie et dans les vallées du Piémont.

L'église grecque ou orientale s'étend dans la partie de l'Europe orientale, où se parlent les langues d'origine slavonne ou grecque; on lui donne quarante-trois millions de prosélytes. Cette église, qui descend directement de l'ancienne église de l'empire d'orient, règne sur les Grecs, sur une partie des Albanais et des Bulgares, sur les Serviens, les Esclavons, les Raitzes hongrois, les Valaques, les Moldaves, et dans presque la majeure partie de la Russie d'Europe.

L'islamisme se borne à la Turquie d'Europe, et compte environ cinq millions de prosélytes dans cette partie européenne, y compris la Bosnie.

Quant aux juifs, ils sont disséminés dans les dif-

férens États de l'Europe, et sur aucun point ils ne forment de congrégation assez importante pour que l'on puisse ou doive en rechercher exactement le nombre; quelques géographes l'évaluent à trois millions d'individus; il n'en existe pas en Norwége ni en Espagne; mais on en rencontre beaucoup en France, en Pologne, en Hollande et en Allemagne.

Les gouvernemens de l'Europe reposent aujourd'hui sur deux principes dominans : la monarchie absolue, mais gouvernée d'après des lois fixes, et la monarchie constitutionnelle limitée par des assemblées représentatives. Le premier principe domine dans l'est et le sud de l'Europe; le second dans l'ouest et le nord. Parmi les monarchies absolues, mais tempérées par des lois, il faut citer l'empire d'Autriche, le royaume de Naples, celui de Prusse et l'empire de Russie. Parmi les monarchies constitutionnelles se rangent la France, l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Espagne, le Portugal, la Suède avec la Norwége. Dans l'Europe centrale les deux classes se mêlent: la Sardaigne, la Toscane, Rome, la Hesse et le Danemark sont des monarchies absolues paternelles, tandis que la Bavière, le Wurtemberg, Bade, le Hanovre et la Saxe sont des États constitutionnels. Le royaume de Hongrie dépendant de l'Autriche a également les formes du gouvernement représentatif, comme les avait aussi le royaume de Pologne avant l'année 1831,

où l'empereur Nicolas l'a violemment réuni à l'empire russe. Enfin, il existe encore en Europe un grand État despotique, celui de l'empire ottoman; chacun connaît le pouvoir du sultan, il est sans limite. A ces divers gouvernemens doivent s'ajouter quelques petits États républicains ou affectant une forme démocratique : tels sont le gouvernement fédéral des cantons suisses, les quatre villes libres de Cracovie, Lubeck, Hambourg et Francfort, avec le petit État de San-Marino en Italie, et celui d'Andore, dans les Pyrénées.

Il existe quelques limites naturelles et protectrices entre ces différens États, mais les traités ont suppléé à ce qui manque sous ce rapport pour assurer un état de paix durable. La Russie pèse bien sur la Turquie, l'Autriche, la Prusse et la Suède; mais il y a un contre-poids établi par la France et l'Angleterre pour empêcher le colosse russe de s'agrandir ou d'opprimer les États voisins. La Prusse est la contrée la plus ouverte; les monts Hémus et les Carpathes couvrent Constantinople et Vienne. Un autre contre-poids existe dans les États scandinaves qui, réunis, pourraient se défendre contre les attaques moscovites; et un troisième existe dans la Confédération germanique, laquelle avec l'Autriche et la Prusse, forme à son tour une masse formidable de nations allemandes. La France a d'imposantes limites aux Alpes et aux Pyrénées, bien

qu'elle ne domine la frontière d'aucun de ses voisins, si on excepte la Belgique. L'Espagne et le Portugal, devenus aujourd'hui des États constitutionnels, peuvent constituer une masse compacte favorisée par la nature, ayant les mers et les montagnes pour la défendre contre les agressions du dehors.

Nous avons dit que la population de l'Europe est de deux cent vingt millions d'habitans : elle est surtout accumulée dans le centre, parce que là se trouvent les pays les mieux gouvernés et peut-être aussi les mieux cultivés. Cette population tend chaque jour à s'accroître, mais cela tient aussi à des causes étrangères à celles que nous venons d'indiquer. Les États étendus qui renferment de grandes provinces d'une fertilité médiocre ont nécessairement le désavantage contre les petits États fertiles. Toute chose égale d'ailleurs, l'Espagne a une population moins dense que le Portugal ; la Toscane, si bien administrée, est pourtant moins peuplée que les États romains. Un grand nombre de montagnes resserrent en Helvétie et en Norwége l'étendue du terrain cultivable. Certains États, comme la Pologne, sont plus exposés aux invasions et aux guerres ; d'autres, comme la Turquie d'Europe, ont à lutter contre des fléaux pestilentiels qui déciment la population. Au surplus, voici une échelle distributive de la population européenne dans les

divers États qu'elle constitue; cette échelle est établie par mille carré.

Suède et Norwége	82 habitans.
Russie	181
Danemark	616
Prusse	792
Angleterre propre	1,457
Pays-Bas	1,829
Saxe	1,252
Bavière	968
Wurtemberg	1,502
Suisse	783
France	1,063
Hongrie	750
Lombardie et Venise	1,171
Royaume sarde	1,122
Lucques	1,122
Toscane	836
États de l'Église	1,043
Naples et Sicile	747
Espagne	641
Portugal	446
Iles Ioniennes	1,770
Turquie	324

Les cinq puissances principales de l'Europe, la Russie, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, possèdent les deux tiers de la population de cette partie du globe.

La population de l'Europe s'accroît en masse au moins d'un million par année moyenne, de sorte qu'avant l'année 1900 elle pourra être d'environ

trois cents millions. Cette augmentation est plus rapide dans le nord que dans le centre, le midi et l'ouest.

La Russie avec cinquante-huit millions d'habitans gagne annuellement cinq à six cent mille individus, tandis que la France avec trente-deux millions ne paraît acquérir tout au plus que deux cents mille individus. L'Autriche avec vingt-neuf millions d'individus gagne autant que la France. L'Italie et l'Espagne sont presque stationnaires; la Turquie d'Europe semble même rétrograder. En résultat, il est probable que les principaux États de l'Europe auront doublé leur population, savoir: la Prusse en vingt-six ans; l'Angleterre en quarante-deux ans; les Pays-Bas en cinquante-six ans et demi; les Deux-Siciles en soixante-trois ans; la Russie en soixante-six ans; l'Autriche en soixante-neuf ans; la France en cent cinq ans.

Les États du nord de l'Europe, à une population égale, ont une valeur politique, militaire et financière, double, triple ou même quadruple de celle des États du midi. La population du royaume de Naples, par exemple, est quatre fois celle du Danemark, ou celle de la Suisse; son territoire a deux fois plus d'étendue, et vaut dix à douze fois le territoire danois ou suisse, en valeur agricole: malgré de tels avantages, le royaume de Naples ne pourrait lutter contre la Suisse et le Danemark.

Les peuples du midi, en général, supportent moins les fatigues de la guerre que ceux du nord.

Nous avons nommé les principaux États de l'Europe : comme il en sera plus d'une fois question par la suite, il n'est peut-être pas inutile d'en indiquer la position géographique. Dans la partie occidentale, on trouve à son centre l'empire d'Autriche, la France, la Prusse, la Belgique, la Hollande, la Confédération germanique et la Suisse; au sud, l'Espagne et le Portugal, ainsi que les États de l'Italie; et au nord la Grande-Bretagne, la Norwége et le Danemark. La partie orientale comprend la Russie et la Turquie d'Europe, la Grèce et les îles Ioniennes.

En résumé, l'Europe, en 1836, présente trois empires : la Russie, l'Autriche et la Turquie; une monarchie élective ecclésiastique, Rome; seize royaumes, sept grands-duchés, un électorat, douze duchés, dix-sept principautés, un landgraviat, une seigneurie et trente-une petites républiques. L'empire ottoman est aujourd'hui le plus ancien empire de l'Europe; son origine remonte à la prise de Constantinople en 1453. L'empire russe date de 1721, et l'empire d'Autriche de 1804. La monarchie française est la plus ancienne des monarchies européennes; elle remonte à l'année 486. L'Espagne, le Danemark et l'Angleterre viennent immédiatement après. La Toscane est le plus ancien

des grands-duchés, et la municipalité de San-Marino, la plus ancienne des républiques modernes, en même temps qu'un des plus anciens États de l'Europe. Quelques cantons de la Suisse datent de 1308. Les principautés de Lichtenstein et de Monaco et la seigneurie de Kniphausen sont les plus petits de tous les États de l'Europe.

Telles sont les généralités préliminaires que nous avons cru devoir offrir sur l'Europe, afin de nous conformer au plan que nous avons adopté pour notre Collection de voyages. Nous allons maintenant donner un aperçu ou une analyse plus ou moins étendue des principaux voyages effectués en Europe jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle et dans le commencement du XIX[e].

VOYAGES ANTÉRIEURS AU XIXᵉ SIÈCLE.

Nous n'avons point le projet d'offrir une analyse complète de tous les voyages anciens et nouveaux effectués en Europe, le cadre restreint que nous nous sommes tracé dans notre Collection ne le permettrait pas; nous ne remonterons même que vers la fin du XVIᵉ siècle, et traverserons rapidement le XVIIᵉ pour arriver au XVIIIᵉ qui réclame plus d'espace.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Le premier voyageur de quelque importance qui se présente dans la seconde moitié du XVIᵉ siècle est le célèbre Michel Montaigne, né en 1533 dans le Périgord. Ayant appris le latin avant le français, il avait achevé ses études à treize ans. Ennemi de toute contrainte, il choisit une profession indépendante, celle du barreau, et il fut pourvu en 1554 d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Il sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de L'Hôpital. Un autre de ses confrères fut ce La Béotie, qui devint son ami le plus intime, et dont Montaigne

disait encore long-temps après l'avoir perdu, car il lui avait survécu: « Nous étions dans tout de moitié: il me semble que je lui dérobe sa part. » Comme il fallait un aliment continuel à son esprit, il se mit en 1572 à écrire ses *Essais*, où dès l'un des premiers chapitres il annonce avoir atteint sa trente-neuvième année. La première édition de ce livre, dont l'auteur un peu sceptique avait pris pour devise: « Que sais-je? » parut en 1580. C'est vers ce temps qu'il se mit à voyager en Italie et en Allemagne.

De retour au château de Montaigne en Périgord, il rédigea sa relation. Elle n'est guère qu'un bulletin de remarques journalières sur sa santé par les effets des eaux minérales dont il faisait usage; on y trouve cependant des observations intéressantes sur les monumens des pays où il voyageait, sur leur histoire naturelle, sur les mœurs et le caractère de leurs habitans. L'imposant spectacle du site de l'ancienne Rome réveille un moment le génie de Montaigne. « On ne voit rien, dit-il, de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise; ceux qui prétendaient qu'on y voyait du moins les ruines de Rome, en disaient trop; car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'horreur et de révérence à sa mémoire; ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces

de ce corps admirable; et parce qu'encore tout mort, renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli les ruines même.»

Pendant que Montaigne visitait Rome, le baron de Busbeck parcourait la France et poussait ses excursions jusqu'à Constantinople. Sa relation renferme d'excellentes observations sur la Turquie, où Ferdinand, roi de Hongrie, l'avait envoyé en qualité d'ambassadeur; et sur la France, où Busbeck résida sous les règnes de Charles IX et de Henri III, comme envoyé extraordinaire de l'empereur Rodolphe. Busbeck, profond diplomate, qui réussit à assurer la paix à la Hongrie, avait des vues et des lumières supérieures à celles de son siècle; cependant il lui échappa de temps à autre quelques traits de crédulité sur les matières physiques, et ces traits sont propres à laisser penser qu'il s'entendait mieux en politique qu'en histoire naturelle. Il acheta dans un des bazars de Constantinople l'ouvrage de Pline l'ancien et celui de Dioscoride, tous deux aujourd'hui existans à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Voilà les deux principaux voyageurs en Europe qui appartiennent au XVIe siècle; il en existe un plus grand nombre au XVIIe.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est encore dans la seconde moitié du XVII[e] que se montrent les principaux voyageurs aux différentes contrées de l'Europe : tels sont Regnard, Scheffer et Ricault.

Regnard, l'un de nos meilleurs poètes comiques, né à Paris en 1647, fils d'un marchand qui en mourant lui laissa une fortune assez considérable, se livra de bonne heure à son goût dominant pour les voyages. Ayant gagné au jeu beaucoup d'argent pendant celui qu'il fit en Italie en 1676 ou 1677, il revint en France, pour en repartir l'année suivante et retourner aux mêmes lieux où le sort lui avait été si favorable. Ce fut alors qu'il rencontra cette Elvire dont il devint épris, et dont il a tracé un portrait si flatteur dans un petit roman intitulé: *la Provençale*. Embarqué avec elle pour la France, il fut pris par des corsaires algériens et conduit à Constantinople avec la dame de ses pensées. Les deux amans souffrirent une dure captivité; mais à la fin, Regnard, qui était gourmand de profession, sut gagner les bonnes grâces de son maître en présidant à sa cuisine, et il en obtint sa liberté et celle de la dame provençale, au moyen d'une somme de 12,000 livres que lui avait envoyée sa famille à l'effet de le racheter.

De retour en France avec celle qu'il aimait, il

était sur le point de l'épouser, lorsque le mari, qu'on croyait mort, reparut tout à coup, et le força de s'en séparer pour jamais. Désespéré d'une perte si cruelle pour son cœur, notre voyageur prit la résolution de courir le monde. Il se rendit en Flandre, en Hollande, en Danemark, en Suède, et jusqu'en Laponie. Arrivé à Tornéo, il s'embarqua sur la rivière du même nom, la remonta de sept à huit lieues, parvint près d'une haute montagne, du sommet de laquelle il découvrit toute la Laponie et la mer septentrionale; il y grava une inscription latine avec la date du 22 août 1681. Après avoir parcouru diverses autres contrées, il revint à Paris, où las d'errer et de changer, il acheta une charge de trésorier de France, et se mit enfin à composer ses comédies. Il mourut en 1709.

Les observations de Regnard sont très superficielles en ce qui concerne la Flandre, la Hollande et l'Allemagne. A l'article Copenhague, on trouve un fait assez piquant à l'occasion de la tyrannie que la noblesse danoise exerçait sur ses vassaux Les bourgeois et les paysans étaient avilis à un tel point par les nobles, que ceux-ci pouvaient impunément tuer un individu de ces deux classes, en mettant un écu sur la tombe du défunt. Frédéric II, le même auquel les États déférèrent le pouvoir absolu, ne voulut pas enlever nommément à la noblesse cet odieux privilége, mais il statua que lors-

qu'un bourgeois ou un paysan tuerait un noble, ce meurtre resterait impuni, à la charge seulement par le meurtrier de mettre deux écus sur la tombe du noble homicidé : on conçoit que ce règlement fit cesser les violences des nobles.

L'origine que donne Regnard à la ville de Dantzig est vraiment curieuse. Ce nom est dérivé du mot allemand *Dantzen,* qui signifie *danse.* Des paysans s'assemblaient ordinairement dans le lieu où maintenant est située cette ville. Ayant dessein d'y bâtir, ils demandèrent un emplacement à l'évêque, seigneur du territoire. Ce prélat leur accorda autant de terrain qu'ils en pourraient entourer en se tenant par la main, et formant en rond une espèce de danse.

Tout ce que le voyageur rapporte du gouvernement de la Pologne n'a plus guère d'intérêt, surtout depuis le dernier partage; mais le petit nombre d'observations qu'il a faites sur les mœurs des Polonais et sur le caractère national a encore quelque prix, parce que les mœurs et le caractère des Polonais ont éprouvé des modifications depuis Regnard. La description qu'il fait de la mine de sel de Wiliska dans cette contrée et de plusieurs mines de fer et de cuivre en Suède, est très attachante par la vive peinture des dangers qu'on court dans la visite de ces mines. Mais de tous les voyages de Regnard, le plus connu est celui qu'il entreprit dans

la Laponie suédoise, sur l'invitation que lui en fit le roi de Suède, et d'après les recommandations que lui procura ce prince auprès des gouverneurs des provinces qu'il fallait traverser. Néanmoins sa relation, écrite avec beaucoup d'agrément, n'a guère d'autre mérite; elle est pleine d'exagérations et d'erreurs, dont Acerbi a relevé quelques-unes dans son voyage au cap Nord.

Vers le même temps que Regnard visitait Tornéo, un autre voyageur, l'Allemand Scheffer, parcourait la Laponie pour en tracer ensuite l'histoire et la description, avec les mœurs et coutumes de ses habitans et les choses rares du pays. Scheffer est le premier écrivain qui ait décrit exactement ces lointaines et intéressantes contrées, sous le double rapport de la géographie et de l'histoire naturelle. L'origine des Lapons, leur religion, leurs usages, leurs travaux, leurs arts sont traités par lui dans un grand détail; mais, de même que les écrivains qui travaillent sur un sujet neuf sont plus disposés à se tromper, il a commis plusieurs erreurs, malgré les secours qu'il s'était procurés soit dans les auteurs lapons et suédois qui ont écrit sur la Laponie, soit dans le pays même par les entretiens qu'il avait eus avec les naturels. Ces erreurs ont été relevées dans l'ouvrage de Hogstroem, qui a paru en suédois un demi-siècle plus tard, et dans lequel l'auteur soutient également que les Lapons ne sont pas d'une

aussi petite taille que l'avait dit Regnard. Au reste, les mœurs des Lapons et la description du pays ont été l'objet d'un voyage tout récent, celui de Capell Brooke, compris dans le XLVe volume de notre Collection, et auquel nous renvoyons le lecteur.

Un contemporain de Scheffer et de Regnard visitait l'Orient, tandis qu'ils exploraient le Nord : c'était le voyageur Ricault, secrétaire de l'ambassade britannique à Constantinople. Il parut de lui en 1677 deux volumes sur l'empire ottoman, les mœurs, la politique, la religion et le Grand-Seigneur. Personne, avant Ricault, n'avait donné sur la religion musulmane des notions si étendues. On remarqua surtout les détails qui concernent les différens officiers du sérail, la marine et la milice des Turcs. Néanmoins la plupart de ses aperçus manquent de philosophie et de lucidité. On ne les consulte plus que comme des souvenirs historiques; c'est dans les voyages effectués pendant le XVIIIe siècle qu'il faut puiser des notions plus certaines et plus nettes.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LABAT.

(1705-1715.)

Le premier voyageur qui commence dans l'ordre chronologique la série des nombreux voyageurs en Europe, au XVIIIe siècle, est le père Labat, lequel

de 1705 à 1715 parcourut l'Espagne et l'Italie. Ce qu'il a écrit sur l'Espagne se réduit à une assez bonne description de Madrid. Il s'est davantage étendu sur l'Italie; mais, à l'exception de quelques détails curieux concernant le gouvernement papal, sa relation ne peut plus être consultée après celles qui l'ont suivie. Labat, comme supérieur des missions de son ordre, avait à la fin du XVIIe siècle (car il était né en 1663, et il mourut en 1738) visité toute la chaîne des Antilles, depuis la Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Revenu par l'Espagne en 1705, il se rendit à Rome pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles; il passa dix années en Italie, et de retour à Paris, sa ville natale, il publia différens voyages en Amérique, en Afrique et en Europe, au nombre de plus de trente volumes.

ANDERSON. — TROIL.

(1730.) (1772.)

Le jurisconsulte Anderson, né à Hambourg en 1674, visitait en 1730 l'Islande, et faisait de cette île septentrionale une description intéressante sous le rapport de l'histoire naturelle. Cette même île devait être revue quarante ans plus tard par l'évêque suédois Troïl, qui eut le bonheur d'avoir pour compagnons de ses excursions deux hommes cé-

lèbres depuis par leur voyage autour du monde avec le capitaine Cook; c'étaient Banks et Solander. Il fut en outre aidé de l'astronome Lind. Ce fut avec le secours de ces trois savans, et aussi de ses propres observations que Troïl rédigea sa relation, qui peut se résumer à ce qui suit.

L'Islande, dont les aborigènes sont à peu près ignorés, fut visitée successivement par les Norwégiens, les Suédois et les Danois, qui y formèrent quelques établissemens et y tracèrent une sorte de gouvernement bizarrement mélangé d'aristocratie et de démocratie. Dans le XIIIe siècle l'île se soumit aux rois de Norwége, et elle passa avec ce royaume sous la domination des rois de Danemark, qui y entretiennent un grand bailli avec plusieurs officiers sous lui pour l'administration de la justice civile et criminelle, la police, la perception des taxes, etc. Au tableau des anciennes mœurs des Islandais, qui étaient à peu près celles de tous les peuples barbares, Troïl fait succéder celui de leurs mœurs actuelles et de leur caractère physique et moral. Leur taille est moyenne et leur vigueur médiocre : les femmes d'une figure agréable sont rares; ce sexe ne supplée point par les agrémens de la parure à ceux que la nature lui a refusés; leur vêtement, leur coiffure sont d'un mauvais goût; les femmes riches ne se distinguent des autres que par la finesse du drap qui entre dans leur ha-

billement, et qui est communément noir, de même que celui des hommes.

En Islande, les maisons sont bâties grossièrement et très mal éclairées; la fumée s'en échappe comme chez les sauvages, par un trou pratiqué dans la toiture. L'occupation principale des Islandais est la pêche; ce sont les femmes qui font sécher le poisson. Dans l'hiver ou dans le mauvais temps, les hommes soignent les bestiaux, fauchent le foin, filent la laine. La libéralité, la bonne foi, un vif attachement pour la patrie, des manières aisées et affectueuses caractérisent particulièrement les Islandais. On ne connaît pas chez eux le vol. Ils sont peu industrieux, faciles à surprendre et mélancoliques. Les dés, les cartes, les dames, les échecs sont leurs jeux favoris; ils sont fort habiles dans ce dernier jeu.

L'Islande n'offre presque aucun vestige d'antiquités: l'imprimerie, au contraire, y remonte jusqu'à la découverte de cet art; elle y fut établie dès l'an 1531. La poésie avait été très anciennement cultivée en Islande, et antérieurement à l'art d'écrire, qui ne s'introduisit dans l'île qu'au XIe siècle; les vers se gravaient sur la pierre brute, sur les plafonds, les murs, les boucliers. Les *sagas,* ouvrages historiques des Islandais, qui nous ont été conservés, sont plus estimés que leurs poésies; cependant on ne peut les lire sans discernement,

à cause des fables qui s'y mêlent à l'histoire. Les sagas sont presque les seules sources de l'histoire du Nord. Les Islandais chantent volontiers les parties de ces sagas, qui sont en vers. Un ancien ouvrage, qu'on nomme l'*Edda*, prouve que dans tous les temps les Islandais ont pris en grande considération la poésie et ceux qui s'en occupent.

L'air de l'Islande est pur et sain, et ses habitans parviennent rarement à un âge peu avancé. Troïl attribue ce peu de longévité à la qualité des alimens et à la manière de vivre. Le pain des Islandais est ou du biscuit levé, fabriqué à Copenhague, ou une espèce de gâteaux faits avec de la farine de seigle, et du petit-lait fermenté : à cette nourriture ils ajoutent de la farine de lichen et d'orge sauvage; du beurre aigri; du petit-lait cuit, caillé, fermenté; du poisson; des viandes salées et fumées. Ils mangent le poisson frais sans sel, et le préfèrent lorsqu'il commence à sentir; ils y donnent aussi les mêmes préparations qu'à la viande. Ils consomment toutes sortes de légumes peu succulens, beaucoup de poissons à coquilles et de champignons.

Ce régime, composé de mets un peu plus choisis seulement chez les gens aisés, est, suivant Troïl, le germe de plusieurs maladies qui affligent les Islandais, telles que la diarrhée, la jaunisse, l'érysipèle, et surtout une fâcheuse espèce de scorbut qui leur est particulière : Troïl entre à cet égard dans de

grands détails. Ceux que sa relation nous offre sur les phénomènes du feu, en Islande, sont du plus grand intérêt, mais il faut les lire dans l'ouvrage même. Nous dirons seulement que cette île est surtout célèbre par le volcan encore en activité que l'on nomme l'*Hécla*, par des sources chaudes très multipliées, par une immense chaîne de laves, de nombreuses colonnes de basaltes, traces effrayantes et témoins irréfragables d'un grand nombre d'autres volcans éteints; c'est à la description de ces scènes imposantes que Troïl s'est le plus particulièrement attaché.

JOHN MOORE.

(1765.)

Pendant que Troïl visitait l'Islande, l'Anglais John Moore parcourait la France, la Suisse et l'Allemagne. Ses observations sur la France sont généralement impartiales et judicieuses; il ne dissimule pas les défauts du caractère français, mais il en fait ressortir également les bonnes qualités. A l'occasion des mesures que prenait la police d'alors pour découvrir les auteurs de plusieurs pièces de vers satiriques qui se répandaient à Paris, lors de l'inauguration de la statue de Louis XV, Moore semble avoir prévu vingt ans à l'avance la possibilité d'une révolution telle qu'elle s'est opérée en 1789.

MAUPERTUIS.

(1740.)

Les actes de l'Académie des sciences font mention du voyage de Maupertuis en Laponie, où il fut envoyé dans la première moitié du XVIII[e] siècle pour déterminer vers le pôle nord la figure de la terre. Cette entreprise fut exécutée en un an et avec un plein succès. La Laponie avait déjà subi de nombreuses améliorations depuis Regnard, l'agriculture avait pénétré dans les vallées exposées aux vents du sud; quelques Suédois commençaient à y faire des exploitations. Une ville nouvelle, Hammersfest, devait y être élevée trente ans plus tard. Capell Brooke en parle avec détail dans son voyage que renferme le XLV[e] volume de notre Collection. Au reste, c'est moins comme voyageur que comme savant que Maupertuis doit être apprécié.

LADY MONTAGUË.

(1720-1760.)

Dans l'ordre chronologique de cette revue sommaire de voyages, il faut nous transporter en Orient pour y suivre lady Montaguë jusque dans l'intérieur du harem du Grand-Seigneur, où elle obtint l'insigne faveur de pénétrer. Les liaisons qu'elle parvint à établir avec la sultane Fatima et ses fréquentes visites au sérail lui per-

mirent de donner des mœurs du palais du Grand-Turc une idée plus juste que celle qu'on n'en avait auparavant. C'est pendant son séjour en Turquie, vers l'an 1720, qu'elle eut la première connaissance de l'inoculation de la petite vérole, et qu'elle songea à introduire ce procédé en Europe[1], où son voyage, sous forme de lettres, ne parut qu'en 1763, c'est-à-dire un an après la mort de cette femme célèbre.

Quoiqu'il y ait d'elle des lettres écrites des lieux où elle s'est arrêtée, soit pour aller en Turquie, où elle acompagnait son mari, nommé ambassadeur près de la cour ottomane, soit à son retour, et qu'elles renferment quelques observations assez curieuses pour ces différens pays et pour les habitans, elles n'ont ni l'étendue ni l'intérêt de ses lettres écrites de la Turquie même : ce sont principalement celles-ci dont nous offrirons la substance.

A Belgrade, capitale de la Servie, lady Montaguë fut logée chez un effendi (on appelle ainsi les docteurs de la loi), fils d'un pacha, et qui avait reçu l'éducation la plus soignée. Cet effendi possédait parfaitement les langues persane et arabe : il interpréta à lady Montaguë plusieurs pièces de poésie

[1] L'inoculation, pratiquée de temps immémorial dans la Chine, fut aussi essayée en Circassie pour y conserver la beauté des femmes qui, dans un pays pauvre, sont encore un grand objet de commerce. Ce fut sous la protection de lady Montaguë que le chirurgien anglais Maitland, qui apprit en Turquie la méthode qu'on y employait pour inoculer, l'introduisit à Londres en 1722.

dont elle trouva les vers très harmonieux et susceptibles d'une bonne musique; l'amour y était peint d'une manière vive et passionnée. L'effendi avait une bibliothèque de livres orientaux bien choisis, et ne paraissait pas scrupuleux sur l'observation des préceptes du Koran, puisqu'il faisait habituellement usage de vin. Tout ce que Dieu a fait, disait-il, est destiné à l'usage de l'homme. La loi qui défend le vin est cependant fort sage; mais, ajouta-t-il, elle n'a été faite que pour le peuple: l'intention du prophète n'a jamais été de gêner ceux qui en savent user avec modération.

La religion dominante des effendis, et qu'ils tiennent secrète, est le pur déisme: loin de l'enseigner au peuple, ils l'amusent avec divers dogmes, suivant leur intérêt personnel; aucun d'eux ne s'avise d'afficher l'incrédulité.

En quittant Belgrade, lady Montaguë vit avec douleur que les janissaires de son escorte ne payaient rien aux malheureux habitans, ni pour le louage des chariots de son bagage et pour le salaire des conducteurs, ni pour le dédommagement des chevaux estropiés ou morts de fatigue. Ils ne se bornaient pas à ces injustices; ils enlevaient chez le paysan tout ce qui se trouvait à leur convenance. Lorsque les pachas voyagent, l'oppression, dit-elle, est encore tout autre. Ils ne se contentent pas de tout piller, ils exigent une contribution qu'ils ap-

pellent *argent de dent*, pour se dédommager du tort qu'ils ont fait à leurs dents, en dévorant la provision des malheureux cultivateurs.

Arrivée à Sophia, capitale de la Bulgarie, lady Montaguë se rendit aux bains chauds de cette ville, renommée pour la salubrité de l'air. Elle y trouva deux cents femmes nues. La décence de leur langage et de leurs manières éloignait toute idée offensante pour la pudeur. Les unes se promenaient majestueusement, comme Ève dans le paradis terrestre; d'autres travaillaient ou prenaient du sorbet. Quelques-unes se faisaient tresser les cheveux par de très jolies esclaves de dix-sept à dix-huit ans: une partie d'entre elles se faisaient remarquer par l'élégance des formes; toutes avaient la peau d'une blancheur éblouissante, et de beaux cheveux partagés en tresses. Ces bains sont les cafés des dames en Turquie : elles prennent ce divertissement une fois par semaine, et y restent quatre à cinq heures toutes nues sans s'enrhumer, quoiqu'elles passent brusquement du bain chaud dans une chambre froide, où elles reprennent leurs vêtemens. A cette occasion lady Montaguë entre dans un détail très curieux sur la parure et les attraits des dames turques.

En général les ornemens sont prodigués pour la coiffure principalement : c'est une espèce de turban dont l'étoffe varie suivant les saisons; mais en

tout temps on le porte penché sur la tête, et on y attache un gland d'or, soit avec une rose de diamans, soit avec un riche mouchoir brodé; il est ordinairement surmonté d'un panache de plumes de héron, quelquefois aussi d'un gros bouquet de différentes pierreries, où les perles jouent les boutons de fleurs, les rubis forment des roses, les topazes figurent des jonquilles. Les cheveux pendent par-derrière dans toute leur longueur, en tresses ornées de rubans et de perles; jamais lady Montaguë n'en avait vu de si beaux et en si grande quantité; elle compta jusqu'à cent dix tresses à une dame turque, sans aucun cheveu postiche. Les beautés lui parurent beaucoup plus communes en Turquie qu'en Angleterre; il est rare, dans le premier de ces pays, de trouver une femme qui ne soit pas très belle. Toutes ont un teint éclatant et de grands yeux noirs; comme les femmes grecques, elles ont le secret de donner de la grâce à leurs sourcils en mettant autour de leurs yeux une couleur noire qui les rend très brillantes à la lumière, et même à une certaine distance dans le jour.

Lady Montaguë fait la description la plus riante des campagnes de la Romanie, où est située Andrinople. Les bords des rivières sont plantés d'arbres fruitiers, sous lesquels les gens de distinction vont prendre le frais et le café au son de quelque instrument. Les jardiniers même se plaisent à marier

au murmure des eaux le son de leur chalumeau, qui dans sa simplicité a quelque chose d'infiniment agréable. La chaleur du climat ne leur permet pas de se livrer beaucoup au travail; mais la fertilité des terrains, le secours des arrosages y suppléent. La plupart d'entre eux sont de la nation grecque. La vente de leurs légumes et de leurs fruits à la ville procure de l'aisance à la plupart. Leurs femmes et leurs filles, qui toutes ont de la beauté ou des agrémens, se montrent sans voiles dans leurs petites habitations situées au milieu des jardins, et s'occupent à faire de la toile à l'ombre des arbres. On retrouve là tous les instrumens que nous représentent les antiques grecques et romaines. Les bergers y tressent encore des guirlandes de fleurs pour leurs béliers favoris, et, comme ceux de Théocrite, ils chantent et s'amusent à différens jeux.

La poésie est un des amusemens des gens distingués. Lady Montaguë rapporte la traduction qu'elle fit de plusieurs stances de vers que le pacha Ibrahim adressait à la princesse sa femme, fille du sultan, avant d'avoir été admis à la voir : malgré la différence des idiomes, on démêle dans ce petit poème des beautés réelles.

Lady Montaguë fut spectatrice de la marche des troupes qui défilèrent devant le Grand-Seigneur pour se rendre au corps d'armée qui devait se transporter dans peu sur la frontière. En tête était

un effendi richement monté sur un chameau magnifiquement enharnaché. Il lisait à haute voix le Koran posé sur un coussin; il était entouré d'une troupe d'enfans qui chantaient des versets du Koran. Venait ensuite un groupe où l'on avait figuré toutes les opérations du labourage, puis les boulangers et les différens corps de métiers, et au milieu d'eux des arcs de triomphe portatifs, où les différens genres de commerce étaient magnifiquement représentés : ils étaient suivis par des musiciens et des danseurs. La marche était fermée par des volontaires nus jusqu'à la ceinture. Pour exprimer leur dévouement au Grand-Seigneur, les uns avaient des flèches enfoncées dans les bras ou dans la tête, d'où le sang découlait sur leurs bras et sur leur visage; d'autres le faisaient rejaillir sur leurs camarades en se perçant le bras avec un couteau.

Par une distinction particulière, lady Montaguë fut introduite, tant à Andrinople qu'à Constantinople, dans trois harems de dames turques. La description de ces harems, où des Européennes de son rang et de son mérite n'avaient jamais pénétré, est nécessairement d'un grand intérêt. Le premier de ces harems, à Andrinople, était celui d'un grand-vizir, et n'avait aucune magnificence. La richesse des habits et le grand nombre de domestiques annonçaient seuls la dignité du propriétaire. La simplicité de l'ameublement s'expliquait par la dévotion

du vizir et de sa femme : tous deux employaient leur superflu au soulagement des pauvres. La femme, âgée de cinquante ans, et à laquelle son mari gardait une fidélité scrupuleuse, s'occupait uniquement à prier Dieu et son prophète : elle n'en reçut pas moins lady Montaguë avec une politesse franche et naturelle ; elle n'observa pas moins, suivant l'usage du pays, de faire encenser ses cheveux et ses habits par des esclaves, et d'en faire danser devant elle au son des instrumens quelques autres. Le repas, qu'elle fit servir plat à plat, n'en fut pas moins somptueux.

A Andrinople encore, lady Montaguë trouva plus d'amusement dans le harem du kiaia, ou lieutenant du grand-vizir. Fatime, sa femme, lui parut une beauté telle que l'art même n'aurait pu l'imaginer, et que la nature seulement a pu la former. Le portrait qu'elle en fait exprime vivement l'enthousiasme dont elle fut saisie en la voyant, et qui, loin de se refroidir dans le cours de sa visite, s'exalta encore à l'examen détaillé des charmes de Fatime.

Tout ce que le luxe le plus recherché peut réunir en ameublemens et en parures était rassemblé autour de la belle Fatime ; les danses que des esclaves charmantes exécutèrent devant lady Montaguë étaient légères et voluptueuses ; la musique qu'on lui fit entendre lui parut extrêmement touchante : elle ajoute, à cette occasion, qu'une dame

grecque, qui possédait parfaitement la musique italienne, préférait la musique turque.

Le troisième harem où lady Montaguë fut introduite à Constantinople, était celui de la sultane, veuve du précédent empereur. Ce qu'elle y trouva de plus remarquable, ce fut la profusion de pierreries dont cette sultane était couverte, la magnificence de l'ameublement, la richesse de la vaisselle. L'affabilité de la sultane enhardit lady Montaguë à lui faire plusieurs questions sur les usages du sérail : par les réponses de cette princesse, elle s'assura qu'il était faux que le sultan jetât un mouchoir sur celle qu'il honorait de son choix, et que celle-ci rampât jusqu'au pied du lit avant d'y être introduite; c'est par le keisler-aga (le chef des eunuques) que le sultan fait annoncer à l'odalisque (femme destinée aux plaisirs du Grand-Seigneur) la préférence qu'il lui donne; il se fait précéder d'un présent. Les autres odalisques ont eu soin, après avoir complimenté cette favorite du jour, de la conduire au bain, de la parfumer et de l'habiller magnifiquement.

Lady Montaguë revit à Constantinople la belle Fatime: elle la trouva dans un appartement d'hiver dont les murs étaient incrustés en nacre de perle, en ivoire, en bois d'olivier : ceux de la chambre où elle la reçut l'étaient en porcelaine, et les estrades garnies de riches coussins de brocart.

Au milieu de ces descriptions voluptueuses se trouvent jetés des détails intéressans sur des points de religion et sur des objets de législation : en voici quelques traits détachés.

C'est une erreur accréditée en Europe par la faute des anciens voyageurs, que Mahomet exclut les femmes de toute participation à la béatitude éternelle après cette vie. Lady Montaguë s'assura, d'après l'interprétation des docteurs de la loi, que Mahomet a promis aux femmes un paradis, mais séparé de celui des hommes : les vertus qu'il exige d'elles pour mériter un bonheur éternel, c'est de travailler de tout leur pouvoir à la propagation de l'espèce humaine. En conséquence de ce précepte, les filles qui meurent vierges, les veuves qui ne se remarient pas, sont considérées comme en état de péché mortel, et en conséquence exclues du paradis.

Lady Montaguë s'assura aussi de la réalité d'un usage extrêmement bizarre, mais fondé sur la religion et sur la loi ; c'est que, lorsqu'un mari a répudié solennellement sa femme, il ne peut la reprendre que sous la condition de permettre à un autre homme de passer la nuit avec elle. Il se trouve, chose bien étrange, des maris qui aiment mieux subir cette loi que d'être privés toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée.

L'adoption est en usage chez les Turcs ; mais elle

est plus usitée encore parmi les Grecs et les Arméniens. Comme on n'a pas en Turquie la facilité de disposer de sa fortune en faveur d'un parent ou d'un ami, et qu'elle n'est assurée qu'aux enfans, ceux qui prévoient ne point en avoir, ont grand soin, pour ne pas laisser tomber leurs biens dans le trésor du Grand-Seigneur, de choisir un enfant du peuple, et de le conduire avec ses parens devant le cadi, où ils déclarent qu'ils l'instituent leur héritier. Les parens alors renoncent à tous leurs droits sur lui, et en passent acte devant témoins. Celui qui a adopté l'enfant ne peut plus le déshériter. Lady Montaguë a vu néanmoins des mendians donner des preuves de l'amour paternel, en refusant de céder leurs enfans à des gens très riches, quoiqu'ils fussent certains que communément les parens adoptifs ont une grande affection pour ceux qu'ils ont adoptés.

Aux lettres de lady Montaguë nous ferons succéder le voyage d'un Français en Grèce, celui de M. le comte de Choiseul-Gouffier.

CHOISEUL-GOUFFIER.

(1776.)

Entraîné de bonne heure par le désir de visiter la Grèce, le comte de Choiseul, qui prit le nom de Gouffier en épousant l'héritière de cette maison,

s'embarqua en 1776 pour la terre classique des beaux-arts, et en revint avec de précieux matériaux. A son retour en France, et après avoir été admis en 1779 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il publia son *Voyage Pittoresque en Grèce*. Nommé en 1784 ambassadeur de France près la Porte Ottomane, il emmena avec lui l'abbé Delille, dont il fut toujours le protecteur et l'ami. Au commencement de la révolution française, il allait se rendre à Londres avec la même qualité d'ambassadeur; mais apprenant qu'il était décrété d'accusation par la république, il resta à Constantinople, d'où il passa en Russie pour ne reparaître en France qu'en 1802. Voici quelques-uns des aperçus de son voyage en Grèce.

L'île de Cérigo, si célèbre autrefois sous le nom de *Cythère*, n'est plus qu'un rocher qui sert de retraite aux pirates.

L'île de l'Argentière, ainsi nommée de ses mines d'argent, qui sont aujourd'hui fermées, est une terre stérile qui se refuse à toute autre végétation que celle de l'orge : on y trouve, comme à Milo, une terre connue chez les anciens sous le nom de terre de *Cimolis*. Cette terre est très recherchée pour le blanchissage du linge. Ses habitans, au nombre de deux cents seulement, sont fort misérables. Le vêtement des femmes y est excessivement ridicule.

L'île de Milo, anciennement *Malos*, renommée dans les temps anciens pour son extrême fertilité, est aujourd'hui très malsaine : la plus grande partie de ceux qui l'habitent sont jaunes et bouffis, leur ventre est énorme, leurs jambes enflées. La cause de cette insalubrité se trouve dans l'abondance d'alun et de soufre qu'on y rencontre à chaque pas, et surtout dans les exhalaisons qu'aux entrées du port envoient plusieurs crevasses. Ces exhalaisons pestilentielles prennent une origine dans l'éruption d'un volcan nouveau qui, formant en 1707 une île nouvelle, ébranla toutes les îles voisines. On trouve dans cette île une vaste caverne tapissée d'alun, qui paraît devoir sa formation à des carrières.

L'île de Siphante, anciennement Siphnos, offrit à la curiosité de M. de Choiseul-Gouffier, un tombeau de marbre blanc chargé de riches sculptures, et bien conservé, quelques autres qui l'étaient beaucoup moins, et quelques faibles vestiges consacrés au dieu Pan. L'hospitalité des habitans lui rappela celle des anciens Grecs. Dans cette île, le ciel est toujours pur et serein, et la terre y est très féconde. On ne trouve plus à Siphante ces mines d'or et d'argent dont la dîme enrichissait les prêtres du temple d'Apollon. L'habillement des femmes se rapproche ici du costume grec.

Les habitans de l'île de Nio, autrefois Ios, ainsi

nommée de ce qu'elle fut peuplée par une colonie d'Ioniens, parurent à M. de Choiseul très hospitaliers. L'île de Santorin, autrefois Théra, et l'île d'Aproinsi sont un démembrement de l'ancienne île de Caliste, qui avait pris ce nom de sa beauté. A Santorin les femmes sont très coquettes et tiennent à être bien parées, de manière à ne point laisser soupçonner leur malaise intérieur. Tout le côté de l'île opposé au volcan qui y fait toujours quelques explosions, est fertile. Les terres couvertes de pierres ponces produisent de bons vins, de l'orge, du coton, mais peu de froment.

L'île de Naxia, autrefois Naxos, si célèbre par le culte dont on y honorait Bacchus, et par la célébration des Bacchanales, produit du froment, des figues, du vin, de l'huile, de la soie, dans de délicieuses vallées arrosées de mille ruisseaux et ombragées d'orangers et de grenadiers. Il reste encore une porte du temple de Bacchus.

L'île de Tina, autrefois Tinos, aussi fertile que Naxia, est remarquable encore par les proportions élégantes et la beauté des traits de ses habitans. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs femmes sans les cacher. L'industrie et le commerce enrichissent cette île autant que font ses productions. Les femmes de l'état le plus aisé ne dédaignent pas les détails intéressans de lour ménage : elles-mêmes recueillent la feuille des mûriers et filent la soie.

Les travaux peu pénibles qu'elles partagent avec leurs servantes permettent à celles-ci de conserver tous leurs agrémens. Tina est l'une des îles les plus fertiles de l'Archipel. Les magistrats de cette île, quel que soit leur âge, s'appellent *vieillards :* c'est un hommage que ces heureux insulaires rendent à la vieillesse.

De tant de monumens qui rendent l'île de Délos si célèbre, il ne reste que de faibles vestiges, tristes témoignages de son ancienne splendeur. Sur les bords de la mer sont quelques colonnes, quelques piliers de granit; plus loin, les ruines d'un portique que Philippe, roi de Macédoine, y avait fait élever. On voit encore quelques débris du temple d'Apollon. C'est dans l'île de Paros que Peiresc découvrit ces tables si utiles à la chronologie, et qui sont si connues sous la dénomination de *marbres d'Arundel,* parce que le comte de ce nom les fit transporter de Smyrne en Angleterre. M. de Choiseul visita les carrières d'où l'on tira ce beau marbre. L'île est couverte de riches débris, dont quelques-uns ont servi à la construction de chaumières.

L'île d'Antiparos, anciennement l'île d'Oliaros, est célèbre par sa grotte fameuse, et dans laquelle il est difficile de pénétrer. On descend d'abord, suspendu sur une corde, à douze toises de profondeur : là se trouve l'endroit plus difficile, et le seul un peu dangereux. C'est un rocher arrondi sur le-

quel l'eau coule de toutes parts, et qui, sur la droite, est bordée de précipices : on se laisse couler à pic environ de douze à quinze pieds, en tenant fortement un câble. Cet endroit franchi, on descend par une pente fort raide, mais dans un passage plus large, avec l'intention de se jeter toujours sur la gauche pour éviter les mêmes précipices : la pente devient ensuite moins raide, et à la moitié environ de la descente, le secours d'un câble est presque inutile. Au fond de la grotte on trouve un gros rocher qui semble fermer le passage; on le tourne, et l'on entre dans la salle qui termine le souterrain. C'est là qu'on admire les stalactites ou cristallisations ramifiées, qui ont la forme de culs-de-lampe pyramidaux avec une large base qui les attache au rocher en contre-bas; et les stalagmites ou concrétions protubérantes en forme de choux ou de touffes, qui se trouvent sur la base du sol ou du plancher souterrain en contre-haut, à l'opposite des stalactites. Les unes et les autres sont formées par les eaux qui tombent de la voûte, et goutte à goutte en charriant des matières pierreuses. La plus belle des stalagmites a vingt-quatre pieds de hauteur, sur une base de vingt pieds de diamètre.

L'île de Scyros, quoique avantagée d'un bon port, ne fait qu'un petit commerce de vin et de fromage. Le sol offre l'apparence de plusieurs cratères, et

paraît renfermer des mines de cuivre. L'île de Lemnos, si célèbre dans l'antiquité, soit par un volcan que l'imagination des poètes avait converti en forges de Vulcain, et dont il subsiste encore des traces, soit par son labyrinthe dont il ne reste plus de vestiges, n'était pas moins fameuse par sa terre sigillée, qui, dit-on, guérit Philoctète, et qui a conservé toute sa prétendue vertu dans l'esprit crédule des Grecs.

L'île de Metelin, connue dans l'antiquité sous le nom d'*île de Lesbos*, a pris sa nouvelle dénomination de *Mytilène*, la principale des cinq villes qu'elle renfermait. L'île Scio ou Chios possède un port très vivant. Une chaîne de montagnes arides partage cette île, mais les vallées arrosées par une infinité de ruisseaux sont couvertes d'orangers et de grenadiers. Les vignes donnent un vin qui soutient encore son ancienne réputation. Une production particulière à Chios est le lentisque, arbre qui produit ce fameux mastic ou aromate dont les femmes turques et grecques font un si grand usage. La nature a ici versé ses dons avec profusion.

L'île de Samos, le berceau de Pythagore, conserve encore des vestiges de son ancienne splendeur; mais sa population ne répond point à la fertilité de son territoire. L'île de Pathmos, très stérile, est fameuse par son couvent des moines de Saint-Jean, qui subsiste des tribus des îles voisines.

L'île de Cos, qui partage la fertilité des autres îles, a un platane prodigieux, auquel les habitans rendent une espèce de culte : les branches de cet arbre qui couvrent la place sont soutenues par de superbes colonnes de marbre et de granit, qui attestent l'ancienne magnificence du temple d'Esculape, si révéré dans cette île.

L'île de Rhodes, fameuse dans l'antiquité par son commerce maritime, par les lois qu'elle établit pour ce commerce, par le grand nombre d'artistes qu'elle produisit, par son colosse et son temple du soleil, dont il ne reste pas de vestiges, a été célèbre également dans le moyen-âge comme le chef-lieu de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et par la résistance que les chevaliers de cet ordre opposèrent à toutes les forces de l'empire ottoman. M. de Choiseul visita en détail cette île, d'où il se rendit à Milet, dont les ruines n'offrent que des arbres mutilés; et de là à Éphèse, où l'on voit encore deux aquéducs, mais où l'on ne trouve plus aucun vestige du temple de Diane.

Puisque nous nous trouvons dans le voisinage de la Turquie, notons ici en passant quelques-unes des observations curieuses de l'Anglais Porter, qui visita ce pays à peu près vers le même temps que M. de Choiseul.

PORTER.

(1768.)

Porter connaissait bien la nation turque; il avait été ministre plénipotentiaire à Constantinople, et il réunissait à l'avantage de pouvoir presque tout visiter, le talent de bien observer et de bien décrire. Porter a esquissé rapidement le caractère des Turcs: il les représente en général comme intelligens, réfléchis et d'une persévérance infatigable à suivre les objets d'intérêt et de fortune; dans cette poursuite ils sont capables de tous les excès, et de sacrifier au besoin tous les liens de l'amitié et du sang. Hors de là, dans le cours de la vie commune, ils sont obligeans, humains et capables même de reconnaissance; mais lorsqu'ils étendent jusqu'aux chrétiens la pratique de ces vertus, c'est toujours en vue de cet avantage.

La passion la plus active chez les Turcs est celle de la vengeance. Porter en cite quelques exemples effrayans. En examinant la religion musulmane, il observe que, malgré la simplicité apparente du principe fondamental de cette religion, qui est l'islamisme, ou le dogme de l'unité d'un Dieu, il n'est pas néanmoins de religion dans le monde fondée sur tant de révélations, et aussi chargée de minutieuses pratiques. Comme ces pratiques, si indiffé-

rentes à l'ordre moral de l'univers, sont aux yeux des musulmans le seul moyen d'expiation et de salut, ils en contractent nécessairement une intolérance capable de les porter aux derniers excès contre ceux qu'ils qualifient d'infidèles. Le seul préservatif contre cette fureur intolérante envers les chrétiens et les juifs qui vivent sous leur domination, c'est la soif de l'or dont sont communément dévorés les Turcs. Ces étrangers sont pour eux une mine inépuisable, où ils ne cessent de fouiller pour faire face aux besoins toujours renaissans du gouvernement, ou pour rassasier leur propre cupidité. Cette considération si peu puissante, ne l'est pourtant pas encore assez pour réprimer l'animosité des Turcs, qui s'exhale sans cesse par la dénomination injurieuse de *giovar* ou *infidèle,* qu'ils accoutument les enfans à balbutier dès l'âge le plus tendre contre les chrétiens ou juifs qu'ils rencontrent.

Le prosélytisme est tel en Turquie que les musulmans ne rejettent pas le plus vil, le plus scélérat des hommes qui s'offre à devenir un vrai croyant, bien qu'il ignore entièrement en quoi consiste cette croyance. Porter dit cependant que quels que puissent être parmi les Turcs les dissentimens en matières religieuses, on n'entend jamais parler chez eux de punitions et de supplices pour cause de culte.

Les muftis et les mollahs sont les dépositaires de

la loi, et les imans les ministres du culte. Ces imans reçoivent une paye sur les immenses revenus des mosquées, employés à l'entretien et aux embellissemens des temples, ainsi qu'aux frais des hospices et des écoles. Les imans qui font la prière, sont ce qu'on appelle en Turquie le clergé séculier. Il y a ensuite les derviches ou moines, partagés en quatre ordres, et qui ont à leur tête les scheiks, souvent redoutables au gouvernement par leurs prédications séditieuses. Ce ne sont, au surplus, ni les lois, ni les interprètes qui manquent en Turquie, mais c'est une bonne administration de la justice. Ces lois et leurs commentaires sont, dans des mains corrompues, un glaive redoutable toujours prêt à menacer la vie ou la fortune des citoyens, dont la sûreté, les propriétés ont beaucoup plus à souffrir de ce désordre que du despotisme même du prince: celui-ci trouve assez souvent dans la religion et ses interprètes des barrières qu'il ne peut pas franchir.

Plusieurs cours de justice à Constantinople jugent les procès. Les cours inférieures sont celles des mollahs de Galata, et celle du stamboul effendi ou juge de police. Les cours supérieures sont celles des cadilesquiers ou grands juges d'Europe et d'Asie, et le divan du grand-vizir. De ces juridictions sont affranchis les descendans de Mahomet, qui sont très multipliés dans l'empire, et qui ont pour juge le chef de leurs tribus.

C'est en Turquie un grand avantage pour le demandeur, d'avoir le droit de choisir un juge, parce qu'il commence à s'assurer de ce juge avant de faire son choix; mais assez souvent néanmoins, le défenseur, renchérissant sur les offres de sa partie adverse, fait tourner la chance; ou à force d'incidens et de chicane, s'il est le plus riche, il éloigne le jugement, lasse son adversaire, et l'oblige de souscrire à un accommodement désavantageux. Avec les mêmes ressources, il réussit quelquefois, s'il ne peut pas gagner le juge, à faire renvoyer l'affaire à un autre tribunal.

Tous les juges ont un *naïb* ou *clam*, qui dirige les décisions du magistrat, et reçoit les propositions des plaideurs. Ceux-ci se munissent souvent de part et d'autre d'un *fetfa* du mufti : c'est une consultation qu'on obtient de lui sous des noms interposés, et qui, le plus communément, est rédigée par ses commis. Lorsque ces fetfas sont contradictoires, ce qui arrive assez fréquemment, ils deviennent inutiles aux parties.

L'usage des témoins, qu'on emploie pour tous les genres de preuves, est une source d'abus révoltans : comme on en trouve toujours pour de l'argent, parce que l'or est la divinité des Turcs, et qu'on a certaines pratiques pour séduire ceux qui ne sont pas corruptibles, on parvient à embrouiller les questions les plus claires, et à autoriser les délais

de la part du juge, qui, de son côté, a des gens préposés pour traiter secrètement avec les parties. C'est à la faveur de ces abominables ressources qu'on voit journellement réunir des demandes contre la propriété, ou des plaintes en dommages-intérêts, et qui n'ont pas le plus léger fondement.

L'or est le véhicule des dépositions, comme il en est la récompense. On ne connaît pas en Turquie de moyen plus légal pour contraindre à venir déposer en justice : la loi ne permet pas les assignations, il faut que les témoins se présentent à leur gré. Suivant le Koran, les faux témoins devraient être rigoureusement punis ; l'on en voit néanmoins peu d'exemples, si ce n'est au commencement d'un règne, où, pour signaler l'avénement du nouveau sultan, le grand-vizir fait saisir une douzaine de faux témoins. Toute leur punition se réduit à être promenés dans les rues, montés sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal, avec une inscription qui les déclare faux témoins.

A cette corruption répandue dans les tribunaux, à l'arbitraire des décisions qui en émanent, si l'on ajoute le droit acquis au souverain de s'emparer de toutes les terres tenues en fief lors des mutations des détenteurs, et même de la totalité des biens de ses officiers après leur décès, on frémit des conséquences funestes qui doivent en résulter pour le maintien des propriétés. Heureusement une déci-

sion du prophète a déclaré sacrés et inviolables les biens-fonds et les maisons qui se trouveraient annexés à l'église. En conséquence de cette décision, le propriétaire donne tous ses biens à quelque fondation religieuse, sous la condition expresse que leurs administrateurs ne pourront en prendre possession qu'après l'extinction de tous les hoirs mâles du donateur : de cette manière il transmet sans contestation à ses héritiers la propriété utile de sa fortune, sous la seule charge de substitution.

Malgré l'esprit fiscal qui règne dans les tribunaux, la police intérieure et les mesures qu'on prend pour la sûreté des individus sont excellentes en Turquie; les vols sont extrêmement rares, dans la capitale comme sur les grands chemins; les maisons ferment à peine, et le boutiquier s'absente en laissant sa boutique sous la garde de la bonne foi publique. Ces vols d'ailleurs seraient promptement suivis du châtiment sévère infligé aux coupables. Nous citerons pour preuve l'anecdote suivante, extraite d'un voyage tout récent à Constantinople [1], celui du docteur Brayer, qui y a fait un séjour de neuf ans, voyage que nous avons analysé dans le *Bulletin de la Société de géographie*, cahier du mois de juin 1836.

« Dans une de ces belles journées où le Grand-

[1] *Neuf années à Constantinople*, par le docteur Brayer, 2 vol. in-8°; Paris, 1836.

Seigneur va se délasser à Kiahat-Khana, charmante promenade où la foule se rend aussi pour jouir du plaisir de la campagne et voir le souverain et son cortége, il se trouve, comme ailleurs, des vendeurs ambulans de pain, de fromage et d'autres comestibles. Parmi eux était un enfant grec qui vendait du pain; un janissaire passe à côté de lui, prend un pain et s'en va sans payer. L'enfant se récrie, suit le janissaire et réclame ce qui lui est dû, deux paras. Le Turc, irrité de ce qu'un raïa ose exiger le paiement d'une si modique somme, l'injurie, et voyant parmi ses petits pains une quarantaine de paras, produit de la vente de la journée, s'en empare et continue son chemin. Le garçon intimidé se met à pleurer. Comment paiera-t-il au boulanger son pain pris à crédit? Un officier passe et s'informe du sujet de ses pleurs; celui-ci raconte l'aventure et montre du doigt le coupable encore peu éloigné. L'officier va droit à lui et lui demande comment il a pu commettre un tel crime. Le janissaire pâlit, balbutie, ne nie pas, mais rejette sa faute sur la fatalité. Cependant il est saisi, envoyé à sa caserne; on recueille la déposition de l'enfant. Le jour suivant il est traduit devant son chef. « Tu es accusé d'avoir pris un pain à cet enfant, de l'avoir injurié et de lui avoir volé quarante paras; est-ce vrai? — La fatalité l'a voulu ainsi. — Est-ce que tu ne sais pas ce que dit le Koran en pareil cas? » Silence du coupable.

« Ne connais-tu pas la peine infligée aux voleurs par la loi ? — Vous le savez mieux que moi. — Que veux-tu que je fasse? ce n'est pas moi qui te juge, c'est le Koran. » Puis, sans autres formalités, le général en chef des janissaires écrit sur un petit carré de papier, dans le creux de sa main, la sentence de mort, et la remet à deux *kavas* pour qu'elle soit exécutée.

« Les deux bourreaux et le coupable au milieu s'en vont à pied vers le lieu du supplice. Le délinquant n'est pas lié; seulement s'il est connu pour une mauvaise tête, l'un le prend par le collet de sa robe, l'autre par le châle qui lui sert de ceinture. A peine fait-on attention dans la rue à ces trois individus; il faut avoir demeuré quelque temps dans le pays pour se douter de ce qui se passe. Cependant quelques curieux les suivent à peu de distance. En s'avançant vers l'endroit fatal, les bourreaux et le condamné causent ensemble. « Que veut dire ceci, mon frère, que nous devions exécuter un ordre semblable? — Que sais-je, cela est arrivé; mon frère, la fatalité l'a voulu ainsi, que puis-je y faire? » Telle est la substance de toute la conversation.

« Enfin on arrive au lieu de l'exécution, ordinairement le très petit carrefour près Bach-Capoussou. L'approche de la mort fait pâlir le janissaire; mais il sait que, quand un coupable a fait ses ablutions, dit ses prières et subi courageusement le

supplice qu'il a mérité, son crime et ses péchés lui sont pardonnés, et qu'il a droit à la félicité promise aux vrais croyans; il se résigne donc. Le chef des bourreaux lui dit alors de se mettre à genoux; il s'y met; l'autre, muni d'une poignée de sable, lui en jette à la figure; instinctivement le condamné ferme les yeux et baisse la tête. La nuque est tendue; l'exécuteur saisit ce mouvement pour lui asséner un coup de cimeterre. La tête tombe; puis il place le cadavre sur le dos et pose la tête perpendiculairement entre le bras droit et le corps du supplicié. Il attache ensuite le *yafta*[1] sur sa poitrine, et le laisse ainsi exposé pendant trois jours aux regards du public. »

Pour donner une idée des mœurs des harems, M. Brayer raconte quelques-unes de ses visites dans ces lieux si rarement visités par les Européens, et où le voyageur Porter n'avait pu pénétrer. Nous rapporterons encore le fragment ci-après, qui suppléera au silence de Porter à cet égard.

« Introduit par l'effendi dans l'appartement où étaient ses femmes, je vis, dit M. Brayer, dans un des angles du sopha une femme très replète, âgée de cinquante ans environ. Appuyée sur des coussins, elle était couverte d'un châle, mais pas assez pour que je ne pusse voir son visage tout entier. A

[1] Inscription de forme ordinairement ovale, relatant le crime de l'individu, et quelquefois le texte de la loi qui l'a condamné.

côté d'elle était une autre femme d'à peu près vingt-cinq ans, qui causait avec elle et lui montrait, avec beaucoup de douceur et de respect, différentes étoffes et autres articles d'habillement. Je la pris pour sa fille.

« L'effendi s'étant assis près de la dame âgée, et moi à côté de lui, elle m'entretint de sa santé. Elle se plaignit d'étouffemens, de vertiges, d'une difficulté de respirer et de marcher, de maux de tête et d'un mérac extraordinaire. Elle voulait que je lui donnasse des forces, et me demandait si je n'avais pas un secret pour dissiper tous ces maux.

« Vu les préjugés du pays, je donnai à entendre qu'une saignée copieuse, répétée de temps en temps, pourrait diminuer la plupart de ces symptômes fâcheux; que la diète, la limonade pour boisson, un peu d'exercice lui seraient favorables. Le traitement proposé déplut : c'était un secret qui guérît tout de suite qu'elle désirait; je n'en avais pas, et me bornai à prescrire un remède insignifiant. En sortant de la maison, je trouvai au pied de l'escalier l'apothicaire qui, ayant appris qu'un médecin franc était venu chez son client, venait pour prendre la recette. Il m'informa que la jeune personne que j'avais prise pour la fille de la dame âgée était la seconde femme de l'effendi; que la première, se voyant arriver à un âge où elle n'espérait plus avoir d'enfans, avait consenti à ce qu'il en prît une se-

conde; que celle-ci rendait à l'autre tous les soins qu'une fille aurait eus pour sa mère, qu'elle en était chérie de même, et qu'elle avait donné le jour à deux enfans qui faisaient la joie de toute la famille.

« J'ai vu dans un autre harem les trois épouses d'un effendi. Toutes trois étaient dans un des angles du sopha, travaillant et causant ensemble de la manière la plus amicale. Je les pris pour les trois sœurs. Il était cependant évident qu'une d'elles était l'objet de l'attention et des prévenances des deux autres. Introduit par l'effendi, je crus à sa manière de parler avec elles qu'il en était le père, tant ses paroles étaient empreintes d'une douce gravité, sans aucune marque de prédilection pour aucune d'elles. Ce fut encore l'apothicaire qui m'instruisit qu'elles étaient ses trois femmes.

« Sans doute, dans les harems populeux des riches musulmans et des hauts fonctionnaires, il doit y avoir quelquefois des jalousies, des haines sourdes qui fermentent, des moyens odieux et criminels employés pour se délivrer de rivales plus favorisées; mais, vu le petit nombre de ces harems, on peut les regarder comme des exceptions. Il est rare, à Constantinople au moins, qu'un musulman ait plus d'une femme, à moins de stérilité ou de grandes infirmités dans la première ou la seconde. Dans ce cas, la loi lui en fait presque une obligation. Père, mère, parens et amis, en le voyant marié

depuis deux ou trois ans, étonnés que sa couche nuptiale soit stérile, lui font observer que : « *Dieu commande, et la mère met au jour deux jumeaux de différent sexe,* et qu'il *rend stériles celles qu'il veut;* » et le musulman fait par esprit de religion ce qui quelquefois contrarie ses affections. Les oulémas, les employés près les ministères, tout ce qui est au service des grands, les petits rentiers, les *hizmetkiars* (serviteurs) retraités, les artisans, les ouvriers, les bateliers si nombreux, les portefaix, n'ont généralement qu'une femme, et ces classes, quant aux musulmans, composent les trois quarts de la population masculine de la capitale.

« On a beaucoup exagéré les querelles et les jalousies qui doivent troubler les ménages turcs, lorsque le chef de la famille use de la permission d'avoir plusieurs femmes. Le musulman pense comme la loi, et se conforme à la loi. Il se croit supérieur à la femme; le Koran l'a dit, la nature le prouve; il est bon, affectueux envers elle, mais sa bonté est grave, protectrice: c'est celle d'un supérieur envers un être faible, nécessaire à son bonheur. L'homme, regardant la femme comme le plus grand des biens que la Divinité lui accorde, la préfère à tout autre bien. Au lieu d'exiger d'elle une dot, c'est lui qui lui en donne une; il fait des cadeaux aux parens de son épouse, au lieu d'en recevoir. Ses devoirs sont tracés par la nature elle-

même : il est chargé de l'extérieur; il est tenu de nourrir, d'habiller, d'entretenir sa famille, suivant son rang dans la société et suivant ses moyens. S'il ne le peut, l'épouse réclame le divorce et l'obtient; s'il le peut et ne le veut pas, elle l'y contraint par la loi; s'il la maltraite, il est sévèrement puni. La femme préside à l'intérieur; elle doit d'abord obéissance à son époux, puis elle est chargée des détails du ménage, de la préparation des alimens, de l'allaitement et du soin de ses enfans. Si la médiocrité des moyens de son mari lui en fait une nécessité, elle emploie ses loisirs à filer et à tisser le lin qui lui est remis pour l'usage de la famille.

« Lors donc que le musulman juge à propos d'avoir plusieurs femmes, puisque la loi le lui permet, l'épouse doit s'y résigner; mais cette même loi prescrit au mari de les aimer toutes également, de les traiter de la même manière, de ne pas faire de cadeaux à l'une sans en faire autant aux autres, de n'en embrasser aucune en présence des autres. Le Koran règle même la répartition des caresses conjugales ; la première femme conserve ses droits. Si l'harmonie du harem n'est pas troublée par la présence de deux ou trois femmes, elles vivent en commun, et la première conserve la prééminence; si elles ne peuvent s'accorder, chacune d'elles doit avoir un appartement séparé, une table à part, mais également fournie. Si, malgré ces précautions, une

d'elles, d'un caractère violent occasione par ses vociférations du scandale dans le voisinage, le musulman se hâte de la répudier, et la paix est rétablie dans sa maison, qui doit être un lieu de silence.

« Les Francs, habitués à ce qui se passe dans leurs pays respectifs, ne peuvent croire que, malgré toutes les précautions prises par les maris, il n'y ait pas à Constantinople d'intrigues, de séductions, d'enlèvemens, comme chez eux. Les théâtres n'ont pas manqué d'exploiter les harems, au grand plaisir des spectateurs, charmés de voir que, sous ce rapport au moins, les musulmans ne valent pas mieux que les chrétiens. Les Francs sont dans l'erreur; il faut avoir demeuré long-temps dans le pays pour en être convaincu, il faut avoir eu accès dans plusieurs maisons turques, non-seulement au sélamlik, où l'on ne peut juger de rien, mais dans le harem, pour se persuader de la difficulté, je dirai plus, de l'impossibilité de ces intrigues. Le châtiment, d'ailleurs, est si terrible et si prompt, que le Franc le plus intrépide en est découragé.

« Il s'est trouvé, dit-on, des étrangers riches et puissans qui, désireux de jouir de faveurs si difficiles à obtenir, ont, non pas cherché à captiver l'affection d'une musulmane, mais chargé un des entremetteurs de Péra de leur en amener une. Leurs vœux ont été remplis; ils ont passé quelques instans, une nuit peut-être, avec elle, enveloppés dans

l'ombre du plus profond mystère et sous la promesse d'un secret inviolable. La vanité a, dit-on encore, proclamé cette bonne fortune; mais on a su bientôt aussi que ces faveurs chèrement payées n'étaient autres que celles de quelque femme raïa, mise dans la confidence, habillée à la turque, et qui s'était fait passer pour musulmane, chose très facile aux yeux d'un Franc nouvellement débarqué.

« Il faut cependant le dire: il y a des Européens assez ignorans des mœurs du pays, et assez téméraires pour vouloir choisir eux-mêmes l'objet de leurs désirs; et, à force d'or ou autrement, ils parviennent à s'introduire dans la maison d'un musulman en son absence: mais observés par les voisins qui veillent à l'honneur du harem de leur frère comme ils voudraient qu'on veillât à celui du leur, ils sont presque toujours pris en flagrant délit, et condamnés à mort, sans que la légation à laquelle ils appartiennent puisse intervenir. Il n'y a pas encore long-temps, les journaux ont fait mention de deux Francs surpris dans un cas semblable. Les deux femmes furent mises dans un sac, et jetées dans le Bosphore; des deux chrétiens, l'un ne voulant pas renier sa religion, fut pendu; l'autre, dans l'espérance de sauver sa vie, embrassa la religion musulmane; mais à peine eut-il prononcé sa profession de foi, qu'il fut conduit au supplice. Quelquefois cependant, si la femme est libre, et si le

séducteur embrasse l'islamisme, il arrive que le mariage a lieu.

« La police de Constantinople est chargée de veiller non-seulement à la tranquillité et à la sûreté de cette immense capitale, mais encore à la conservation des bonnes mœurs. Les plus sages précautions sont prises pour obvier à toute tentative de scandale. Les maisons sont construites de telle sorte, que nul œil indiscret ne puisse voir ce qui s'y passe. Les fenêtres sur la rue sont à petits grillages. Aucun jour d'une maison voisine ne domine sur les jardins où les femmes vont se promener. Si les murs de clôture sont trop bas, on y supplée par des planches posées verticalement, ce qui empêche la circulation de l'air, et cause de fréquentes maladies. Les raïa ont généralement adopté les mêmes coutumes; personne d'entre eux ne cherche à voir le harem d'un autre pour que l'on ne cherche point à voir le sien. Aussi l'on entend très rarement parler d'intrigues amoureuses, d'adultères ou autres débordemens. Les mauvais lieux sont relégués à Galata et à Péra surtout, miniature des capitales européennes. Aucun Franc ne peut habiter Constantinople; un raïa étranger non marié n'est admis à demeurer que dans les khan ou dans la famille à laquelle il est recommandé. »

Si la police turque est bonne, l'administration civile ne l'est pas moins, et c'est mal à propos, sui-

vant Porter, qu'on a cru que les fréquens changemens de vizir et d'autres ministres accusaient la faiblesse du gouvernement ottoman. Un usage salutaire maintient l'uniformité, la régularité de sa marche : c'est le soin scrupuleux avec lequel, au milieu de tant de mutations, on conserve les subalternes dans leurs emplois, et l'attention soutenue qu'on a de leur procurer de l'avancement, toutes les fois qu'il survient quelque déplacement. Par cette double mesure, le vizir Azem, le kiaia, son lieutenant, le reiss-effendi et tous les autres ministres, quelque étrangers qu'ils puissent être aux connaissances qu'exigent les places auxquelles ils sont rapidement élevés, sont promptement instruits par ces subalternes des formes et des ressorts du gouvernement; et lorsqu'ils sont déposés, la marche des affaires n'en souffre pas.

Chaque département renferme un nombre considérable d'employés et de sous-employés qui travaillent avec une persévérance incroyable pour s'élever aux postes qu'ils ambitionnent; et cette émulation procure nécessairement aux parties l'expédition la plus prompte. Porter affirme qu'il n'est pas de gouvernement européen qu'on puisse comparer à la Porte, pour l'exactitude avec laquelle les différens postes sont remplis, pour la précision avec laquelle toutes les affaires s'y traitent, pour le choix que dans toutes les transactions diplomati-

ques on a soin de faire des termes dont la signification est la plus favorable à l'intérêt de la nation. Pourvu seulement qu'on puisse indiquer d'une manière vague l'époque où les actes de la plus ancienne date ont été passés, on est sûr de les trouver à la Porte, rangés dans le plus bel ordre. Du reste, la règle constamment suivie dans l'interprétation des traités faits avec les princes chrétiens, c'est l'exemple de ce qui s'est pratiqué dans les temps passés, et que les Turcs appellent *le canon.*

En traitant des mœurs des Turcs, Porter observe que l'affection paternelle a la plus grande énergie chez eux; qu'en retour de cette affection, les enfans ont pour leurs parens une soumission sans bornes, un attachement inviolable qui emportent même en général la plus grande déférence pour les supérieurs, et la plus profonde vénération pour les vieillards. L'habitude de ces sentimens et l'éloignement rigoureux du commerce des femmes où l'on tient les Turcs dans leur jeunesse, leur inspirent le plus grand respect pour ce sexe, et les maintiennent dans une extrême réserve à son égard. Un homme qui rencontre une femme dans les rues détourne la tête : jamais un Turc ne se permettra, dans le plus violent accès de colère, de porter la main sur sa femme. Il n'est pas rare en Turquie de voir ce sexe abuser de son ascendant, et par une contenance ferme, des regards assurés, en imposer

aux hommes les plus courageux : il pousse quelquefois l'arrogance jusqu'à harceler, à insulter même sur leur tribunal les juges qui, pour s'en débarrasser, lui donnent souvent, à tort ou à droit, gain de cause; on conçoit qu'il ne s'agit ici que des femmes du peuple.

Celles d'un rang plus élevé, et qui sont nées en Turquie, ont beaucoup de décence et de retenue. Plusieurs d'entre elles ayant l'esprit cultivé par la lecture des livres turcs et arabes, se forment des principes de morale et de vertu qui deviennent la garantie de la pureté de leurs mœurs. Quant à celles qu'on achète, on ne doit s'attendre à trouver chez elles que des talens agréables, tels que le chant et la danse. Il est difficile, suivant Porter, de confirmer ou de nier les récits que les voyageurs ont faits des femmes turques. Toujours couvertes, dans les mosquées, d'un voile qui ne laisse d'ouverture qu'aux yeux, elles sont impénétrables à tous autres regards qu'à ceux de leur père et mère, de leurs frères et sœurs, et de leurs maris. Il est facile au reste d'imaginer que, pour peu qu'elles soient favorisées des dons de la nature, la vie réglée qu'elles mènent, le soin qu'elles prennent de préserver leur visage de l'influence de l'air, doivent leur donner un teint uni et animé. Les femmes grecques ne sont pas aussi resserrées dans leurs maisons que les dames turques; elles ne se servent

de voiles que dans les rues: la plupart ont de beaux traits, une physionomie attrayante; mais en général leur teint a quelque chose de terne. Les unes et les autres sont fanées de bonne heure par le mariage prématuré et le trop fréquent usage du bain de chaleur qui relâche les fibres et altère les formes.

L'usage, en Turquie, est de marier des garçons de treize ou quatorze ans à des filles qui n'en ont que onze à douze, ou quelquefois moins. Cette coutume a lieu dans toutes les religions et toutes les sectes répandues sur la surface de l'empire. Les parties s'unissent sur la foi de leurs parens; elles n'ont pas la liberté de se voir avant la nuit conjugale. Plus d'une fois il s'est pratiqué, parmi les Grecs et les Arméniens surtout, les tromperies les plus graves en ce genre; on a uni la beauté à la laideur, la vigueur aux infirmités. Sur les plaintes qu'on porte aux entremetteurs, ils répondent que c'est le désir de régénérer les races qui leur a fait commettre cette fraude, beaucoup plus fâcheuse pour les chrétiens, qui n'ont pas les ressources du divorce. Du temps de Porter, les filles grecques voulaient connaître ceux qui prétendaient à leur main, et se laissaient elles-mêmes furtivement entrevoir : il leur arrivait aussi de disposer de leurs personnes en ne consultant que leur inclination.

Pour ne point mêler son sang avec aucune famille de l'empire, le Grand-Seigneur ne contracte

point de lien conjugal. Il n'honore de sa couche que de belles esclaves ou odalisques. La première qui lui donne un fils jouit de toutes les prérogatives d'épouse et commande dans le harem. Les autres Turcs peuvent avoir jusqu'à quatre femmes. Le mariage se contracte devant un tribunal de justice. En déclarant que telle femme est son épouse, le mari s'engage, dans le cas où il la répudierait, à se charger des enfans, et à lui payer une somme proportionnée à ses facultés, qui, chez le bas peuple, est fort modique. Dans cette dernière classe il est rare qu'un homme ait plus d'une femme à la fois; mais il en change souvent. La femme répudiée, dans quelque rang que ce soit, n'en trouve pas moins un autre mari.

Les femmes publiques sont rares en Turquie: on doit attribuer cette cause d'un côté à la faculté qu'ont les Turcs de se satisfaire jusqu'à satiété par des unions légitimes; et de l'autre, au dégoût, à l'aversion même que toute femme effrontée inspire à un musulman.

A ces détails, nous en ajouterons quelques-uns de ceux que fournit sur les mêmes contrées un autre voyageur, M. d'Ohsson.

D'OHSSON.

(1780.)

Mouradgea d'Ohsson était chargé d'affaires du roi de Suède à Constantinople; né dans cette capitale, il avait pu s'initier plus facilement aux mœurs et coutumes de la nation turque. Aussi donne-t-il un tableau fort curieux du code musulman. Il offre également des détails étendus sur l'agriculture, notamment sur le jardinage des Orientaux. Il parle des manufactures en activité dans la Turquie. A l'époque où il écrivait on n'y connaissait pas alors les fabriques de draps, ni l'art de construire des voitures de voyage. D'Ohsson dit que les Turcs ne se promènent guère que dans les barques sur le canal de Constantinople : c'est là qu'ils aiment à déployer le luxe oriental. La barque du Grand-Seigneur est richement décorée. Les Turcs ne voyagent qu'à cheval : de là leur passion pour les chevaux. Les pachas et les grands en entretiennent jusqu'à trois ou quatre cents des races les plus recherchées.

L'interdiction des images paraît avoir été empruntée de la loi mosaïque par Mahomet; et c'est en abusant de la doctrine qu'il a fondée contre l'idolâtrie que les Turcs se sont permis tant de destructions des ouvrages de l'art. Il est vrai que cette

même doctrine a été la cause du progrès que les Turcs ont fait dans la peinture et la sculpture : ils exécutent en bois, en plâtre, en pierre, en stuc et en marbre des ouvrages qui ne manquent ni de précision ni de goût; ils gravent aussi des cachets d'argent et de cornalines.

La musique et la danse sont également proscrites par la loi mahométane; mais ces défenses n'ont pas su prévaloir sur le goût immodéré que les musulmans ont pour la musique, et qui leur a été transmis par les anciens Arabes. Néanmoins, nonobstant ce goût passionné, ils n'oseraient jouer d'un instrument ou chanter un air noté en société, et ils ne se livrent jamais à cet amusement que dans le particulier. Les Turcs ne connaissent guère d'autres instrumens que le violon, la guitare, le cistre, le lüth, la flûte et le tambour de basque; ils n'ont aucune idée de l'orgue, de la harpe, du piano, du hautbois, du basson et de la clarinette. Les gens de la campagne ont la musette, la cornemuse et le chalumeau. Les instrumens militaires sont les timbales, les tambours, les cimbales et les trompettes. Quant à la danse, elle est abandonnée à des femmes du peuple. Les Turcs s'étonnent que les Européens puissent mêler les deux sexes dans les bals.

Les jeux sont interdits par le Koran : de là point de spectacles, de fêtes bruyantes comme en Europe; on permet l'exercice de l'arc et les courses

à cheval. Les gens distingués jouent aux échecs, et le commun du peuple aux dames. Cette proscription des jeux publics est cause qu'il règne dans les rues de Constantinople un calme pour ainsi dire complet, qui n'est interrompu qu'à l'époque des réjouissances publiques, comme aux fêtes de Beyram, le jour de la circoncision d'un prince, ou à la nouvelle d'une victoire. Les femmes d'un rang au-dessus du commun ne prennent part à ces réjouissances qu'à travers des jalousies; ou, si on leur permet de se promener dans les rues, c'est dans des voitures garnies de treillis bien serrés, où elles ne peuvent pas être vues; elles se dédommagent de ces privations dans les harems par des jeux et de petites comédies, où elles contrefont les chrétiens et s'habillent en hommes.

Comme la loi déclare immondes plusieurs animaux qui pourraient servir d'alimens, il en résulte une grande gêne pour les musulmans sur l'article de la nourriture; des répugnances particulières y ajoutent encore des entraves; c'est ainsi qu'aucun coquillage, et presque jamais aucun poisson ne paraît sur leur table : le gibier, le bœuf même, ne s'y montrent que rarement; le porc en est sévèrement exclus. En viande de boucherie, le mouton, l'agneau, presque toujours hachés, sont la nourriture ordinaire; la volaille aussi est d'un grand usage; mais on consomme beaucoup de légumes,

de fruits, de compotes, de pâtisseries sucrées, et presque toujours hors du principal repas.

La boisson dont on fait usage à table est composée d'un mélange d'eau et de divers fruits cuits au sucre; et dans les maisons opulentes, on y ajoute des eaux de rose, de cédrat, de fleur d'orange, où l'on jette, dans l'été, de la glace. Hors des repas, on consomme beaucoup de *schorbach;* c'est cette liqueur que nous connaissons depuis assez peu de temps en Europe, sous le nom de *sorbet.*

Le vin, comme toutes les liqueurs spiritueuses, est défendu aux musulmans d'une manière si absolue qu'il ne peut pas même être employé comme remède, soit intérieurement, soit extérieurement; mais la transgression de ce précepte est très commune, avec les précautions convenables, non-seulement chez les personnes opulentes, mais chez les derviches même : il n'est observé que par les effendis ou gens de loi.

Quant à l'opium, on parvient, par une longue habitude, à en prendre trois ou quatre fois par jour des morceaux de la grosseur du pouce. Aux visions agréables et fantastiques, à la douce quiétude que l'opium procure, succède un état d'hébétement, qui jette à la longue dans une langueur incurable.

Le café, pris même d'une manière immodérée, n'a pas des effets aussi funestes. L'usage de cette

boisson, dont on attribue la découverte à un derviche d'Arabie, en 1258, resta concentré dans ce pays pendant plus d'un siècle, ne s'introduisit que très lentement en Égypte, en Syrie, en Perse et aux Indes, et ne pénétra à Constantinople que sous Soliman. Deux grandes boutiques de café s'y établirent, et l'affluence y fut prodigieuse : on y passait le temps, soit à des jeux tolérés par la loi, soit dans des entretiens sur les sciences, les arts, les belles-lettres, sans jamais y mêler de discussion sur les affaires politiques.

La passion des Turcs pour le café est telle que dans tous les ordres de l'État, hommes, femmes, enfans en prennent dans tous les lieux et à toute heure du jour.

L'usage du tabac à fumer ne s'est introduit en Turquie qu'en 1605 : il a donné lieu, comme le café, à beaucoup de controverses parmi les gens de loi; mais aujourd'hui l'usage en est universel dans toutes les classes, et il n'est presque pas de musulman qui ne fume dix et même vingt pipes par jour. Il est du bon ton d'offrir des pipes aux survenans, et les salons des grands en offrent des rangs entiers. Les Turcs ne quittent pas la pipe, même en écrivant; mais les inférieurs s'abstiennent de fumer devant leurs supérieurs. Le tabac à priser est moins employé. Les Turcs aiment aussi beaucoup les parfums, et ils en mêlent à leur tabac.

Aux termes du code religieux des Turcs, les parures en or et en argent, les étoffes de soie, sont interdites aux hommes avec quelques restrictions: les femmes seules peuvent en porter. Le châle joue un grand rôle, il sert de ceinture aux deux sexes en toutes saisons; il supplée aux parapluies, qui ne sont pas connus dans le Levant. Outre ce châle, les Turcs ont le turban, et pour le porter ils se rasent la tête : laisser croître ses cheveux serait pour un Turc une véritable honte; ce serait s'assimiler aux femmes. Tous les Orientaux ont pour la barbe un respect tout particulier : c'est souvent par leur barbe qu'ils jurent, et c'est la barbe qui est le principal objet de la toilette.

Tout ce que Mouradgea d'Ohsson rapporte de la magnificence dans les harems est conforme à ce qu'en a dit lady Montaguë. Mouradgea donne des notions précises sur les différentes langues qui sont l'objet de l'enseignement. L'idiome turc primitif est la langue du peuple; le persan est la langue des savans qui s'occupent de poésie; l'arabe est la langue des théologiens et des gens de loi, le Koran et tous les ouvrages de jurisprudence étant écrits en cette langue. L'idiome turc, enrichi de tout ce qu'il a pu emprunter du persan et de l'arabe, est à l'usage de la cour et de tous ceux qui ont reçu une éducation un peu soignée. Du reste, ces trois langues ont le même caractère, le même alphabet, et on peut

apprendre en quatre mois à les lire et à les écrire.

Un autre voyageur anglais, James Dallaway, a aussi visité Constantinople vers le même temps que d'Ohsson ; il était chapelain et médecin de l'ambassade anglaise à la Porte. Il a traité l'article de Constantinople avec assez d'étendue; mais un voyage plus moderne, celui de Walsch, que nous avons compris dans le XLIVe volume de notre Collection, présente sur la capitale de l'empire ottoman une description qui nous dispense de rapporter celle de Dallaway. Le même ouvrage nous permet de négliger également les judicieuses observations du baron de Tott, qui avait séjourné plus de vingt années à Constantinople. Nous passerons donc à d'autres voyages et en d'autres pays. Le premier qui se présente à notre souvenir est celui de Townson en Hongrie.

TOWNSON.

(1777.)

Ce voyageur a parcouru les principaux lieux de la Hongrie, et recherché l'origine de ses habitans, qu'il croit descendre des Tartares Kalmoucks, du moins environ un tiers de la population, qu'il porte à sept millions d'habitans. Il a retracé la constitution de la Hongrie, et les diverses productions territoriales qui, malgré beaucoup de désavantages,

forment une richesse agricole et manufacturière très remarquable.

La nation hongroise a retenu deux de ses anciens priviléges : celui de faire ses lois, et celui d'imposer ses taxes. Elle nomme en outre à la place de grand-palatin ou vice-roi, sur une liste de quatre candidats présentés par l'empereur d'Autriche. La diète de Hongrie est composée de deux tables, autrement dites chambres. Dans la chambre haute entrent les aînés de la haute noblesse, les évêques et les archevêques, les gouverneurs de provinces et les gardiens de la couronne. Dans la seconde chambre siégent les abbés et les députés des chapitres, ceux des cinquante comtés du royaume, à raison de deux par chaque comté, et les députés des villes royales libres qui ne peuvent envoyer chacune qu'un député.

Bude ou Ofen est la capitale de la Hongrie. On peut la considérer comme ne formant qu'une seule ville avec celle de Pesth, dont elle n'est séparée que par le Danube. Un pont de bateaux favorise la communication des deux villes qui, prises ensemble, ont une étendue considérable, mais qui néanmoins ne renferment que trente-huit mille habitans. Les plus beaux édifices publics et particuliers sont à Pesth. Le palais royal est vaste et majestueux. L'hôpital des invalides, destiné à en contenir quarante mille en cas de besoin, sert aujourd'hui de casernes.

où la sévérité de la discipline est tempérée par beaucoup de douceur dans le commandement. Cet hôpital est très bien tenu; tous les autres hôpitaux de la ville le sont fort mal.

L'université jouit d'un revenu de 500,000 livres. Outre les chaires communes à toutes les autres universités, il y en a trois pour l'histoire naturelle, la botanique et l'économie. La collection d'instrumens de physique, et les modèles de machines sont d'un très bon choix. Le musée d'histoire naturelle est un des plus beaux de l'Europe : on en peut dire autant du jardin botanique, qui néanmoins a peu de serres chaudes. Les bibliothèques publiques, où les livres modernes de sciences ne sont pas nombreux, sont peu fréquentées, malgré la facilité de l'accueil et celle des communications.

La salle de spectacle de Bude est fort belle; celle de Pesth assez mesquine. Les pièces qu'on y joue sont assez généralement écrites en allemand. Les dimanches et fêtes, le peuple s'amuse, comme à Vienne, de combats d'animaux. L'hiver, il y a des bals dans la nuit du dimanche seulement. L'été, toutes les classes du peuple vont se divertir dans des maisons et des jardins agréablement situés aux environs de la ville : il s'y établit de beaux cafés qui sont très fréquentés.

Les bains chauds de Bude sont en partie l'ouvrage des Turcs, lorsqu'ils étaient en possession de

cette ville. Les individus des deux sexes dans le bain public se baignent ensemble, les femmes avec un jupon, les hommes avec des caleçons : cet usage extraordinaire n'entraîne aucun inconvénient.

Il se tient plusieurs foires en Hongrie, et il s'y fait beaucoup d'affaires, comme dans tous les pays où l'industrie et le commerce ont peu d'activité; celle de Pesth est la plus considérable, et dure dix jours. Les plus grands objets de cette foire sont l'achat et la vente des chevaux et des bêtes à corne.

Les Allemands portent l'habit européen, les Hongrois l'habit national, qui, pour les nobles, est celui des hussards avec le sabre.

Le voyageur donne sur le vin de Tokai des détails fort intéressans, et dont voici à peu près la substance.

Le canton de Tokai, dont le chef-lieu est une petite ville fort misérable, ne produit qu'une portion de l'excellent vin qui porte son nom : il a eu la chance de donner ce nom à un district montueux qui s'étend à trente milles vers le nord, sur une largeur moins considérable, et qui embrasse dix-neuf villes et villages, dont le territoire produit des vins d'une qualité tout aussi supérieure que celle du vin que l'on recueille dans le canton de Tokai proprement dit.

Les vins connus sous le nom de Tokai proprement dit, sont d'une espèce particulière, dont les différens cantons de ce district ne font qu'une très petite quantité, et qui sur les lieux mêmes se vendent fort cher : on nomme cette espèce de vin *ausbruch;* on le fait au moyen d'un mélange de raisins à moitié secs, qu'on joint à des raisins ordinaires. Le voyageur expose dans un grand détail le procédé de la plantation de la vigne et de la culture dans le district de Tokai.

Comme il faut que les raisins soient extrêmement mûrs, on diffère la vendange aussi long-temps qu'il est possible, et en général jusqu'à la fin d'octobre. Si le temps est beau, on diffère encore, afin d'avoir une plus grande quantité de raisins desséchés, chose indispensablement nécessaire pour faire de l'ausbruch. Dès que les raisins commencent à mûrir, on place des gardes dans les vignes, non-seulement pour empêcher le vol des raisins, mais pour chasser les oiseaux, qui en sont très friands.

Les vendanges, particulièrement dans le district de Tokai, sont la saison de la gaîté et des plaisirs. Tous les nobles qui y possèdent des vignes, quelque éloignées que soient leurs propriétés, y viennent dans cette saison, et invitent à leurs vendanges leurs parens et leurs amis; mais cette affluence est encore augmentée par le concours des marchands de vin, et par une ou deux foires qui pré-

cèdent les vendanges. On a déjà vu que c'est aux raisins à demi desséchés que le vin de Tokai doit sa délicieuse saveur; mais la quantité et la qualité diffèrent d'une année à l'autre. Quelquefois il n'y en a pas du tout, lorsque les gelées du matin sont prématurées et précèdent la maturité du raisin; mais ces mêmes gelées sont favorables lorsqu'elles ne viennent pas trop tôt. Quelquefois aussi, quand le temps est pluvieux et couvert, lorsqu'il faudrait aux raisins qui commencent à se dessécher un soleil ardent pour en purger les parties aqueuses, les raisins n'acquièrent point de qualité. Ceux qui sont propres à se dessécher sont toujours en petite quantité, comparativement aux raisins ordinaires; et, comme on l'a déjà dit, il y a des années où, par la rigueur de la température, on n'en trouve pas.

Les raisins à demi desséchés se foulent séparément des raisins ordinaires. Le jus qu'on en exprime a la consistance et l'apparence du miel : on le mêle avec le vin commun, dans une proportion qui varie suivant les spéculations ou la fantaisie des propriétaires. Du plus ou du moins de ce jus précieux dépend la qualité du vin de Tokai.

La plus grande partie des vins de Tokai est enlevée par les nobles de tous les cantons de la Hongrie. Il en passe beaucoup dans les cours de l'Europe, et il se vend fort cher : c'est du vin de rois,

et l'on n'est point surpris qu'Auguste, roi de Pologne, l'ait préféré au nectar des dieux.

Voyons ce qu'un autre voyageur, l'Anglais Coxe, dit de ce royaume à l'époque où il le visita, pour aller ensuite à Moscou et de là en Suède.

COXE.

(1778.)

Le voyage de Coxe passe pour un des meilleurs qui aient été faits en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemark. Les observations du voyageur sont remplies de justesse, ainsi que le lecteur en jugera par les extraits qui vont être mis sous ses yeux.

On peut, dit Coxe, diviser les habitans de la Pologne en quatre classes, les nobles, les ecclésiastiques, les bourgeois et les paysans.

Par les lois de Pologne, un noble est une personne qui possède une terre libre, ou qui peut prouver qu'il descend de parens qui en ont possédé une, qu'il n'est attaché à aucune profession, à aucun commerce ni à aucune demeure particulière. Tous ces nobles, selon la lettre de la loi, sont égaux entre eux par la naissance, de manière que tous les honneurs et les titres qu'ils peuvent acquérir n'ajoutent rien à leur dignité réelle, et ne donnent en particulier aucun droit de préséance. Par le moyen de leurs représentans dans les diètes, ils ont une

part à l'autorité législative, et dans quelques occasions, comme aux élections des rois, ils s'assemblaient en personne, chaque gentilhomme ayant la capacité d'être élu nonce ou sénateur; ils pouvaient même se présenter chacun pour candidat au trône.

D'après la loi alors existante, aucun gentilhomme polonais ne pouvait être arrêté sans avoir été auparavant jugé et convaincu, excepté dans les cas de haute trahison, de meurtre ou de vol sur les grands chemins; et même alors il fallait qu'il fût pris sur le fait; enfin il ne pouvait être frappé de la peine capitale sans l'autorisation de la diète. On voit par là que la noblesse polonaise est extrêmement nombreuse. Aussi la multitude des gentilshommes polonais a-t-elle toujours été une source de malheurs pour le pays.

Les ecclésiastiques sont tous hommes libres, et ont même des cours de justice, où l'on juge certaines affaires selon le droit canon. Le nonce du pape en a une aussi, qui est la cour suprême ecclésiastique du royaume. Dans les cas de divorce, de dispenses pour des mariages et d'autres affaires de ce genre, on s'adresse à la cour de Rome, qui tire par ce moyen des sommes considérables de la Pologne.

La troisième classe de la nation polonaise est composée des bourgeois ou des habitans des villes. Ils élisent leurs bourguemestres et leurs conseillers

municipaux; ils font des réglemens pour leur police intérieure; ils ont leurs tribunaux pour leurs affaires criminelles qui s'y décident sans appel.

La quatrième classe est celle des paysans, dont la servitude est d'ancienne date et a toujours été assez rigoureuse. La maxime reçue de tous temps en Pologne, qu'un esclave ne peut intenter un procès à son seigneur, est toujours en vigueur. Il y a des paysans qui appartiennent à la couronne et d'autres à des particuliers. Ceux qui appartiennent à des particuliers sont absolument à la discrétion de leur maître.

On compte aussi beaucoup de juifs en Pologne: ils y sont entrés du temps de Casimir-le-Grand, et ils jouissent de nombreux priviléges.

Coxe fait de Cracovie une description à laquelle on aurait peu à changer pour la mettre en harmonie avec l'état actuel de cette ville qui a été anciennement la capitale de la Pologne. Située dans une vaste plaine arrosée par la Vistule, qui est large et peu profonde, Cracovie avec ses faubourgs occupe un terrain très étendu. La grande place qui est au milieu de la ville est fort spacieuse, et l'on y voit plusieurs maisons bien bâties. Il y a plusieurs rues larges et belles; mais la ville brille surtout par ses églises. Les remparts portent encore des traces des boulets et des balles dont cette ville fut criblée lorsque Charles XII vint l'assiéger et la

prendre au commencement du XVIIIe siècle. Ces remparts sont de hautes murailles de briques, soutenues de tours rondes et carrées, d'une construction le plus souvent très bizarre, selon l'ancien style des fortifications.

L'université de Cracovie fut fondée et dotée par Casimir-le-Grand; elle était anciennement appelée la mère de la littérature polonaise, parce qu'elle fournissait des professeurs et des hommes savans à tous les autres colléges du royaume.

Au midi de la ville, près de la Vistule, s'élève une petite colline ou plutôt un rocher sur le sommet duquel est bâti le palais; il est environné de murs de briques et ressemble à une citadelle. Les salles en sont vastes et d'une belle proportion. Ce palais était anciennement la résidence des rois de Pologne, et lorsque Varsovie est devenue la capitale du royaume, on n'a pas moins continué de faire à Cracovie tout le couronnement des rois. Des fenêtres de ce palais on jouit d'une vue fort étendue.

Le pays qui environne Cracovie n'est guère qu'une grande plaine sablonneuse. On remarque cependant deux collines, dont l'une est appelée par tradition le *tombeau de Cracus,* duc de Pologne, qui fonda, dit-on, Cracovie l'an 700 de Jésus-Christ. Ces collines artificielles ont servi plusieurs fois à signaler la sépulture des personnages célèbres ou des héros.

A quelque distance de Cracovie on aperçoit la forteresse de Landskrone, située sur un roc, et dont soixante-seize confédérés Polonais s'emparèrent lorsqu'elle était gardée par quatre-vingt-sept soldats russes, exploit qui est encore cité comme un des plus illustres dans les annales polonaises.

Le passage souterrain par lequel les soixante-seize confédérés entrèrent dans la place était un égout ayant une petite issue du côté de la Vistule; il fallut se traîner sur les pieds et sur les mains dans un espace assez long, pour arriver couvert de boue dans l'intérieur du palais et égorger la garde russe: on eut alors un exemple de ce que peuvent la persévérance et l'audace.

Les Polonais ont, suivant Coxe, une grande vivacité, et ils gesticulent beaucoup en parlant; leur manière de saluer est d'incliner la tête et de se frapper la poitrine d'une main en étendant l'autre vers la terre; mais quand un homme du peuple rencontre un supérieur il baisse la tête presque jusqu'à terre en remuant en même temps la main avec laquelle il touche le bas de la jambe de la personne à qui il veut marquer son respect. Les hommes de toutes les conditions portent assez généralement des moustaches et se rasent la tête, à la réserve d'un cercle de cheveux qu'ils laissent sur le sommet. L'habillement d'un paysan en été n'est autre chose qu'une chemise et des caleçons de mau-

vaise toile; il n'a ni soulier ni bas, mais un chapeau rond ou un bonnet. Les femmes du peuple portent sur leur tête une espèce de voile de linge blanc, sous lequel leurs cheveux sont noués et pendent en deux tresses. L'habillement des personnes de qualité des deux sexes est des plus élégans; le sabre est une partie essentielle de celui des gentilshommes.

Si l'on considère les traits, le regard, les coutumes et tout l'extérieur des Polonais, on trouvera qu'ils ressemblent plutôt aux peuples asiatiques qu'aux Européens. Leurs ancêtres ont été indubitablement un peuple tartare.

De Cracovie, et après avoir visité les mines de Wielitska qui en sont à huit milles, dans une chaîne de collines qui se joint aux monts Crapacks, notre voyageur se rendit à Varsovie, pour faire une description détaillée de cette capitale.

La situation de Varsovie n'est pas désagréable. Cette ville est bâtie dans une plaine, en partie sur la pente peu sensible d'une colline qui s'élève sur les bords de la Vistule. Ce fleuve a dans cet endroit à peu près la largeur de la Tamise sous le pont de Westminster; mais il a peu de profondeur en été. La ville et ses faubourgs occupent une vaste étendue de terrain. Praga, qui est le faubourg le plus grand, est situé à la droite de la Vistule; un pont de bateaux le réunit au reste de la ville, qui compte

environ cent mille habitans. Les rues sont grandes, mais mal pavées; les églises et les édifices publics sont vastes et magnifiques; les hôtels ou palais sont beaux et nombreux; mais les maisons dans les faubourgs sont en général chétives et mal bâties. Le palais est située sur un terrain qui s'élève au-dessus de la Vistule, et l'on y jouit d'une très belle vue sur cette rivière et sur les environs.

De Varsovie, Coxe alla à Bielsk, dans le palatinat de Podlachie, où s'assemblait alors la diète de la province. Il se rendit ensuite à Bialistock, ville propre et bien bâtie, ayant des rues larges, les maisons enduites de plâtre, et séparées les unes des autres à des distances égales. Il passa de Bialistock à Grodno, ville où devait être signé en 1793 le deuxième partage de la Pologne, ainsi que l'abdication du roi Stanislas-Auguste en 1795. Coxe dut traverser d'abord quelques misérables faubourgs habités par des juifs, ensuite passer sur un bac la rivière de Niémen, qui est large, claire et peu profonde. Grodno est bâtie sur une éminence; c'est une ville grande et régulière, mais offrant un mélange bizarre de belles maisons et de misérables cabanes. Le vieux palais où logeaient les rois durant les diètes est situé sur une colline sablonneuse et escarpée au bord de la rivière; il en reste quelques portions de murailles; un palais plus moderne a été construit dans le voisinage.

En traversant la Lithuanie, notre voyageur fut frappé de la multitude de juifs qu'on y rencontre. Demandez-vous un interprète, on vous amène un juif. Entrez-vous dans une auberge, l'hôte est un juif. Voulez-vous des chevaux de poste, c'est un juif qui vous les procure, et un juif qui les mène. Avez-vous quelque chose à acheter, un juif est l'entremetteur. C'est peut-être le seul pays de l'Europe où les juifs cultivent la terre, si l'on en excepte quelques parties de la France. Coxe trouva les chemins très négligés, et ce ne fut pas sans peine qu'à travers les forêts il atteignit la ville de Minsk, assez grande et assez bien peuplée. Elle avait alors un couvent de jésuites. Les bâtimens de cette ville sont presque tous en bois.

Notre voyageur partit de Minsk pour Borisow, et traversa la Bérésina, qui était alors la limite naturelle entre la Russie et la Pologne. On se rappelle que cette rivière est depuis devenue fameuse par le passage de l'armée française à la retraite de Moscou. On était au cœur de l'hiver de 1812, Napoléon avait avec lui six mille hommes de sa garde, que suivait le reste de l'armée ; le passage fut extrêmement périlleux, et il y périt des milliers de soldats français. Enfin l'armée parvint à l'effectuer, et il y eut ensuite une bataille dirigée en personne par le maréchal Ney, et dont les résultats sauvèrent les débris de la grande armée, qui regagna la Po-

logne et alla se reformer en Saxe, où le printemps suivant elle battit de nouveau les Russes. On sait qu'alors toute l'Allemagne se tourna contre nous, et qu'il fallut céder au nombre.

Des bords de la Bérésina, notre voyageur se rendit à Smolensk, grande et belle ville située aux rives du Dniéper, sur deux collines et dans la vallée qui est entre elles deux. Les murailles qui l'environnent ont trente pieds de haut et quinze de large. Le bas en est de pierres, le haut est de briques. Les murs suivent les contours des collines, et ont trois milles trois quarts de circuit; il y a en dehors un fossé profond, un chemin couvert, un glacis, et des redoutes construites à la moderne. La cathédrale est bâtie sur une éminence au milieu de la ville. On a de son faîte la vue la plus pittoresque de cette cité, qui dans son enceinte renferme des jardins, des bosquets, des champs et des prés. La plupart des maisons sont de bois et à un seul étage. Une large et longue rue pavée coupe la ville en ligne droite; les autres rues sont la plupart irrégulières et couvertes de planches au lieu de pavés. Les murs de la ville s'élèvent ou s'abaissent avec le terrain, et s'étendent jusques aux bords du Dniéper: leur architecture antique, leurs tours bizarrement construites, les aiguilles des clochers élevés au-dessus des arbres, qui cachent par leur multitude la plupart des maisons, les champs, les prés qui y

sont épars, tous ces objets forment le contraste le plus singulier. Au-delà du Dniéper, fleuve qui prend sa source dans la forêt de Wolkonsky, près de la source du Volga, à cent milles de Smolensk, est une espèce de faubourg composé de cabanes éparses, qui tient à la ville par un pont de bois. Smolensk, au temps de Coxe, renfermait environ quarante mille habitans; elle n'a plus guère aujourd'hui (1836) que de quinze à vingt milles. Elle fut en partie incendiée en 1812 à l'approche des Français, qui remportèrent devant cette ville une grande victoire sur les Russes, victoire qui ouvrit aux vainqueurs le chemin de Moscou.

Coxe partit de Smolensk pour Moscou, en passant par Viasma, ville qui se présente d'une manière imposante, avec ses dômes et ses clochers au travers des arbres. Elle occupe sans régularité un terrain très étendu; ses bâtimens sont la plupart de bois; un petit nombre en briques sont dus à la munificence de l'impératrice Catherine. La principale rue, semblable aux grandes routes de Russie, est couverte en partie de troncs d'arbres couchés en travers, et en partie de planches comme le plancher d'une chambre. Elle contient plus de vingt églises, nombre étonnant pour une ville si peu peuplée. A une certaine distance, le grand nombre des clochers et des dômes qui dérobent la vue des cabanes voisines pourraient aisément persuader aux

voyageurs qu'ils vont voir une grande ville, là où ils ne trouveront bientôt qu'un amas de huttes de bois.

Près de Viasma, Coxe entra dans la vaste forêt de Wolkonsky, laquelle s'étend de là sans interruption dans un espace de cent cinquante milles, presque jusqu'aux portes de Moscou. C'est dans cette forêt immense que sont les sources des principales rivières de la Russie européenne, la Duna, le Dniéper, le Volga.

L'aspect de Moscou se révéla au voyageur à six milles de distance par les pointes des plus hauts clochers. Deux ou trois milles plus près, en montant sur une éminence, il put jouir du spectacle de cette capitale, dont les innombrables églises avaient leurs clochers ou leurs dômes blancs, rouges, verts, dorés par les feux du soleil. La forêt arrivait jusqu'à un mille des remparts, et cet intervalle était couvert par des prairies. Il traversa la Moskowa sur une sorte de radeau ou de bac, et put alors entrer dans la seconde capitale de la Russie.

Moscou, que les Russes appellent *Moskowa* ou *Moskua*, à cause de la rivière de ce nom, et à laquelle se joint la Neglina, est moins ancien que Novogorod, Kiov, Wolodimir et Tver, où les souverains de la Russie ont fait leur résidence avant que cette ville existât. Le terrain occupé aujourd'hui par le Kremlin n'était qu'un bois et un marais, au mi-

lieu duquel il y avait une petite île contenant une seule cabane de bois. C'est en 1304 que le grand duc de Wolodimir vint s'établir à Moscou, que son fils Ivan agrandit. Son petit-fils Demetrius, en 1367, enferma le Kremlin d'un mur de briques, ce qui n'empêcha pas Tamerlan de s'en emparer en 1382. Napoléon y fit son entrée le 14 septembre 1812, à la tête de sa grande armée qui venait de gagner la grande bataille de la Moskowa. Peu de jours après l'arrivée des Français, Moscou fut incendié par les ordres du gouverneur russe Rostopchin, qui avait fait préparer secrètement des moyens incendiaires. Peu de quartiers échappèrent aux flammes. Néanmoins, l'armée française s'y maintint plus d'un mois. Le Kremlin est détruit le 22 octobre, et l'ordre de la retraite est exécuté. Moscou fut rebâti en peu d'années, et c'est aujourd'hui une ville toute moderne.

C'est pourquoi nous nous dispenserons de rapporter ici la description que notre voyageur a faite de cette grande ville. Nous dirons seulement avec lui que le Kremlin a pris son nom sous la domination des Tartares, du mot *krem* ou *krim*, qui signifie *forteresse*. Il est situé dans le centre et sur la partie la plus élevée de Moscou, au confluent de la Moskowa et de la Neglina qui en baignent les deux côtés; sa forme est triangulaire, et sa circonférence est de deux milles. Les hautes murailles de

pierres et de briques dont le Kremlin est entouré ont été construites en 1491, sous la direction d'un architecte milanais. Le Kremlin renferme l'ancien palais des tzars.

De Moscou notre voyageur se dirigea vers la ville de Tver, dont la situation est magnifique, sur les bords élevés du Volga. Elle date de l'an 1182. Elle se divise en ville vieille et en ville neuve.

Ses rues sont larges et longues, et vont aboutir à une place octogone qui en est le centre. Les maisons de cette place et celles des principales rues sont bâties en briques et enduites d'un stuc blanc, ce qui leur donne une très belle apparence. Il se fait un grand commerce à Tver, et le Volga et la Tvertza sont couverts de bateaux. Par le moyen de la Tvertza on a établi une communication entre la Neva et le Volga, ou, en d'autres termes, entre la mer Baltique et la mer Caspienne. Tver est dans une vaste plaine parsemée de petites éminences, trop peu élevées pour mériter le nom de montagnes. Le pays produit en abondance du blé, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du chanvre, et toutes sortes de végétaux. On trouve dans les forêts des chênes, des bouleaux, des aunes, des peupliers, des frênes, des pins, des sapins, des genevriers, etc. A quelque distance on rencontre des élans, des ours, des loups, des renards, des chèvres sauvages, etc. Le Volga est très poissonneux; il fournit

le saumon, le sterlet, la tanche, le brochet, la perche et quelquefois l'esturgeon.

De Tver notre voyageur alla saluer Novogorod, surnommée *la Grande*, pour la distinguer des autres villes qui portent le même nom. Elle paraît dater du milieu du ve siècle; elle fut quelque temps si puissante qu'on disait d'elle en proverbe : « Qui est-ce qui peut résister aux dieux et à la grande Novogorod? » Aujourd'hui elle n'est plus que le chef-lieu d'un gouvernement du même nom. Elle est située sur les deux rives du Volkof, rivière belle, profonde et rapide. Coxe en quitta les bords pour se rendre à Saint-Pétersbourg.

Il a décrit avec détail la nouvelle capitale des tzars, bâtie sur les rives de la Neva, près du golfe de Finlande, et en partie dans des îles qui sont à l'embouchure de ce fleuve. Ce fut en 1716 que Pierre-le-Grand jeta les fondemens de la ville qui porte son nom. Cette ville étant bâtie dans un terrain bas et marécageux, est sujette à des inondations qui ont failli parfois la submerger entièrement. Ces accidens sont occasionés par des vents de sud et de sud-ouest qui, soufflant directement du golfe, arrêtent le cours de la Neva et en font refluer les eaux. On communique d'une partie de Pétersbourg à l'autre par un pont de bateaux sur lequel on traverse la Neva. Mais quand elle commence à charrier des glaces, on le lève, parce que

les grands glaçons, entraînés du lac Ladoga par un courant rapide, ne manqueraient pas de le détruire. Alors on est pendant quelques jours privés de toute communication jusqu'à ce que la rivière soit prise au point de pouvoir porter des hommes et des voitures. La Neva est d'ailleurs trop profonde pour qu'il soit possible d'y bâtir un pont de pierre.

Parmi les monumens de Pétersbourg, on cite la statue équestre en bronze de Pierre-le-Grand. Elle est de grandeur colossale, et c'est l'ouvrage de Falconet, célèbre sculpteur français. Elle fut élevée aux frais de l'impératrice Catherine II, en 1782. Elle repose sur un énorme rocher d'une seule pièce qui a été amené des environs de Pétersbourg. Aucun monument romain n'offre une pareille masse. Au milieu d'une île est la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui a un clocher de cuivre doré, et élevé de deux cent quarante pieds au-dessus du sol. Le palais d'hiver, qui est la demeure ordinaire de l'empereur, est un bâtiment immense, mais d'une architecture lourde et défectueuse; une galerie le met en communication avec un autre palais fort beau, dit *l'Ermitage*, bâti par Catherine II, dont il était le séjour favori. Le palais de la Tauride, remarquable par l'élégance de l'architecture, par ses vastes galeries, par son jardin, fut construit tout exprès par le prince Potemkin, à l'occasion d'une fête qu'il donna à Catherine II. L'hô-

tel de l'Académie des beaux-arts, la Bourse, l'Hôtel-de-Ville, sont de beaux monumens. Ce qui frappe surtout à Pétersbourg, c'est la largeur, l'alignement et la propreté des rues; c'est l'élégance et la régularité des édifices; c'est la beauté des quais en granit qui bordent la Neva. Pétersbourg, à cinq cents lieues nord-est de Paris, avec une circonférence de six lieues et demie, renferme aujourd'hui (1836) plus de trois cent mille habitans.

L'autocrate russe a dans les environs de sa capitale de vastes palais, où il aime à passer quelques jours de la belle saison; les principaux palais sont Sarsko-Zelo, Oranienbaum, Peterhof et Schlusselbourg. Sarsko-Zelo est à quinze milles environ de Pétersbourg; il fut bâti par Élisabeth : il est vaste et pompeux. Oranienbaum est situé sur les bords de la mer, à vingt-cinq milles de Pétersbourg; il a été bâti par Menzicof, lorsqu'il jouissait d'un degré de pouvoir et de grandeur auquel il est rare qu'un sujet parvienne. Peterhof est à sept milles d'Oranienbaum, et à vingt milles de la capitale; il fut commencé par Pierre Ier et terminé par Élisabeth; il est bâti sur une éminence d'où la vue est superbe. On découvre de là Cronstadt, Pétersbourg, le golfe et la côte opposée de Carélie. C'est dans ce palais que se trouve la montagne des traîneaux. Schlusselbourg est à quarante milles de Pétersbourg, en suivant les bords sinueux de la Neva.

Schlussel en allemand signifie *clef*, et Pierre-le-Grand nomma ainsi ce lieu, parce qu'il le regardait comme étant par sa situation la clef de ses conquêtes.

Les détails que le voyageur donne sur les différentes classes dont la nation russe est composée ont encore aujourd'hui à peu près leur application. Ces classes sont au nombre de quatre : celle de la grande et de la petite noblesse ; le clergé ; les marchands, bourgeois et autres personnes libres ; les paysans. Dans les trois premières classes sont presque tous les sujets libres de l'empire, et dans la dernière tous les serfs ou esclaves.

Aux nobles seuls appartient proprement le droit d'avoir des terres ; ils servent dans l'armée et sont obligés de fournir des recrues proportionnellement à l'étendue de leurs possessions. En Russie, comme dans tous les gouvernemens orientaux, il n'y a presque d'autre distinction de rang entre les nobles que celle qui dérive des emplois et des grades que leur confère le souverain : qu'ils soient princes, comtes ou barons, c'est une distinction qui n'a pas une grande valeur sans l'appui de quelque emploi civil ou militaire. Mais les nobles ont dans leurs terres une autorité presque illimitée, et disposent de leurs serfs sans aucune restriction.

Le clergé a pour chef l'empereur, qui préside le sacré synode, lequel a pour vice-président un ar-

chevêque métropolitain, avec un certain nombre de conseillers et d'assesseurs. Le clergé se compose de réguliers, qui sont les moines, et de séculiers, qui sont les prêtres ou curés. La plus grande partie des richesses de l'église est concentrée dans les monastères. Tous les dignitaires sont tirés de l'ordre des moines : ce sont les archevêques et évêques, les archimandrites ou abbés, et les igoumens ou prieurs. Les curés sont désignés par le titre de *papas* ou *popes*, mot qui signifie *père*. On ne permet pas aux moines de se marier, tandis que cela est ordonné aux prêtres comme un préliminaire indispensable de leur ordination. Tous les ecclésiastiques russes portent de longues barbes, et on les distingue des laïques, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux très longs et les portent flottans sur les épaules; ils ont un bonnet carré et une longue robe noire.

La troisième classe est intermédiaire entre la noblesse et les paysans; elle se compose d'hommes libres qui s'occupent des arts, des sciences, de la navigation, du commerce, ou exercent des métiers. Les marchands sont subdivisés en plusieurs classes. Les bourgeois peuvent devenir marchands, s'ils peuvent avoir un capital au-dessus de 2,500 francs. Ils jouissent de plusieurs priviléges que n'ont pas les paysans; mais ils sont au-dessous des marchands en ce qu'ils paient la capitation, et peuvent être

enrôlés pour l'armée et pour la flotte. Viennent ensuite, après les bourgeois, les esclaves affranchis et les enfans de tous les sujets libres de l'empire.

La quatrième et dernière classe est celle des paysans ou serfs, qui peuvent se diviser en paysans de la couronne et paysans appartenant à des particuliers. Les premiers habitent dans les domaines de la couronne, et ils forment environ la sixième partie des paysans russes, en y comprenant ceux des terres de l'église, qui appartiennent aussi à la couronne. Ils relèvent immédiatement des officiers impériaux ou des baillis. Les paysans qui appartiennent à des particuliers sont la propriété des possesseurs de terres, comme leur charrue et leurs troupeaux; et la valeur d'une terre s'estime comme en Pologne, non par le nombre d'arpens, mais par celui des paysans qu'elle contient.

De Pétersbourg Coxe se rendit en Suède par la Finlande, et arriva promptement à Stockholm, en traversant la mer Baltique. Il fait de la capitale suédoise une description intéressante, mais que nous ne reproduirons pas, puisque nous en avons déjà donné une dans le quarante-cinquième volume de notre collection, en reproduisant le voyage de Capell Brooke, qui est d'une date bien plus récente, ayant été effectué en 1820. Nous offrirons seulement, par forme de complément, les détails ci-après.

Stockholm, cette capitale longue et de forme irrégulière, occupe deux presqu'îles, plusieurs îles, qui ne sont que des rochers épars dans le lac Mælar, dans le courant par lequel ce lac se décharge, et dans une baie de la mer Baltique. On y découvre partout des points de vues variés et charmans, formés par une multitude de rochers de granit qui s'élèvent du sein de l'eau, les uns nus et escarpés, les autres couverts de maisons, d'autres ornés de forêts. Le port communique avec la mer Baltique; l'eau en est claire comme du cristal, et si profonde que les plus gros vaisseaux peuvent aborder jusques au quai, qui est spacieux et bordé de grandes maisons et de vastes magasins. A l'extrémité du port plusieurs rues s'élèvent l'une sur l'autre en amphithéâtre, et le sommet de la colline est couronné par le Palais-Royal qui est un bâtiment magnifique. Du côté de la mer, à deux ou trois milles de la ville, le port se rétrécit, et n'est plus qu'un détroit qui, se courbant entre des rochers, échappe à la vue, bornée au loin par des collines et des forêts. La plus grande partie des maisons sont de pierres ou de briques. Le palais, qui est au centre de la ville et dans le lieu le plus élevé, est d'une architecture tout à la fois élégante et magnifique.

Coxe ne fit pas un long séjour à Stockholm : il visita Upsal, ville célèbre par son université et par

son jardin botanique, où professa Linné ou Linnæus, né le 24 mai 1707 à Rœshult, dans la province suédoise de Smolande.

D'Upsal notre voyageur alla visiter quelques autres villes de la Suède, et s'embarqua à Helsingbourg afin de passer en Danemark, en traversant le détroit du Sund qui sépare la Suède de ce royaume. Il débarqua à Elseneur, ville sur la côte danoise, et se porta directement vers Copenhague, capitale du Danemark.

Copenhague est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'île de Sélande. Le sol en est tout uni, bas et un peu marécageux. Cette capitale est la ville la mieux bâtie de tout le nord de l'Europe. Elle est environnée du côté de terre de fortifications régulières, et elle a quatre à cinq milles de tour. Les rues sont bien pavées, avec un trottoir de chaque côté. La plupart des maisons sont bâties en briques et en pierre de taille qu'on apporte d'Allemagne. Le palais est un grand et vaste bâtiment d'une architecture élégante. Le mouvement qu'on observe à Copenhague annonce une ville commerçante; le port est toujours rempli de vaisseaux marchands. Les rues sont coupées par plusieurs larges canaux, au moyen desquels on peut décharger les marchandises devant les magasins qui bordent les quais. Une partie de Copenhague se trouve dans l'île d'Amac, séparée de celle

de Sélande par un très petit bras de mer qu'on passe sur deux ponts.

En quittant Copenhague, notre voyageur passa le grand Belt, puis le petit Belt, et se rendit à Kiel, d'où il retourna en Angleterre.

PALLAS.

(1768-1773.)

Le voyage de Pallas dans les différentes provinces de l'empire de Russie a une réputation justement acquise. Pallas, né à Berlin en 1741, s'était fixé à Leyde pour s'y livrer plus facilement à l'étude des sciences naturelles. Catherine II l'appela à Pétersbourg, et l'adjoignit aux astronomes qui, avec Gmelin, devaient aller en Sibérie observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Pallas dirigea lui-même les voyageurs; et après avoir parcouru les parties méridionales, la Sibérie et la Tauride, il revint à Pétersbourg en 1773, avec une santé délabrée par les fatigues. Il retourna dans la Tauride en 1795, et y passa encore quinze années qui furent employées à continuer ses grands ouvrages. Mais las enfin de voyager, et las surtout de la Russie, il revint dans sa ville natale, où il termina ses jours en 1811. Nous nous bornons à citer son voyage sans en présenter l'analyse, parce qu'elle formerait double emploi avec d'autres voyages postérieurs,

notamment avec celui de Lyall, qui figure dans le XLIVe volume de notre Collection.

Par la même raison, nous nommerons seulement, 1° l'Anglais Swinton, qui de 1788 à 1791 parcourut pour ainsi dire les mêmes contrées que le voyageur Coxe; 2° miss Wolstonecraft, qui visita, vers le même temps, le Danemark, la Norwége et la Suède; 3° John Carr, dont le voyage, au commencement du XIXe siècle, eut les mêmes contrées pour objet; 4° Erasme Nyrup, qui, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, explora le Danemark, et en décrivit particulièrement la capitale; 5° l'Allemand Küttner, qui vit de 1797 à 1799 le Danemark, la Suède et la Norwége; 6° l'Allemand Storch, qui à la fin du XVIIIe siècle retraça le tableau de la Russie européenne, ouvrage qui pourrait servir de modèle aux travaux du même genre sur d'autres pays. Nous offrirons seulement sur la Crimée quelques traits propres à compléter ce que nous avons rapporté dans les voyages plus récens de Lyall, Klaproth et Gamba.

La Crimée ou Tauride, ancienne Chersonèse taurique, presqu'île de la Russie d'Europe, dans le midi du gouvernement de la Tauride, sur la mer Noire, a un climat sujet à beaucoup de variations. Quelquefois le printemps s'y annonce dans les premiers jours de février; quelquefois aussi les rigueurs de l'hiver, qui a commencé vers la fin

d'octobre, s'y prolongent jusqu'au commencement d'avril : communément c'est au mois de février que le froid se fait sentir. Suivant Pallas, il est possible que la dévastation des forêts ait contribué à rendre le climat plus froid. Les étés sont aussi variables que les hivers. La température diffère quelquefois dans le même jour de 10 à 12 degrés. Ils sont souvent très secs pendant plusieurs années consécutives, au point qu'on voit les sources tarir et les ruisseaux se dessécher dans plusieurs parties de la péninsule. On a remédié à cet inconvénient par une distribution de l'eau des rivières dans des canaux pratiqués avec beaucoup d'intelligence.

La saison la plus agréable et la plus salutaire est le printemps, qui règne d'ordinaire depuis le commencement de mars jusqu'à la fin de mai. Alors la campagne, entrecoupée de jardins, offre un coup d'œil enchanteur par le contraste d'une verdure naissante avec les nombreuses touffes de roses rouges et blanches et la couleur éclatante des fruits de toute espèce. A ces beautés de la nature, se joint le spectacle animé de nombreux troupeaux qui descendent des montagnes ou paissent dans les plaines. Le ciel est constamment serein, et la beauté des nuits égale celle des jours.

L'automne, où les fruits tombent en abondance, est la saison la plus nuisible à la santé. Les fièvres intermittentes y dégénèrent souvent en maladies

chroniques et mortelles. On y éprouve aussi, dès le mois de septembre, des froids, des gelées assez fréquentes dans les nuits ; mais ces accidens ne nuisent point à la vigne, car le beau temps succède bientôt au froid, et dure quelquefois jusqu'en décembre et même jusqu'au commencement de janvier.

Le sol de la Crimée, généralement marneux, présente dans les plaines tantôt un fond d'argile sablonneux, tantôt des terres légères et desséchées : celles-ci ne se trouvent communément que dans le voisinage des montagnes ; la fertilité des autres est remarquable partout où il y a assez de sources et de ruisseaux pour les arroser. La vigne et le froment réussissent même parfaitement avec ce secours, dans les terrains pierreux. Chose singulière ! la quantité prodigieuse de limaçons dont les terres sont parsemées, et qui est si funeste dans certains pays, procure à ces terres une sorte d'engrais marneux et en augmente la fertilité.

Dans les temps anciens, on exportait de la péninsule une immense quantité de grains ; sous la domination ottomane, elle était réputée le grenier de Constantinople. Les Tartares, avant la conquête, avaient enfoui des provisions de blé pour plusieurs années. Toutes les espèces de grains réussissent dans la Crimée, froment, seigle, orge, avoine, maïs, millet et pois.

Le lin et le tabac y prospèrent : la plupart des légumes de l'Europe y réussissent, quelques-uns seulement y dégénèrent. Les arbres fruitiers à pepin donnent de très bons fruits dans les vergers; ceux des arbres à noyaux sont médiocres : l'olivier et le figuier participent à cette médiocrité, parce que la plupart sont sauvages. Les mûriers de toute espèce s'élèvent avec succès dans toute la Crimée; le noyer y acquiert une grosseur prodigieuse.

De toutes les productions de cette péninsule, la vigne est la production sur laquelle Pallas a donné plus de développemens. Après avoir observé qu'elle croît en abondance et presque sauvage dans la partie montueuse; que les Grecs sont les premiers qui en ont introduit la culture dans la Crimée, où elle a été perfectionnée par les Génois dans la partie qu'ils en ont long-temps occupée, il décrit avec beaucoup de détails cette culture, dont les procédés varient suivant la nature du sol et l'exposition. Il donne ensuite une longue nomenclature de toutes les espèces de vignes cultivées. Il termine cet article par l'énumération des obstacles qui s'opposent à une plus grande prospérité de la culture de la vigne dans la Crimée : ces obstacles sont la cherté des ouvriers, résultante du petit nombre d'habitans; l'ignorance et la négligence des Tartares, cultivateurs de la vigne; la rigueur des sai-

sons, mais plus que tout cela, les variations de la température; les attaques d'une petite chenille inconnue ailleurs, et qui ronge le germe du raisin au printemps; enfin l'irruption que, depuis quelques années, font dans les vignobles des sauterelles à ailes rouges, d'une petite espèce connue en Espagne sous le nom de *grillons d'Italie*.

Les animaux domestiques de la Crimée sont les bœufs, les moutons à grosse queue, peu multipliés dans les parties montueuses, mais fort nombreux dans les plaines; les chèvres, répandues au contraire en grand nombre sur les montagnes; les chameaux, dont l'espèce se propage très rapidement lorsque les hivers sont doux, et quelques buffles. Dans la Crimée on remarque une race de grands chiens levriers, la plupart à oreilles et à queue pendantes, très recherchée pour la chasse du lièvre : beaucoup de riches Tartares en entretiennent de nombreuses meutes.

Les habitans de la Crimée, dont le nombre s'élevait autrefois à plus d'un demi-million, se trouvent réduits, d'après un dénombrement récent, mais qui n'est peut-être pas encore bien exact, à cent cinquante mille individus des deux sexes de tout âge. Ces habitans, tous Tartares, se divisent en trois classes.

La première est celle des Nogais, auxquels il faut ajouter les Tartares du Kouban. Les uns et les

autres habitent aujourd'hui leurs propres villages, où ils se sont fixés et fort enrichis par l'agriculture et l'éducation des bestiaux. Les traits de leur visage et la conformation de leur tête prouvent qu'ils descendent immédiatement des Tartares-Mongols.

La seconde classe est composée de Tartares qui habitent les plaines ou steppes de la Crimée, jusqu'à la partie septentrionale des montagnes. Moins mélangés que les premiers, ils ont conservé beaucoup de ressemblance avec les Mongols. Quant à ceux qui se rapprochent des montagnes, et dont le sang paraît s'être mêlé davantage avec celui des Turcs, ils ne ressemblent que très imparfaitement aux Mongols. Comme les premiers, ils s'occupent des bestiaux, ils labourent la terre, mais ils ne se livrent pas à la culture des jardins.

Pallas range dans la troisième classe les Tartares qui habitent les vallons méridionaux des montagnes : cette race, très mélangée, lui a paru provenir de divers restes de peuplades repoussées de la Crimée à l'époque des conquêtes des armées mongoles. Cette classe a un caractère de physionomie particulier, la barbe plus forte et les cheveux plus clairs que les autres Tartares, qui ne les regardent pas comme de vrais descendans de leur souche, et leur donnent le nom méprisable de *tat*, c'est-à-dire *renégat*. Cette race, qui habite des vallons délicieux, véritable Éden de la Crimée, pro-

duit d'habiles jardiniers. Ce sont de grands dévastateurs des forêts dans les pays de montagnes, tant par le dégât qu'ils font eux-mêmes, que par les nombreux troupeaux de chèvres qu'ils y font paître.

La physionomie des vrais Tartares tient beaucoup de celle des Turcs et des Européens. On voit parmi eux des hommes robustes et bien proportionnés, d'une taille svelte; très peu tendent à prendre de l'embonpoint. La plupart des enfans et des jeunes gens ont des traits agréables et délicats. Peut-être cet agrément, joint à la vie sédentaire des femmes qui les tient éloignées des hommes, donne-t-il lieu à ce vice réprouvé par la nature, si connu chez les Persans et les Turcs. Les femmes tartares, quoique la plupart d'une taille peu avantageuse, ne manquent pas néanmoins d'agrémens.

Transportons-nous par la pensée dans une autre partie de l'Europe, et faisons connaître d'autres voyages dans leur ordre chronologique : parlons de ceux qui ont été effectués dans la péninsule ibérique, en commençant par l'Anglais Swinburne.

SWINBURNE.

(1775-1776.)

Swinburne ayant épousé une femme qui partageait son goût pour les antiquités et pour les beaux-

arts, se mit à voyager avec elle, et employa plusieurs années à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. Plus tard, ayant marié sa fille, il alla s'établir aux Antilles dans l'île de la Trinité, où il mourut en 1803. Nous ne donnerons ici que la substance de son voyage en Espagne, traduit par M. de Laborde.

Ce voyage de Swinburne en Espagne contient des notions étendues sur la Catalogne et le royaume de Grenade. Les remarques du voyageur en général sont aussi judicieuses que fines. La pureté de l'air que l'on respire à Barcelone, une température telle qu'on y mange des petits pois toute l'année, excepté dans le temps de la canicule, la situation de cette ville qui lui procure de toutes parts les points de vue les plus pittoresques, en rendent le séjour très agréable. Du côté du nord les terres, en s'avançant sur la mer, forment une superbe baie. La vue s'étend, du côté de l'est, sur la Méditerranée. Les environs sont couverts de feuillage, de maisons de campagne et de jardins, qui présentent la plus riche culture.

La forme de Barcelone est presque circulaire. Les murs de l'ancienne ville romaine sont encore visibles en plusieurs endroits. La mer s'est beaucoup retirée du port. Le môle de ce port, bâti en pierres de taille, est aussi commode qu'il est solide.

Au-dessous sont de vastes magasins et un large quai qui s'étend depuis les portes de la ville jusqu'au fanal. Ces belles constructions sont dues au dernier capitaine général de la Catalogne, qui, sans ajouter de grands frais aux dépenses ordinaires de la ville, et par les seules ressources de son génie et d'une économie bien entendue, a singulièrement embelli Barcelone, par l'alignement des nouvelles rues, le nettoyage des anciennes, et la construction de plusieurs édifices utiles. En même temps qu'il l'embellissait par l'encouragement qu'il donnait à ses manufactures et à son commerce, il bâtit sur la langue de terre qui s'avance dans la mer et forme le port, une ville nouvelle qu'on appelle *Barcelone*, où, du temps de Swinburne, on comptait déjà deux mille maisons. Dans la belle saison, le rempart forme une très agréable promenade : il en est une autre où les dames se montrent pompeusement dans de brillantes voitures.

Les principaux édifices sont : la cathédrale, d'une architecture gothique de la plus grande légèreté ; la Bourse, édifice, au contraire, fort lourd, et le palais du capitaine général, qui n'a rien de recommandable qu'une superbe salle de bal. La salle de la comédie est fort belle et bien éclairée.

Une police sévère, et la vigilance des alguazils qui, bien différens ici de ce qu'ils sont ailleurs,

Catalans à la tête de leurs affaires, comme aussi la plupart des muletiers et des conducteurs de calèches en Espagne sont des Catalans, tous probes, exacts et tempérans.

Le peuple de la Catalogne est moins superstitieux que dans les autres parties de l'Espagne, et il est aussi industrieux qu'infatigable. Les principaux objets d'exportation dans cette province consistent en vins, eaux-de-vie, sel et huile. On tire beaucoup de grains de la Sicile, parce que la Catalogne ne récolte pas assez de blé pour nourrir ses habitans plus de cinq mois. La Catalogne fabrique beaucoup de drap et d'étoffes de laine ou de toiles peintes.

Swinburne décrit la province de Grenade, en commençant par faire un rapprochement de l'ancien royaume de ce nom et de sa capitale, avec ce qu'ils sont dans leur état actuel. Voici un aperçu de ce qu'il en dit.

Avant la conquête de Grenade par les Arabes, l'agriculture dans ce royaume était parvenue au plus haut point de perfection. Les nombreuses ruines qui sont éparses sur les montagnes attestent que ces parties froides et aujourd'hui stériles, qui occupent les deux tiers de la province, étaient anciennement couvertes de plantations d'arbres fruitiers, de moissons abondantes et de belles forêts. La plaine, plantée en mûriers, donnait une grande

abondance de soie. Les mines de ces montagnes étaient ouvertes, et l'on en tirait beaucoup d'or et d'argent. Jamais peuple policé n'entendit mieux que les Maures la méthode des irrigations pour fertiliser les campagnes.

Dans la ville de Grenade il n'y avait pas une maison qui n'eût sa conduite d'eau, et toutes les rues étaient arrosées par des fontaines.

La population répondait à la richesse du pays. Chaque Maure avait une portion de terre qui lui était assignée et qui lui suffisait pour son habitation, sa subsistance, son entretien, et pour la nourriture même de son cheval, car chaque homme était obligé d'en avoir un. Plus d'une fois les rois de Grenade ont fait passer en revue jusqu'à deux cent mille hommes, et la seule ville de Grenade, peuplée aujourd'hui de quatre-vingt mille âmes, pouvait mettre sur pied trente mille fantassins et dix mille cavaliers. On recueillait une quantité prodigieuse de fruits. Les fêtes, les danses, les chants annonçaient de toutes parts la prospérité des habitans; l'élégance et la richesse dans la parure des femmes ajoutaient à leurs charmes naturels.

Quant à la magnificence des édifices, on peut en juger par les restes de l'ancien palais des rois de Grenade, l'*Alhambra*, mot arabe qui signifie *maison rouge*, dénomination qui lui avait été donnée à cause de la couleur des matériaux. Cet édifice, sur-

les ruines duquel Charles-Quint en fit élever un autre, est situé sur une haute montagne qui domine Grenade; et il forme par son étendue une véritable ville. C'est un assemblage immense de colonnes, d'arcades, de galeries, de voûtes la plupart de marbre ou de stuc, chargé d'ornemens de la plus grande délicatesse. Les plus belles mosaïques, de riches dorures, des peintures qui ont conservé toute leur fraîcheur, décorent une multitude de salles destinées à divers usages. Une profusion d'eau distribuée avec la plus grande intelligence, des plantations d'orangers, des groupes de fleurs, des points de vue ménagés avec art, achèvent de faire de ce palais un séjour enchanteur: c'est à peu près tout ce qui reste à Grenade de son ancienne magnificence.

Quelque dégradation qu'ait éprouvée cette grande ville, la pureté de l'air, la douceur de la température, l'abondance de l'eau qui dans plusieurs maisons passe par de petits canaux jusque dans les chambres à coucher, rendent le séjour de Grenade extrêmement agréable. Ses environs sont rafraîchis par une infinité de petits ruisseaux, et sont parfumés par les délicieuses odeurs que ses vents frais y apportent de tous les jardins distribués sur la pente des montagnes voisines. Des promenades formées sur les bords pittoresques du Xenil ajoutent leurs frais ombrages aux charmes naturels du pays.

Les femmes ont la carnation plus belle, la peau plus fine, les joues colorées par une teinte plus brillante qu'en aucun endroit de l'Espagne, et leur manière de s'habiller concourt encore à les rendre infiniment piquantes.

De Grenade Swinburne dirigea sa route vers Antequerro, assez grande ville, située dans une plaine très fertile, et il arriva, par un pays entièrement dépouillé de bois, à Malaga, dont le séjour, à cause de sa situation au pied de montagnes nues et raboteuses, devient presque insupportable par l'excessive chaleur qu'on y éprouve. La rade et le port de cette ville sont assez sûrs, et la cathédrale est un édifice imposant. Le vin ambré de Malaga est renommé dans toute l'Europe.

A Swinburne succède un autre voyageur dans les mêmes contrées et dans plusieurs autres provinces de l'Espagne, telles que Murcie, la Nouvelle-Castille et les Asturies : c'est le voyageur Peyron.

PEYRON.

(1780.)

Le voyage de Peyron annonce un observateur judicieux et éclairé; nous n'offrirons qu'un rapide aperçu de ce qu'il dit de Carthagène dans la province de Murcie, et de Cuença dans la Nouvelle-Castille.

La province où est située Carthagène est la plus petite des provinces espagnoles; elle fournit une quantité considérable d'oranges, de citrons, de cédrats, de figues et d'autres fruits à toute la Castille, à l'Angleterre et à la France. On y fait également beaucoup de soie. Les montagnes y sont couvertes d'arbustes, de plantes odoriférantes, de bons pâturages et d'une espèce de petits joncs qui servent à fabriquer des ouvrages utiles. La capitale, qui porte le nom de la province, est située dans une plaine aussi étendue en longueur que la province même, sur une lieue et demie de largeur seulement. La Segura, qui baigne un des côtés de la ville, a un beau pont et de superbes quais. La cathédrale a une façade riche d'ornemens et une tour très élevée.

Carthagène fut pour les Romains ce que le Pérou et le Mexique furent pour les Espagnols. Dans les environs il existe encore des mines d'argent et de plomb très abondantes. La campagne de Carthagène se nommait autrefois *Campo Sparterio,* à cause de ce jonc fin et creux appelé par les anciens *spartum,* qui y croît en abondance, et dont on faisait des cordes et des câbles, des nasses et des vêtemens pour les pauvres. Dans les guerres des Goths, Carthagène fut entièrement détruite. La nouvelle ville est défendue par une montagne; le port est si profond que les navires arrivent jus-

qu'aux quais. Ce lieu est abrité par des coteaux contre les orages, et l'on ne connaît point de port qui lui soit comparable pour la régularité et la sûreté: c'est ce qui faisait dire à André Doria, fameux doge de Gênes, qu'il ne connaissait dans le monde que trois ports qui fussent sûrs, Juin, Juillet et Carthagène. L'arsenal de cette ville est immense : un vaisseau de ligne est facilement équipé et armé dans trois jours. Au gré du constructeur, la mer vient remplir les superbes bassins qui servent de chantiers, et le vaisseau une fois construit va de lui-même se rendre dans la Méditerranée. Chaque navire a dans l'arsenal son magasin particulier. Une source d'eau vive que la nature a ménagée sur le bord de la mer permet aux vaisseaux de faire aiguade.

La ville de Cuença est la troisième en importance dans la Nouvelle-Castille, qui comprend Madrid et Tolède. Sa cathédrale a une forme gothique imposante. Cuença est le chef-lieu d'une province et compte neuf mille habitans. Elle fait un commerce de laine considérable. La campagne est très favorable aux abeilles, qui donnent un miel excellent.

Ni Peyron ni Swinburne n'ont décrit la Galice, les Asturies et la Navarre : ce soin était réservé au voyageur Bourgoing, qui a vu aussi d'autres provinces.

BOURGOING.

(1788.)

Après avoir franchi la Bidassoa, rivière qui sépare la France de l'Espagne, notre voyageur entre dans la Biscaye. La partie de cette province espagnole qui touche immédiatement aux Pyrénées semble être une prolongation de ces montagnes. Pendant les trente lieues que l'on parcourt depuis la Bidassoa jusqu'à Vittoria, qui est la limite de la province, on aperçoit à chaque instant un village ou un hameau. Bilbao, capitale de la Biscaye, peuplée d'environ quinze mille âmes, entretient un commerce considérable en laines.

De Vittoria l'auteur s'avance dans la Vieille-Castille, pays nu et aride, dont la principale ville est Burgos, ville industrieuse, peuplée d'environ dix mille âmes, et offrant une cathédrale qui passe pour un chef-d'œuvre d'élégance gothique. Les environs de Burgos, embellis par des avenues et des promenades, sont fertilisés par le cours de l'Alarçon, rivière qui arrose de vastes prairies. La Vieille-Castille compte aussi parmi ses villes celle de Ségovie, qui offre une belle cathédrale et un château appelé *l'Alcazar*, qui fut jadis habité par des rois Goths. Cette ville offre encore un aquéduc, ouvrage des Romains, qui réunit deux collines séparées par une profonde vallée.

En s'avançant de la Vieille-Castille vers la province de Léon, le voyageur rencontre les villes de Medina-Rio-Seio et de Medina-del-Campo. La première, jadis célèbre par ses fabriques, est réduite, d'une population de trente mille âmes, à celle de quatorze cents feux; l'autre, jadis la résidence de plusieurs monarques, le théâtre d'un grand commerce, et alors peuplée de cinquante à soixante mille âmes, ne contient à présent que mille feux. Ainsi, dit Bourgoing, ce que le ravage des siècles accumulés et des guerres a opéré sur les villes de Persépolis, de Palmyre et de quelques autres villes célèbres, deux siècles d'incurie et de mauvaise administration l'ont amené pour les deux villes de Medina, et tant d'autres cités de l'Espagne. On peut en dire autant de Léon, capitale de la province de ce nom, qui n'a guère que deux à trois mille âmes, mais dont les environs sont embellis par de belles plantations.

La ville de Salamanque, qui n'occupe que le second rang dans la province de Léon, est bien supérieure à sa capitale : elle doit cette supériorité à la réputation de son ancienne université, et beaucoup plus encore aux quatre grands colléges qu'elle renferme, sur sept qui portent ce nom en Espagne. Une foule d'édifices de toutes les époques et de tous les styles l'ont fait surnommer par les Espagnols *la petite Rome*. Elle a sur le Tormès un pont

de vingt-sept arches, dont une moitié est de construction romaine et l'autre du temps de Philippe IV.

L'Aragon, qui confine à la Vieille-Castille, et qui est une province en général montueuse et aride ou mal cultivée, a pour capitale Saragosse, laquelle n'a conservé de son ancienne magnificence que ses deux vastes cathédrales. L'Èbre la partage en deux parties réunies par un pont superbe, dont une des arches a cent quatre-vingts pieds d'ouverture. Son université est la troisième de l'Espagne pour le nombre de ses étudians. La population de Saragosse dépasse quarante mille âmes.

Nous avons eu déjà occasion de citer Cuença, ville de la Nouvelle-Castille, et de dire que Madrid et Tolède sont les deux autres principales villes de cette province. M. Bourgoing fournit sur ces deux villes quelques détails qui trouvent ici leur place.

Tolède, autrefois la capitale du royaume de Castille, n'est aujourd'hui que la seconde ville de la Nouvelle-Castille. Ses rues désertes, étroites et tortueuses, l'absence presque absolue de l'aisance et de l'industrie, ne répondent guère à son ancienne splendeur. La cathédrale de Tolède, édifiée sur les ruines d'une mosquée, est l'un des monumens sacrés les plus précieux qu'il y ait eus en Europe. L'Alcazar, palais où résidait les rois maures, et qu'avait encore embelli Charles-Quint, est aussi un bel édifice. Cette ville renferme quinze mille habitans, et

se trouve sur un monticule près de la rive gauche du Tage.

Après avoir passé le Mançanarez, on arrive par une belle route plantée d'arbres à Madrid, la capitale de toute l'Espagne, sur la rive gauche du Mançanarez, au milieu d'une plaine sablonneuse et stérile, entourée de montagnes et presque au centre du royaume. Elle n'était autrefois qu'un bourg appartenant aux archevêques de Tolède. Elle a de beaux édifices et de nombreuses églises. Le Prado est une des plus belles promenades de l'Europe. Parmi les quarante-deux places de Madrid, on cite la Plaza-Major, la Plaza-del-Sol. Le nouveau palais du roi est une magnifique résidence. Madrid compte environ deux cent mille habitans.

Trois résidences royales existent dans ses environs, savoir: l'Escurial, Saint-Ildefonse et Aranjuez.

L'Escurial est situé sur le versant méridional de la chaîne escarpée et aride des monts Guadarrama. La masse du bâtiment est imposante sans avoir rien de magnifique, excepté le beau portail de l'occident, qui ne s'ouvre pour les rois d'Espagne et les princes de leur maison que dans deux occasions solennelles: la première fois, lorsque après leur naissance ils sont portés à l'Escurial, et la seconde lorsqu'on va y déposer leurs cendres. On admire à l'Escurial le magnifique monastère que fit construire Philippe II,

après avoir gagné la bataille de Saint-Quentin en 1557.

Saint-Ildefonse est situé beaucoup plus loin sur le versant septentrional du Guadarrama; c'est la plus somptueuse maison de plaisance des rois d'Espagne; elle est environnée de montagnes d'où descendent de nombreux ruisseaux limpides qui répandent partout la fraîcheur et la vie. Cette abondance des eaux et la situation pittoresque de Saint-Ildefonse en rendent le séjour délicieux en été.

Aranjuez est situé sur le Tage, près de l'embouchure de Xarama, dans une charmante vallée, où les plaines arides de la Castille ont disparu, où l'on ne marche plus qu'à l'ombre de grands arbres, au bruit des cascades, au murmure des ruisseaux : la végétation la plus brillante annonce le voisinage du fleuve qui vivifie et féconde ces lieux. Charles-Quint fit bâtir Aranjuez, moins pour une habitation royale que pour une jolie maison de plaisance.

De Madrid, notre voyageur se dirige vers la province de Valence, en traversant une chaîne de montagnes. La ville de Valence, grande et belle, est située sur le Guadalaviar, au milieu d'une campagne aussi délicieuse que fertile. C'est aujourd'hui une des villes les plus industrieuses de l'Espagne; elle possède un grand nombre d'établissemens publics, et son université est très fréquentée. Elle compte environ soixante mille âmes. Elle a dans

son voisinage la ville de Murviedro, bâtie près de la mer, sur les ruines de l'ancienne Sagonte, détruite par les Romains après la plus vigoureuse résistance. Quelques inscriptions puniques et quelques statues mutilées sont les seuls vestiges que l'on retrouve de la domination carthaginoise dans cette partie de l'Espagne. Celle des Romains s'annonce par quelques restes d'antiquités, sur l'emplacement de la nouvelle Sagonte.

Notre voyageur visita aussi Alicante, la ville la plus commerçante de l'Espagne après Cadix et Barcelonne, et dont le territoire produit, outre ses vins renommés, des eaux-de-vie, des amandes, de l'anis, du safran, de la sparterie, du sel, et une grande quantité de l'espèce de soude appelée *barilla*.

En quittant Valence pour revenir à Madrid, notre voyageur traversa la province de la Manche, qui renferme de très vastes plaines, où Cervantes a placé la scène des exploits et des amours de Don Quichotte. Après avoir franchi la chaîne de la Sierra-Morena, M. Bourgoing entra dans l'Andalousie, la plus grande province de l'Espagne, la plus riche en grains, en mines, en bestiaux, et qui produit une race d'excellens chevaux. Il visita d'abord Cordoue, ville ancienne et célèbre, qui vit naître Sénèque et Lucain, et qui, pendant plusieurs siècles, fut la résidence des rois maures. De Cordoue il passa à Sé-

ville, grande cité assise aux bords du Guadalquivir, au milieu d'une campagne superbe. Séville est une des plus anciennes villes de l'Europe; on aperçoit encore dans ses environs les ruines d'Italica, antique cité romaine, patrie de Silius Italicus. La cathédrale de Séville est remarquable par sa grande étendue, par son orgue, et surtout par la fameuse Giralda, qui est la tour la plus élevée de toute la péninsule. Séville compte environ quatre-vingt-dix mille âmes.

De cette ville, notre voyageur fit une excursion à Cadix, l'ancienne Gades des Phéniciens. Elle est bâtie au milieu de la mer sur une butte de sable, à l'extrémité d'une péninsule de l'île de Léon, dont l'isthme étroit, long et demi-circulaire, forme sa rade immense. Belle dans son ensemble, cette ville ne présente guère que deux ou trois bâtimens remarquables. La nature et l'art ont fait de Cadix une des plus fortes villes de l'Europe; elle est le premier établissement de la marine militaire de l'Espagne, et elle est peuplée d'environ cinquante mille habitans.

De Cadix, le voyageur Bourgoing retourna, comme nous l'avons dit, dans la métropole de l'Espagne, d'où il repassa en France. Un autre voyageur, l'Allemand Fischer, a donné une suite à la relation de M. Bourgoing.

FISCHER.

(1797-1798.)

Ce voyageur n'a eu pour objet, en visitant l'Espagne, que de recueillir quelques détails oubliés par les précédens explorateurs. Il a jeté dans son récit un grand nombre de particularités intéressantes et neuves sur le climat, la population, les établissemens publics, la littérature et les arts; on y trouve aussi des observations sur les mœurs et usages des Espagnols, et en particulier sur la Biscaye, petit pays en quelque sorte républicain, et qui voudrait toujours se régir par lui-même. Voici quelques traits relatifs aux Espagnols en général.

La malpropreté de l'Espagnol tient au défaut de linge. Le pays, à la vérité, fournit du linge grossier, mais il est très cher. Le beau linge l'est à proportion, et se compte parmi les articles de grand luxe. De cette pénurie plus ou moins grande de linge, suivant la différence des localités, il résulte que la classe commune du peuple ne change de linge que tous les mois. De là les maladies cutanées, et la multiplication excessive de la vermine : elle est telle que, dans les villages, les petites villes et les quartiers des grandes villes habités par les gens les moins aisés, les hommes mariés ou les voisins sont dans l'usage de s'en débarrasser mutuellement en public.

Quand ce service se rend réciproquement entre les gens mariés, c'est une preuve de sûre intimité. Au surplus, il y a dans les grandes villes des personnes qui se chargent spécialement de cette besogne, et qui en font métier. Elles vont régulièrement dans les maisons pour rendre ce service à leurs pratiques; et elles en reçoivent d'autres dans leurs chaumières construites de nattes, dans les places, devant les maisons, etc. Le climat, l'usage des réseaux et l'abondance des cheveux concourent à multiplier une génération d'insectes qui ne respectent pas les plus belles têtes. Cette malpropreté s'amalgame avec le luxe et le faste. On trouve souvent ces insectes dans les palais les plus magnifiques. Tandis qu'on en respecte l'extérieur, personne, jusqu'aux femmes, ne se fait scrupule d'en salir le vestibule et l'escalier de la manière la plus choquante. A ce genre de malpropreté, il faut ajouter celui qui résulte du défaut de lieux d'aisances.

A l'appui de ce que Fischer dit de l'ignorance totale des arts mécaniques, de l'industrie domestique et de l'économie publique, il observe que, même dans les plus grandes villes où l'on serait à portée d'avoir des ouvriers habiles, on cherche en vain dans beaucoup de maisons plusieurs meubles d'usage; et que dans les petites villes, les bourgs et les villages, on manque presque entièrement d'une infinité d'ustensiles d'un usage commun dans

les moindres endroits de l'Allemagne. Outre que les prix de ces objets sont trop hauts, les occasions de se les procurer sont très rares, à cause de l'éloignement.

De ces circonstances, il suit que les Espagnols des classes communes du peuple, bornés dans leurs idées, restent indifférens sur toutes ces jouissances, et s'en tiennent au plus strict nécessaire. Cette indifférence s'étend aux ustensiles les plus nécessaires de l'agriculture et de l'industrie. L'habitude de tout ce qui est ancien exclut toute combinaison, toute idée d'amélioration. Ainsi la fabrication de certaines étoffes communes, la préparation de certains alimens, la manière d'élever des abeilles, de planter des arbres, étaient presque entièrement ignorées à l'époque du voyage de Fischer, et ne sont guère plus connues de nos jours.

Notre voyageur fait, du reste, l'éloge de l'hospitalité espagnole; il a trouvé chez cette nation un sentiment naturel de justice, une très grande honnêteté, beaucoup de générosité; et quant à la gravité ou fierté castillane, il l'explique d'une manière avantageuse pour ce peuple, travaillé depuis quelque temps par les dissensions intestines qui le font sortir de son caractère ordinaire. Fischer ajoute qu'on rencontre chez les Espagnols moins de cérémonies et plus de véritable politesse, moins de morgue et une plus grande égalité entre les di-

verses conditions, moins d'orgueil chez les grands et plus de mépris pour les préjugés de la naissance, que chez les Allemands. Il faut excepter peut-être le préjugé religieux, car les Espagnols sont intolérans et ne souffrent pas d'autre religion que celle du pape.

Les Espagnols, en général, ont le teint livide et basané, mais ne sont point laids. Les femmes sont très sensibles, pour ne pas dire très passionnées; elles ont la taille svelte, la démarche majestueuse, la voix sonore, l'œil noir et brillant; la vivacité de leurs gestes et tout le jeu de leur figure annoncent la trempe de leur âme. Leurs charmes se développent de bonne heure, pour se faner très rapidement : le climat, les alimens échauffans, l'excès des plaisirs, tout y contribue. Presque toutes les Espagnoles ont la lèvre supérieure velue; cette particularité explique la force de leur tempérament. Mais presque toutes ont les dents gâtées par l'usage immodéré des sucreries. Toutes leurs sensations sont violentes; avec une imagination fougueuse et des désirs brûlans, elles ignorent les charmes et l'illusion que le sexe emprunte de la délicatesse: ainsi, les expressions les plus libres et les regards les plus lascifs n'ont rien qui fasse rougir une Espagnole. On serait cependant trompé, si, sur ces observations, on allait fonder le succès de certaines vues; l'Espagnole s'explique là-dessus avec une li-

berté mâle. Ses lèvres, ses yeux, n'ont rien de chaste, mais son orgueil lui défend d'aller plus loin. Les entreprises qu'un homme tenterait vis-à-vis d'elle manqueraient leur but, et c'est elle qui veut dominer; elle ne veut pas être choisie, c'est elle qui veut choisir : voilà pourquoi l'homme timide et froid fait plus souvent fortune auprès d'elle, que l'amant le plus entreprenant et le plus passionné. Comme l'orgueil la préserve de toute bassesse, l'énergie de son caractère la tient en garde contre l'esprit de légèreté : l'Espagnole est donc fidèle et constante dans les engagemens illicites. Rien de si onéreux que la gêne attachée au titre d'amant d'une femme mariée; c'est une série non interrompue d'attentions et de soins minutieux.

Nous ne suivrons point le voyageur dans les détails qu'il donne sur le *Corteja*, autrement dit le Sigisbé, ou amant en titre; la mode espagnole est à peu près la même que la mode italienne; il n'y a entre les deux nations que de légères nuances à cet égard. Fischer attribue la rareté des bons ménages en Espagne aux vices de l'éducation des femmes, qui se réduit communément, en effet, à quelques pratiques religieuses, à l'exercice de la danse, aux jeux de la guitare, à la broderie. La danse la plus voluptueuse est le *fandango;* il y a aussi le *bolero.* La première, dit-il, étourdit les

sens, la seconde les transporte; le fandango peint la jouissance, et le bolero la tendresse récompensée.

Le même voyageur visita aussi la province de Valence, et il dépeint dans les termes suivans le caractère des Valenciens.

L'e Valencien semble réunir tous les avantages des habitans du nord à ceux des habitans du midi: il a les forces des uns, la sensibilité et l'irritabilité des autres. Il est dur comme un Norwégien; ardent, fougueux comme un Provençal. Il en est de même des femmes. A la beauté de leur teint, à la couleur de leurs cheveux, à leur charmant embonpoint, on les prendrait pour des femmes du nord; mais leurs grâces, leur sensibilité, leur éclat, tout leur ensemble les ramène dans le midi.

Le climat influe également sur les formes morales. Les hommes ont une gaîté franche, cette vigueur de santé et cette surabondance de vie qui distinguent les pays méridionaux; les femmes, cette aménité enchanteresse, ce tempérament ardent, impétueux, ce caractère enjoué, qui forment le plus doux lien de la société.

Les deux sexes se distinguent également par la propreté et l'élégante coquetterie de leur ajustement. La couleur favorite est le bleu. Les étoffes les plus communes sont les indiennes et les toiles; mais dans leur grande parure, les hommes mettent

un gilet de velours noir ou bleu; les femmes, des corsets de cette même étoffe, ou verts, ou roses. Mais ce qui rend le costume des Valenciennes si attrayant, ce qui l'approche du beau idéal, c'est cette grâce, cette vivacité, cette tournure méridionale qui semble si naturelle aux plus simples villageoises.

Nous ne quitterons point la péninsule ibérique sans faire une excursion dans le royaume de Portugal, et pour cela, en observant toujours l'ordre chronologique, nous nous aiderons du voyage de l'Anglais Murphy, qui visita ce pays vers la fin du XVIII[e] siècle.

MURPHY.

(1798.)

Murphy visita le Portugal à l'époque où la princesse du Brésil, montée sur le trône, venait de disgracier le ministre Pombal. Le voyageur décrit l'état physique et moral du pays, les mœurs, lois et usages des habitans, et les progrès des sciences et des arts.

L'air du Portugal est en général pur et tempéré; un vent rafraîchissant, qui rend le climat très sain, fait supporter les grandes chaleurs de l'été, pendant lequel il est très rare qu'il pleuve, surtout dans la partie méridionale. Les hivers, au contraire,

sont très pluvieux; mais quoique le froid dans cette saison soit quelquefois assez sensible, on ne connaît l'usage des cheminées que dans les cuisines. Le plus grand fléau du Portugal, ce sont les tremblemens de terre, dont le foyer paraît être immédiatement sous le sol de Lisbonne.

Le Portugal a de beaux fleuves, dont les plus grands viennent de l'Espagne; les autres prennent leurs sources dans ses propres montagnes. Le Minho ne fait que toucher la frontière septentrionale, de même que la Guadiana longe la limite orientale; le Douro ou Duero sépare plusieurs provinces; le Mondego traverse les grandes plaines de Coïmbre; le Tage entre dans l'Océan au-dessous de Lisbonne.

Six provinces forment le royaume de Portugal. Celle d'*Entre-Duero-e-Minho,* est ainsi nommée, parce qu'elle est située entre les deux rivières de ce nom. Ses habitans sont généralement d'un beau sang, braves, robustes et plus endurcis à la fatigue qu'aucun autre peuple du midi. Ils cultivent le plus beau lin de l'Europe. La province de *Tras-os-Montes,* ainsi nommée parce qu'elle est séparée de la précédente par des montagnes, est le pays le plus aride et le plus montueux de tout le Portugal. La province de Beira offre de belles plaines, dans l'une desquelles fut planté le premier oranger venu de la Chine. La province de l'Estramadure est la plus

peuplée et la plus fertile des six; elle comprend Lisbonne. La province d'Alentejo a de belles antiquités; et celle des Algarves, qui a conservé le nom de royaume, bien que très petite, est assez fertile.

Murphy entre dans de longs détails sur les mœurs dépravées des couvens d'hommes et de femmes portugais, sur la constitution qui existait alors pour le gouvernement, sur les lois en vigueur. Le temps y a dû apporter de notables changemens, surtout après la révolution opérée sous l'empereur don Pedro. La religion catholique est encore la seule permise en Portugal; mais il n'y existe plus d'inquisition. Suivant le voyageur, le peuple portugais est très arriéré en tout, particulièrement dans les arts industriels, agricoles et manufacturiers. Ce peuple est généralement laid, petit et basané; les Portugais sont vains, présomptueux, vindicatifs, railleurs, jaloux et ignorans, sauf à Lisbonne, et sans doute à Oporto; les grands du royaume passent pour orgueilleux et insolens.

Murphy traite assez favorablement les femmes. Elles ont, dit-il, une belle carnation, les dents blanches, des yeux noirs pleins d'expression, les cheveux très beaux et bien fournis; mais elles ont de vilaines jambes et le pied fort large. Leur démarche est lente et sans grâce, et elles s'habillent d'une manière peu avantageuse. Avec beaucoup d'esprit, elles ont peut-être plus de vivacité encore

que les hommes. En galanterie, elles l'emportent sur toutes les femmes de l'Europe. Elles ont dans l'expression cette tendresse séduisante qui appelle et promet le plaisir. Le tête-à-tête conduit presque infailliblement au succès; mais on n'obtient pas toujours aisément ce tête-à-tête, à cause de la jalousie du Portugais. Les rendez-vous se donnent aux églises; c'est pour les empêcher le plus possible que presque toutes les maisons opulentes ont une chapelle. Les dames d'un certain rang s'habillent à la française; les hommes portent le manteau et l'épée. Le Portugais, avide de tout ce qui peut flatter les sens, se livre avec un vif emportement aux plaisirs de l'amour, qui influent sur ses mœurs, ses habitudes et sa santé. La licence des chansons et celle des danses répondent à la corruption des mœurs; c'est surtout dans la danse appelée la *fossa* que se peint celle du peuple portugais.

A l'époque où Murphy vit le Portugal, les sciences y étaient négligées, surtout les sciences exactes; elles le sont moins aujourd'hui, et la littérature est assez cultivée.

Un autre voyageur, l'Allemand Linck, a visité et décrit le Portugal vers le même temps que Murphy. Il y était entré par Elvas, place forte, la première ville portugaise en venant d'Espagne. Il passa directement à Lisbonne, dont il trouva les rues infestées, le jour, de chiens affamés qui inquiétaient

les passans; et la nuit, de bandits qui exerçaient leurs brigandages avec d'autant plus d'impunité qu'alors les rues n'étaient pas encore éclairées. Il vit que le Portugais n'aime point la promenade, bien qu'il y en ait de charmantes sur les bords du Tage. A Lisbonne, le luxe consiste surtout dans le grand nombre de domestiques, parmi lesquels on remarque beaucoup de nègres.

L'Opéra italien paraît être le seul qui mérite quelque attention. Les Portugais se plaisent autant que les Espagnols aux combats de taureaux. L'Académie des sciences de Lisbonne se distingue par ses mémoires et par l'érudition de ses membres. Lisbonne, capitale du Portugal, bâtie en amphithéâtre sur plusieurs collines le long de la rive droite du Tage, avec un des plus beaux mouillages de l'Europe, compte environ deux cent soixante mille habitans. Oporto ou Porto, seconde ville du Portugal, bâtie sur deux collines, non loin de l'embouchure du Douro, contient soixante-dix mille habitans. Linck, dans son ouvrage, s'est plus particulièrement occupé d'objets scientifiques, surtout de géologie.

Transportons-nous maintenant dans un autre pays, sans sortir du XVIIIe siècle, et suivons le voyageur Pilati dans l'intérieur de la Hollande.

PILATI.

(1777-1779.)

L'uniformité que présente l'aspect des villes et de la campagne, en Hollande, est une singularité qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, et qui ne manqua point de frapper le voyageur Pilati. Les villes ne diffèrent des villages que par la grandeur; la construction des habitations est à peu près la même partout. La passion pour les fleurs en Hollande est poussée à l'extrême; ce sont surtout les jardiniers de Harlem que l'on cite pour ce genre de culture.

De toutes parts la face du pays annonce l'aisance des habitans. Les villages, très multipliés et fort rapprochés les uns des autres, sont pour la plupart aussi grands et infiniment plus propres que ne le sont dans le reste de l'Europe les villes du second rang. Les maisons des paysans sont presque toutes riantes et bien entretenues. De tous côtés l'œil se repose avec complaisance sur des prairies immenses, couvertes de troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux.

La frugalité, l'économie, l'adresse à saisir les occasions de faire un gain quelconque, et par-dessus tout cela le bon esprit des villageois qui les porte à ne pas sortir de leur état, sont pour eux les sources

de cette aisance générale qui s'annonce également dans l'habillement des deux sexes.

En Hollande on voyage beaucoup par eau; les Hollandais n'aiment pas à voyager à pied ni en voiture. Toute la Hollande est entrecoupée de canaux dont les uns servent à transporter les hommes et les marchandises, tandis que les autres conduisent les fruits, les légumes, le blé, la paille et le foin des campagnes à la ville. Les barques établies sur les canaux et sur les rivières sont très multipliées : elles se succèdent sans presque aucune interruption.

Les provinces les plus exposées à la fureur de la mèr sont la Frise, la Zélande, la Hollande proprement dite, et Groningue. Presque tout le terrain de ces quatre provinces est au-dessous du niveau de la mer, des lacs même et des rivières. En approchant des côtes on se figure voir la cime des arbres et la pointe des clochers sortir du fond des eaux. Cette disposition du sol a obligé, comme on le sait, d'élever en différens temps des digues prodigieuses, dont l'entretien, suivant Pilati, coûte autant à l'État que celui d'une armée de quarante mille hommes. Ces digues, qu'un étranger prendrait pour des collines, sont si larges, surtout dans la Zélande, que deux voitures peuvent y marcher de front. Comme elles ne suffiraient pas encore pour empêcher les débordemens, les Hollandais ont imaginé diverses

espèces de moulins ou machines pour mettre à sec les prairies inondées par les eaux.

Les inondations et les gelées de l'hiver ont en Hollande leurs avantages et leurs inconvéniens. D'un côté, elles engraissent les campagnes et font mourir les insectes; d'une autre part, elles rendent le froid plus piquant. De temps en temps il souffle des vents du sud et du sud-ouest qui échauffent l'air et fondent les glaces, même dans le fort de l'hiver; mais il s'en élève des vapeurs qui forment des brouillards épais et incommodes, au point d'empêcher de voir et de respirer. C'est à ces vents et à d'autres qui soufflent vers la fin de l'automne et qui donnent lieu sur les côtes à tant de naufrages, qu'on doit attribuer la salubrité de l'air en général, tout marécageux que soit le sol, en ce qu'ils le dessèchent un peu, et qu'ils balaient surtout les vapeurs; mais en même temps la variabilité des vents devient le germe de beaucoup de fluxions et de rhumatismes, si familiers aux habitans de la Hollande qu'ils semblent ne s'en inquiéter guère.

Pilati eut à admirer l'extrême propreté des Hollandais. Tous les samedis, on lave les vitres, le perron, le plancher de toutes les chambres, les escaliers, les meubles de bois et de métal, comme on lave ailleurs la vaisselle et les autres ustensiles de table. Tous les coins de l'appartement sont rem-

plis de crachoirs, les nattes sont prodiguées au dehors. Les rues des villes, des bourgs, des villages même, si l'on en excepte quelques-unes des plus fréquentées, telles que La Haye et Amsterdam, sont tenues dans un état de propreté extraordinaire : on a soin de l'entretenir dans les étables même, en suspendant au plancher avec des cordelettes la queue des vaches pour empêcher qu'elle ne se salisse. Cette propreté est portée à un tel point au village de Broeck dans la Nord-Hollande, que les rues de ce village, pavées de briques, sont non-seulement lavées fréquemment, mais recouvertes d'un sable blanc sur lequel on trace des figures de toutes sortes de fleurs. Ce goût de propreté a pris son origine dans l'air épais et humide du climat, dans la nature marécageuse du sol. Cette humidité et l'épaisseur de l'air ont sans doute produit le tempérament flegmatique des Hollandais, auquel les gesticulations en parlant sont aussi étrangères qu'elles sont familières aux Italiens. Ils ont l'immobilité des Orientaux en fumant leur pipe.

Cependant les gelées et l'aspect de la glace produisent chez eux une singulière métamorphose. Ces êtres massifs, pesans, raides et presque immobiles pendant tout le reste de l'année, deviennent tout à coup dispos et agiles dès que les canaux sont pris. Les hommes de toute condition, de tout âge, courent, dansent, sautent sur ces canaux avec des pa-

tins. C'est de cette manière que les paysans viennent à la ville et s'en retournent chez eux; c'est en se livrant à cet exercice que les élégans et les dames même, avant l'heure du dîner, cherchent à gagner de l'appétit. Du reste, les Hollandais sont tempérans et surtout polis et hospitaliers.

Pilati déclare qu'il ne connaît point de pays où l'âge et le mariage amènent dans le sexe tant de variations qu'en Hollande. Les filles conservent d'ordinaire jusqu'à dix-huit ans la blancheur de leur teint et de vives couleurs. Le mariage amène une prompte dégradation, qui n'est pas uniquement l'effet du climat, mais qui tient aussi à l'usage de l'eau chaude et à celui des chaufferettes. Dès qu'une Hollandaise est mariée, elle renonce à tous les plaisirs pour se donner tout entière à son ménage : il serait difficile d'être meilleure mère de famille.

Les assemblées réglées dans les grandes villes n'ont jamais lieu que pour les hommes : ils y passent le temps à fumer, à boire très modérément, à jouer un fort petit jeu, à lire les journaux et à parler politique. Les visites sont fort rares, excepté parmi les parens.

Nous ne suivrons pas plus loin le voyageur Pilati dans les détails qu'il donne sur la Hollande et sur les Hollandais; nous allons porter nos regards vers une autre contrée, dont nous n'avons pas encore eu occasion de parler, c'est-à-dire vers la Sicile,

qui fut visitée par le voyageur Riedesel, en l'année 1771.

RIEDESEL.

(1771.)

Ce voyageur est le premier qui nous ait fait connaître les vastes monumens de la Grande-Grèce, et en particulier de la Sicile. En décrivant les ruines des villes, des ports, des aqueducs, des temples, des théâtres, des amphithéâtres répandus sur tous les points de la Sicile, Riedesel, avec le secours des notions éparses chez quelques auteurs de l'antiquité, rappelle sans cesse l'ancien état de ces monumens du goût et de l'industrie des Siciliens, dans les temps de leur antique splendeur.

Syracuse, qui renfermait dans ses murs trois villes importantes bien distinctes, ne présente presque plus de vestiges de ces édifices dont la magnificence frappait le regard de tous les étrangers. De tant de temples qui décoraient cette grande cité, il ne reste plus que quelques colonnes; de tant de théâtres qu'elle renfermait dans sa vaste enceinte, il ne subsiste du plus grand, taillé dans le roc, que la partie destinée aux spectateurs; la scène est entièrement détruite. Tous les embellissemens des trois ports, les aqueducs, les fontaines ont entièrement disparu. Ainsi, par une fa-

talité inexplicable, la plus magnifique des villes de l'ancienne Sicile est la plus déchue.

Les ruines de Sélinus permettent de distinguer les trois temples qu'on y avait élevés. C'est à Girgenti que les débris de l'ancienne Agrigente offrent les monumens les mieux conservés. A Tauremi-nium, aujourd'hui Tavormina, il existe encore un ancien théâtre, avec une scène dans son intégrité. Le voyageur a donné la description de cet édifice et de plusieurs antiquités de la Sicile non moins importantes et non moins curieuses. Il a également fait connaître la fertilité extraordinaire de la Sicile et le caractère moral et physique de ses habitans. La féçondité du sexe est, dit-il, analogue à celle des terres, outre que les Siciliennes sont très agréables et très belles. Les physionomies s'y remarquent en assez grand nombre, surtout le long des côtes. A la différence de Naples, Riedesel observe que la Sicile en général offre plus de beauté chez les femmes que chez les hommes. Il accorde à ceux-ci beaucoup de finesse, de pénétration et de talens; mais un penchant irrésistible pour la volupté et une extrême vivacité ne permettent pas aux Siciliens de donner à leurs productions un certain degré de perfection.

Les observations du voyageur sur la Grande-Grèce, et particulièrement sur la Calabre, laissent quelque peu à désirer. Dans le canton où était située

l'ancienne Sybaris, dont il ne reste plus aucun vestige, Riedesel éprouva les effets de cet air épais et doux qui plongeait ses habitans dans la mollesse, et ne leur donnait de l'activité que pour la recherche des plaisirs. A Tarente, il remarqua aussi beaucoup de penchant pour la volupté, une rare beauté chez les femmes, et une grande jalousie chez les hommes. A Gallipoli, ville bâtie sur un rocher, et qui est creusée en dessous, il observa que toutes les cavités sont remplies d'huile que la chaleur du rocher fait fermenter et dont elle opère la purification. Cette huile est l'objet d'un commerce important. Lecce parut à Riedesel la plus grande et la plus belle ville du royaume, après celle de Naples: son territoire est d'une fertilité extrême; mais ses habitans sont très stupides.

Brindes, si célèbre du temps des Romains par son port, où l'on s'embarquait pour la Grèce, n'a rien conservé de son antique splendeur. Ses environs sont très fertiles, mais en été l'air de ce lieu est réputé le plus dangereux de toute l'Italie. Dans les environs de Cannes, où Annibal défit les Romains, les habitans montrent encore à l'étranger le terrain appelé le champ du carnage, *il campo del sangue.* A Bovino, situé au pied de l'Apennin, en se rapprochant de Naples, notre voyageur éprouva, le 6 juin, un froid aussi vif qu'à Rome en décembre.

La Calabre a été aussi, quinze ans après Riedesel, visitée par l'Allemand Bartels, qui a donné de cette partie du royaume de Naples une description très détaillée, mais qui se trouve en abrégé dans les géographies postérieures.

Franchissons l'Adriatique, et allons sur le rivage opposé à la Calabre chercher encore l'ancienne Grèce, en commençant par les sept îles Ioniennes, que Saint-Sauveur a vues en 1781.

SAINT-SAUVEUR.

(1781.)

Saint-Sauveur, alors consul de France à Corfou, a donné sur les îles Ioniennes un voyage historique, littéraire et pittoresque, auquel nous n'emprunterons qu'un petit nombre de détails géographiques.

La plus considérable des sept îles est Corfou, jadis connue sous le nom de *Corcyre,* et célèbre surtout par la description qu'Homère en a faite dans son *Odyssée,* où il lui donne le nom d'*île des Phéaciens.* Elle a soixante lieues environ d'étendue, avec une population de soixante mille âmes seulement. Le climat de cette île est doux et extrêmement variable : elle est sujette aux tremblemens de terre, mais les secousses sont modérées et causent rarement du dommage. La mine de charbon de terre qu'on y a récemment découverte, une mine

de soufre anciennement connue, sembleraient indiquer que le foyer de ces commotions est dans l'île même; mais on a remarqué que ces secousses étaient presque toutes de *relation*, ayant leur direction du nord-ouest au sud-ouest.

Saint-Sauveur reconnaît avec d'autres voyageurs l'insuffisance des productions de l'île pour les besoins de ses habitans : ils ne récoltent du blé et du vin que pour trois ou quatre mois. C'est avec le produit de leurs huiles, dont ils fabriquent année commune deux cent cinquante mille jarres, avec celui de leurs salines, dont le rapport est aussi de quelque importance, avec la dépouille enfin du gros et du menu bétail, dont ils font des exportations pour environ une somme de 50,000 livres, que les Corfiotes se procurent chez leurs voisins tout ce qui leur manque.

L'article des huiles serait susceptible d'un accroissement considérable, si les opérations de la nature étaient secondées par l'activité de l'industrie. Indépendamment de la pénurie de grains et de vins, Corfou est dépourvue de bois, de prairies; et l'art du jardinage y est très borné. Le gibier de terre y est fort rare, le gibier d'eau et les poissons sont plus communs.

Le caractère que le voyageur a reconnu aux Corfiotes n'est rien moins que flatteur, et paraît un peu chargé. Il les dépeint comme superstitieux par

religion, ignorans par orgueil, indigens par indolence, ennemis du travail par indigence, cruels par inclination, perfides et faux par faiblesse : il ajoute, à la vérité, que ce peuple redeviendra ce qu'il était autrefois, lorsqu'un gouvernement sage et éclairé le guidera; ce qui pourrait avoir lieu sous la domination britannique. Une éducation dépravée, plutôt la nullité de toute éducation sont les causes auxquelles le voyageur attribue en grande partie les mauvaises qualités des Corfiotes.

Les femmes, étroitement resserrées autrefois, étaient parvenues à jouir d'une grande portion de liberté. Le luxe, les plaisirs de la table s'étaient insensiblement introduits à Corfou. Cette observation s'applique particulièrement à l'unique ville que contienne cette île, et qui en porte le nom. Les fortifications en sont très considérables, et exigent une forte garnison. Les couvens y sont très nombreux, et elle manque d'hôpitaux. Les processions y sont très multipliées. La superstition exerce d'autant plus son empire sur les Corfiotes, que le clergé est de la plus profonde ignorance : il s'occupe beaucoup de misérables peintures, dont l'objet est d'entretenir l'aveugle dévotion du peuple. Les plus superstitieuses pratiques se remarquent dans les cérémonies des mariages et des funérailles.

Les îles de Paxo, de Bucintro, de Parga, de Provosa, de Venizza, de Sainte-Maure, n'offrent

rien de plus remarquable. Celle de Provosa seulement serait susceptible d'un commerce considérable avec les provinces turques.

L'île de Thiaqui, connue dans l'antiquité sous le nom d'*Ithaque* ou de *Dulychium*, attire surtout l'attention pour avoir été le théâtre des événemens décrits avec tant de charmes dans l'*Odyssée*. De toutes parts elle est couverte de rochers dont les intervalles, soigneusement cultivés, donnent en grains d'une mauvaise qualité une quantité plus que suffisante pour la consommation des habitans. Le surplus fournit un article d'exportation assez borné pour les îles de Céphalonie et de Zante. On exporte aussi à Thiaqui cinq à six milliers pesans de raisins de Corinthe, et un peu d'huile d'olive. Les vins qu'on récolte suffisent aux besoins des habitans ; le jardinage se réduit à une petite quantité de légumes et de fruits.

Le gibier est rare, la pêche abondante. La volaille réussit singulièrement; on élève des dindes d'une grosseur remarquable. Les tremblemens de terre, à Thiaqui, n'ont pas de suites plus fâcheuses qu'à Céphalonie et à Zante, dont elle est voisine. La population se borne à sept mille âmes répandues dans quatre à cinq villages.

Avec la même étendue que l'île de Corfou, celle de *Céphalonie* ne lui est pas comparable. Elle est très montueuse et assez stérile; la récolte des grains

n'y fournit que quatre ou cinq mois de substance aux habitans. Six à sept millions pesant de raisins de Corinthe, des huiles en assez grande abondance, procurent, par l'exportation, de quoi suppléer aux productions de première nécessité. L'île trouve aussi une ressource dans une certaine quantité de coton et de soie d'une très bonne qualité. Les vins de liqueur et de table se consomment dans le pays, il n'en passe chez l'étranger qu'une très petite quantité.

On fait à Céphalonie des liqueurs de diverses espèces fort estimées; mais la plus grande partie de ces liqueurs, sous l'administration vénitienne, était employée en présens, et ne formait pas une branche d'exportation proprement dite.

A Céphalonie, comme à Corfou, l'art du jardinage est encore dans l'enfance. Il faut excepter de cette assertion la culture d'une certaine espèce de melons d'hiver, d'une qualité supérieure à celle des melons de Malte : la forme en est très différente; ceux-ci, parfaitement ronds, sont d'un vert tirant sur le bronze : ceux de Céphalonie sont d'une forme ovale et d'un très beau jaune, la chair en est blanche. On les conserve long-temps, en les tenant suspendus.

Le voyageur indique la manière de les cultiver; elle suppose une industrie qui s'applique à tous les fruits et à tous les genres de légumes. Le Céphal-

lonote y réussirait d'autant mieux, qu'en général il est très persévérant dans ses projets.

A ce caractère, il joint beaucoup de finesse et un penchant décidé pour l'intrigue. On a toujours reconnu chez lui une grande habitude pour les sciences en tout genre. Il a couru, en divers temps, la carrière des lettres avec distinction, plus d'une fois même il a fourni à l'étranger des hommes d'état et des militaires distingués; plus hospitalier que les autres insulaires, il est très vindicatif.

L'île de Zante, qui n'est séparée de Céphalonie que par un canal peu considérable, n'a qu'une étendue de quatre lieues de largeur sur six à sept de longueur. Dans un espace si borné, elle donne des produits considérables, surtout en raisins de Corinthe et en huiles. Le premier de ces produits s'élève jusqu'à neuf à dix millions pesant.

Le voyageur expose la méthode de cultiver la vigne qui produit ce raisin précieux, dont les grains sans pepin n'ont que la grosseur de ceux de groseille. C'est un peu avant sa maturité qu'il est agréable à manger, parce que sa très grande douceur est corrigée par un peu d'acidité; on le donne dans cet état aux malades. Il se fait de ce raisin, dans l'île de Zante, plusieurs espèces de vins, soit d'ordinaire, soit de liqueur. La plus grande partie se consomme dans le pays, le reste est enlevé par l'étranger : il se conserve long-temps, et on le ré-

pute très stomachique. La plus grande partie du raisin se sèche, et en cet état il n'est pas plus gros que des grains de poivre. Il forme un objet d'exportation très considérable.

On ne cultive pas plus de grains à Zante que dans les autres îles; mais le produit de ces raisins et de ces huiles lui procure abondamment tout ce qui lui manque et dans ce genre et dans plusieurs autres. Cette île, outre des cavernes d'où il s'exhale en grande abondance une graisse d'une odeur fétide, renferme deux sources de goudron, des eaux minérales, des salines plus que suffisantes pour la consommation des habitans.

Elle est dépourvue de bois, et, ce qui en est la suite ordinaire, on n'y trouve point de rivières. Les sources d'eau douce sont très communes, mais toutes placées entre des rochers, et trop éloignées pour qu'on puisse les employer à l'arrosement. L'art du jardinage est beaucoup plus avancé à Zante que dans les autres îles : on y est désolé par des insectes, qui y sont très multipliés; le voyageur en cite deux comme très venimeux, et dont la piqûre est réputée mortelle si l'on n'y apporte pas un prompt remède. L'un est une chenille dont la marche est très rapide, qu'on appelle *galera;* l'autre une araignée de l'espèce des *maçonnes,* et de la grosseur d'une noix. Entre les lézards, il en est un dont la blessure, dit-on, donne la mort; celle que

fait le scorpion n'est point mortelle, mais elle procure une fièvre violente, et on la guérit avec une herbe du pays. L'île est très riche en plantes salubres.

La ville de Zante, située au centre de l'île et défendue par une forteresse, est peuplée d'environ douze mille âmes, parmi lesquelles on compte deux mille Juifs. La population totale de l'île s'élève à quarante-cinq ou cinquante mille habitans.

L'île de Cérigo, si célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Cythère,* où l'on rendait un culte particulier à Vénus, a huit lieues de longueur sur cinq à six de largeur. Avec la même étendue que celle de Zante, elle ne lui est comparable sous aucun rapport. Couverte de rochers en grande partie, elle a des produits très bornés, et ses habitans sont peu aisés. Leurs récoltes en blé et autres grains excèdent néanmoins les besoins de la consommation; le surplus s'exporte dans les îles de Zante et de Céphalonie. On recueille aussi à Cérigo assez d'huile pour les besoins du pays, un peu de lin et de coton; et à l'exception des vins d'ordinaire, que les habitans sont obligés de tirer de la Morée et de Candie, les Cérigotes, pour les denrées de première nécessité, sont moins dépendans de leurs voisins que les autres insulaires. Parmi les légumes et les fruits qu'on recueille dans l'île, on distingue une espèce d'ognons très petits, mais

d'un goût exquis, et des olives également fort petites et très recherchées. On fait à Cérigo deux sortes de vins de liqueur qui sont en grande réputation.

Pour terminer la liste des voyages effectués pendant le XVIIIe siècle nous irons, avec M. Pouqueville, jeter un dernier regard sur quelques points de cette Grèce antique si souvent explorée, et qui offre toujours quelque chose à glaner sous le double rapport de ses sites pittoresques et de ses merveilleux souvenirs.

POUQUEVILLE.

(1798-1801.)

M. Pouqueville, envoyé depuis en qualité de consul général de France aux mêmes lieux qu'il avait d'abord parcourus, a eu pour but principal dans son premier voyage, de faire connaître la Morée, jadis célèbre sous le nom de *Péloponèse;* l'auteur ne laisse rien à désirer pour la parfaite connaissance de cette péninsule. Nous lui devons aussi une description très exacte de l'Albanie, autrefois l'Épire.

M. Pouqueville avait quitté la France en qualité de médecin, faisant partie de la commission des sciences et des arts destinée à passer en Orient. A peine arrivé en Égypte, sa santé affaiblie l'obligea

de revenir en Italie. Dans la traversée il fut pris par un corsaire et conduit en Morée. On le débarqua à Navarin, ou ses connaissances médicales lui procurèrent auprès du bey les moyens d'explorer le pays et de se procurer des notions sur les habitans. Nous présenterons le sommaire de ses remarques.

Le port de Navarin est le plus spacieux de toute la Morée : il a plus de trois lieues de prolongement sur la côte, et a bien une lieue de profondeur. Il est fermé au midi par deux écueils, et par l'île de Sphakterie. On y trouve trois passes, dont l'une est la plus fréquentée, parce que les gros vaisseaux peuvent y entrer. Une autre n'admet que de petites barques. La troisième est très difficile et protégée par un fort. Ce vaste et superbe port pourrait contenir les armées navales les plus nombreuses. C'est dans son enceinte qu'en 1827 l'escadre turque fut dévorée par les boulets que lui lancèrent les vaisseaux de l'amiral de Rigny et de l'amiral anglais Codrington, chargés tous deux de protéger les Grecs renaissant de leurs cendres, et soutenus également par les vaisseaux russes de l'amiral Heiden.

Le Péloponèse, qui au temps du Bas-Empire perdit ce nom pour prendre celui de Morée, comprend l'Argolide, la Corinthie, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe et l'Arcadie. Parmi les golfes de la Morée est celui de Lépante, si fameux par la

bataille de ce nom. Tripolitza, principale ville de la Morée, est formée des débris des anciennes villes de Mégalopolis, de Tigée, de Mantinée et de Pallantium, sans être située précisément sur l'emplacement d'aucune de ces villes. Tripolitza est abreuvée par quatre fontaines bien entretenues.

La narration de M. Pouqueville conduit le lecteur à Patras, l'ancienne Aroë, célèbre dans l'antiquité par ses édifices, tels qu'un Opéra (Odéon) et plusieurs temples. De Patras on passe à Corinthe, qui n'offre plus aucun vestige de son antique splendeur. Pour monter au château bâti sur l'emplacement de l'ancienne citadelle d'Acro-Corinthe, il faut employer environ une heure. Thèbes, aujourd'hui Thiva, montre encore quelques ruines, ainsi qu'Argos et la fameuse Olympie. Mistra est bâtie sur les ruines de l'ancienne Sparte, et offre de toutes parts des vestiges précieux d'antiquité.

M. Pouqueville dépeint les Laconiens, aujourd'hui les Maïnotes, comme des guerriers accoutumés dès leur enfance au maniement des armes, endurcis aux fatigues, familiarisés avec les dangers, et toujours prêts à s'aller mesurer avec les Turcs. Leur courage, qui dégénère souvent en témérité, prend surtout sa force d'une connaissance parfaite de leurs défilés et de l'amour du pillage, ou si l'on veut de la liberté sans frein. Les femmes des Maïnotes, non moins courageuses que les jeunes com-

battans, partagent souvent leurs dangers. Elles sont le modèle des mères après avoir été l'exemple des filles.

Nous ne suivrons point M. Pouqueville dans son voyage à Constantinople, puisque nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler de cette capitale; nous nous reporterons de préférence vers l'Albanie, le pays couvert de montagnes, et dont les habitans déploient un courage porté quelquefois jusqu'à la férocité. Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires, partagent en grande partie la vigueur de leur organisation. Les bonnes qualités de ces femmes n'ont cependant pas préservé les Albanais d'un goût infâme désavoué par la loi première des hommes.

L'Albanais s'abandonne à ce genre de dissolution sans paraître soupçonner l'énormité d'un tel vice, et c'est peut-être à cause de cette passion brutale qu'il est si peu jaloux de la conduite des femmes. Ce peuple conserve avec obstination la langue esclavone, et aime peu à parler le grec.

Les Albanais doivent incontestablement, en grande partie, leur caractère très belliqueux et féroce, à la nature de leur pays élevé et hérissé de montagnes. La température y est sujette à des changemens brusques et fréquens, qui varient suivant les lieux et l'aspect des vallons. Le ciel de l'Albanie est pur, et les grandes sécheresses y sont

aussi rares que les pluies dévastatrices. Ce pays éprouve des hivers extrêmement rigoureux, qui couvrent la terre de neige, et font geler les rivières et les lacs. Mais la rigueur de cette saison n'excède guère deux mois. La température de l'été, qui devrait être insupportable dans les gorges, est tempérée par les brises qui sortent des montagnes et du fond des bois, et qui arrivent chargées des odeurs aromatiques des coteaux.

Pour compléter ces renseignemens sur la Morée et lieux voisins, nous emprunterons quelques détails aux *Excursions en Grèce* de M. Lacour, accomplies durant l'occupation de la Morée par l'armée française en 1832 et 1833.

Le Maïnote, vagabond et impétueux comme la nuée qui roule le tonnerre et crève au-dessus de sa caverneuse retraite, ou comme le torrent qui se gonfle, écume et se précipite à ses pieds, se lève avec les premiers rayons du jour; et déjà, dit M. Lacour, ses regards affreux, qui voudraient percer les épais brouillards du matin, cherchent à distinguer les champs qu'il a vus la veille couverts des plus belles moissons... et son cœur bondit de colère!... Il découvre au loin de gras pâturages et de nombreux troupeaux, et, par un mouvement involontaire, il porte violemment la main sur ses armes... Il ne remarque point la distance qui le sépare de leurs gardiens... Son œil rapide qui les

atteint, s'il était chargé de la foudre, les en aurait à l'instant frappés.....

Entend-il des cris de joie? Sa lèvre est frémissante; des vœux et des saintes prières?... Et lui aussi en a adressé, mais à une divinité implacable, à la vengeance! Et le génie infernal lui répond:

« Voilà ta proie, voilà ton bien... Comme l'aigle, c'est dans les nues que ton front s'élève; comme lui étends tes ailes, et qu'elles te servent de vastes réseaux pour envelopper plus sûrement ta victime.

« Attaque, disperse, tue ces hommes encore plus vils et plus faibles que les rouets et les fuseaux de leurs femmes... Leur or, leurs coursiers, leur vin, leur blé, tout t'appartient... tout!...

« Et, fier d'un plus grand trésor, fais marcher devant toi cette jeune Messénienne dont on vante la beauté... Sa mère, orgueilleuse de tant de charmes, l'a couronnée de fleurs et doit la conduire à l'autel... Elle est à toi; qu'elle oublie dans ton impénétrable demeure le trouble, l'amour qu'elle avait dans le cœur, et qu'au retour de la lumière elle te salue, en souriant, du doux nom de seigneur et d'époux!

« Enfant du Taygète, le sang, le pur sang de l'invincible Spartiate coule dans tes veines; je t'ai donné la force et l'audace, voilà ta proie, voilà ton bien... pars!... »

Cette sombre allégorie semble être facilement appliquée par les mœurs, les habitudes et les fréquentes excursions des Maïnotes. Pour long-temps encore ils vivront dans l'état sauvage et barbare des premiers humains; car ils sont dévorés de cette cupidité audacieuse et féroce qui enseigne la rapine, la violence et le meurtre; et jamais peut-être les bienfaits de la civilisation ne viendront les adoucir et les désarmer.

Il est juste de faire remarquer que leur penchant au brigandage et à la piraterie résulte de la sécheresse et de la pauvreté de leur territoire, du peu de ressources que leur offre la culture. Privés de toutes les ressources qu'apporte la constance des efforts et de l'industrie, il y a souvent pour eux nécessité absolue de recourir à des moyens coupables pour se procurer les douceurs et les commodités de la vie.

Il est juste également de dire que, lorsque l'étranger aborde loyalement et sans crainte le Maïnote, en réclamant l'hospitalité et sa protection, rarement il a à se repentir de son abandon; mais si une semblable démarche est faite pour quelques voyageurs réunis en armes, ses politesses sont promptement accompagnées de précautions hostiles qui révèlent bientôt sa méfiance, son avarice et ses inquiétudes. Il sert de guide, il protége dans les limites de son Pyrgo; mais au-delà, à moins de

sacrifices pécuniaires qu'il ne manque pas de rendre très onéreux, il vous souhaite le bonjour dans son idiome.

Les rapines, l'assassinat, le mensonge et le vol, qu'on érigeait en vertus à Sparte, sont autorisés par les Maïnotes, pourvu que les désordres aient lieu en dehors des lieux qu'ils habitent. Les habitans de cette contrée ont toujours pour maxime, dit M. Pouqueville, l'adage du Spartiate Lysandre, qu'*il faut tromper les enfans par les jeux, et les hommes par des sermens*. On doit, comme l'observe avec raison M. Lacour, plaindre un peuple qui, grand et terrible dans ses luttes pour la liberté, est condamné, peut-être pour des siècles encore, à être la terreur de ses voisins.

M. Lacour dit de Nauplie, capitale de la Grèce moderne, que cette ville ne présente aucun intérêt, ni comme antiquité, ni pour ses édifices modernes. Elle n'a dû la gloire de devenir la métropole de la Grèce qu'aux deux forteresses redoutables qui la protégent et à l'étendue de son port, qui a pourtant beaucoup perdu de son antique célébrité. Les rues de Nauplie sont étroites, mal entretenues, et deviennent des cloaques lorsqu'il pleut. Il y a cependant quelques maisons construites à l'européenne.

Comparée aux villes tristes, noires et délabrées du Péloponèse, Spezzia paraît un prodige. Son

port est bon; les maisons sont remarquables et offrent un coup d'œil agréable. Les Spezziotes font un grand commerce. Leur marine est dans un état respectable.

Hydra, vue de la mer, est une ville encore plus imposante que celle de Spezzia; elle a beaucoup de ressemblance avec Alger, sous le rapport de son élévation pyramidale. Cependant il ne faut pas sortir de la ville, car tout est rochers, saillies, ravins et obstacles; on marche sur un sol de fer, tandis qu'Alger est sur le sol le plus riant et le plus fertile de l'Afrique.

Ce qu'on doit le plus admirer dans cette ville, c'est le sentiment qui lui donna naissance. On admire l'énergie d'un peuple qui, choisissant une localité inculte, d'un accès difficile et d'une nature sauvage, osa appeler la misère au secours de la liberté; on assiste, en entrant dans ces murs, à la renaissance de la Grèce. Des rocs stériles, pas une source pour désaltérer un être vivant, pas un champ, pas un arbre; tout cela n'a point empêché Hydra de devenir par la liberté une ville riche et florissante, peuplée aujourd'hui de seize mille habitans, et qui pourrait en recevoir cinquante mille. Elle a de belles églises dont l'une possède un lustre d'or massif.

Rien ne répond mieux à l'idée que l'on voudrait donner d'Athènes, que le passage de Cicéron cité

par M. Pouqueville. « Quelque part qu'on marche dans cette ville célèbre, on ne peut y faire un pas sans se rappeler le souvenir de ses grands hommes, et sans rencontrer des monumens de l'histoire. Les jardins de l'Académie sont pleins de la suavité de Platon. La Tribune aux harangues et le Pnyx rappellent les plus célèbres orateurs de la Grèce. On croit en parcourant les bords de la mer, entendre la voix de Démosthène qui apprenait à vaincre le bruit tumultueux des assemblées, en surmontant celui des flots. »

L'étendue d'Athènes, d'après les traditions conservées, n'offre pas la quatrième partie de ce qu'elle était anciennement. L'Acropole, comme citadelle et comme sanctuaire, a de tout temps renfermé et protégé tout ce qu'Athènes savante, riche, religieuse et guerrière possédait de plus précieux; et comme modèle d'architecture, elle a conservé presque entièrement debout le Parthénon, majestueux édifice encore plein de la divinité à laquelle il fut consacré. La lanterne de Démosthènes est aussi un monument remarquable; il est en marbre et enrichi de précieux ornemens.

L'Illissus ou Ilyssus coule, quand il reçoit de l'eau, à peu de distance du temple de Jupiter Olympien, qui fut construit dans la partie orientale d'Athènes. Ce torrent est à sec huit mois de l'année. La fontaine Callirrhoé ne verse plus qu'un petit filet d'eau.

Entrons maintenant dans le XIX[e] siècle, dont les trente-cinq premières années ont produit un si grand nombre de voyages. Les XLIV[e] et XLV[e] volumes de notre *Bibliothèque universelle* ont déjà fait connaître quelques-uns de ces voyages; l'espace nous manquerait pour en rapporter ici d'autres avec une certaine étendue; nous ne pouvons plus offrir qu'une analyse.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Parmi les voyageurs qui ont exploré diverses contrées de l'Europe, au commencement du XIX[e] siècle, on peut citer d'abord Acerbi, pour ses explorations en Danemark, mais que nous ne devons point examiner, puisque déjà nous avons eu occasion de parler de ce pays. Viennent ensuite Boisjolin, qui visita l'île de Malte, vers l'an 1800; Échasseriaux, qui parcourut le Valais, en 1806; Mangourit, qui vit le Hanovre et Vienne en Autriche en 1805; Saint-Constant, qui vit Londres en 1804; Hooker, qui décrivit l'Islande en 1809; M. de Laborde, qui en 1808 commença la publication de son *Voyage Pittoresque en Espagne;* et M. Marcel de Serres, qui en 1809 et 1810, accomplit son voyage dans l'empire d'Autriche. La relation de M. de Laborde ferait double emploi avec les détails que nous avons précédemment donnés sur la

péninsule ibérique; nous nous occuperons donc de préférence, avec M. Marcel, de l'Autriche, pays sur lequel notre collection n'a jusqu'ici offert que quelques traits épars et fugitifs.

MARCEL DE SERRES.

(1809-1810.)

Le *Voyage en Autriche* de M. Marcel de Serres, dont la publication fut long-temps retardée par l'effet des circonstances politiques, se compose de quatre volumes in-8°. Nous n'extrairons de cet ouvrage que ce qui a rapport aux considérations générales sur le pays et sur les habitans.

L'Autriche est, par sa position géographique, dans les conditions les plus favorables pour l'accroissement de sa population et le progrès de l'agriculture. Sa superficie dépasse trente-cinq mille cinq cents lieues carrées, dont la Hongrie occupe presque la moitié, la Gallicie un neuvième, la Bohême un dixième, et la Transylvanie un onzième. Les autres provinces sont plus faibles. La population de tout l'empire autrichien dépassait en 1809 vingt millions d'habitans, et elle approche aujourd'hui de trente millions.

L'Autriche est, après la Russie, une des contrées de l'Europe où se trouve le plus de peuples dif-

férens. La plupart de ces peuples ou de ces races ont encore conservé leur langage, leurs mœurs, leurs habitudes et presque toutes leurs coutumes; ils ne forment point un tout bien uni, parce que leur agglomération n'est pas encore très ancienne. On peut ranger ces peuples en huit classes principales.

La première classe, qui n'est point la plus nombreuse, ainsi qu'on pourrait le croire, se compose d'Allemands. L'Autriche proprement dite est la seule province entièrement peuplée d'Allemands; cette nation est aussi très répandue dans la Styrie et la Carinthie. En Bohême il y a peu de vrais Allemands; on ne les trouve guère en masse que dans les cantons des cercles qui avoisinent la Saxe, la Silésie et la Bavière. En Moravie, ils occupent les confins de l'Autriche et de la Silésie, ainsi que les districts de Zuaïm et de Brünn. La Transylvanie nourrit aussi beaucoup d'Allemands, quoique leur nombre soit bien inférieur à celui des indigènes. En Gallicie on ne trouve guère d'Allemands que dans quelques villages.

La plus nombreuse de toutes les races qui habitent l'Autriche est l'esclavone, peu connue aujourd'hui sous ce nom, à cause de l'immense étendue qu'elle habite et de la diversité du langage qu'elle parle. On doit regarder comme provenant de cette souche primitive, les Tscheks, les Slowaques, les

Hannaques, les Polonais, les Windes, les Croates et les Rasciens. Il est encore d'autres peuples qui tirent leur origine de la nation esclavone, tels que les Lusatiens, les Carnioliens, les Wippaques, les Tschistsches, les Kraschauzes, les Morlaques, les Bosniques, les Dalmates, les Istriens et les Russes: mais ces derniers peuples n'appartenant pas à l'Autriche, il n'y a pas lieu de les examiner ici. Les Slowaques habitent principalement la Moravie. Les Hannaques y sont aussi en assez grand nombre. Les Polonais peuplent la Gallicie. Les Croates, originaires de la Bosnie, habitent surtout la Croatie et plusieurs comtés de la Hongrie.

Quant aux Hongrois, ils sont, après les Slaves et les Allemands, la race la plus répandue dans la monarchie autrichienne. Ils conservent encore beaucoup de traces de leurs anciennes mœurs. En général ils sont peu instruits et peu portés au commerce. Les Allemands, au contraire, ainsi que les Esclavons, aiment tous les genres de spéculation, comme le commerce de détail. La Hongrie compte aussi les Czingares, race encore nomade ou plutôt vagabonde, répandue également dans la Bukowine, la Gallicie et la Transylvanie. Il paraît que c'est à tort qu'on leur a donné le nom de *Bohémiens et d'Égyptiens*, parce qu'on a faussement supposé qu'ils étaient les descendans des anciens vagabonds d'Égypte chassés au commencement du XVI[e] siècle

par le sultan Sélim, lorsqu'il eut conquis cette province.

Les Juifs sont répandus en grand nombre dans les diverses provinces de l'empire autrichien, à l'exception cependant de la Styrie, de la Carinthie et de la Haute-Autriche : c'est en Bohême, en Moravie, en Hongrie et en Gallicie qu'on en voit le plus. On trouve aussi en Moravie une petite colonie française que l'empereur François I[er] y avait fait venir de la Lorraine.

Les Arméniens font également partie de la population de l'Autriche; il en existe plus de onze cents familles dans la Transylvanie.

La réunion de tant de peuples divers dans une même monarchie amène nécessairement une grande diversité dans le langage, les habitudes et la manière de se vêtir. Rien n'est plus varié que les costumes de ces différentes nations, et peut-être n'est-il point de pays, à l'exception de la Russie, où l'on trouve plus d'idiomes différens. On y parle les dialectes autrichien, souabe et saxon de l'allemand, ainsi que plusieurs autres moins importans; l'illyrien, qui est un mélange du slave avec le grec et le turc, autant de dialectes slaves qu'il y a de races de cette nation; le hongrois, un latin corrompu, qui est fort usité parmi les nobles et les bourgeois de la Hongrie; enfin une multitude de patois, la plupart dérivés de l'italien.

Comme dans la plupart des contrées de l'Europe. l'Autriche ne présente point de plateaux un peu élevés et d'une certaine étendue; on n'y voit que des plaines assez basses, ou de grandes chaînes dont la pente est presque toujours escarpée. C'est donc à la hauteur et aux irrégularités du terrain que sont dues les variations de la température et le peu de fertilité du sol dont le défrichement est en général très pénible. Ainsi les vallées de la Haute-Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, et même de la Bohême, éprouvent alternativement des froids excessifs et des chaleurs extrêmes, mais à la vérité de peu de durée.

La monarchie autrichienne est hérissée de tous côtés par des montagnes nombreuses dont plusieurs atteignent une élévation considérable. Cependant cet empire n'offre qu'une seule grande chaîne qui le ceint entièrement vers le nord, et y forme une barrière insurmontable. Ces monts nombreux dont l'Autriche est couverte attirent les eaux de l'atmosphère et donnent naissance à des rivières et à des fleuves considérables. Le roi des fleuves de l'Europe, le Danube, qui prend sa source dans la Forêt-Noire, sur le territoire du royaume de Wurtemberg, entre au-dessous de Passau, sur le territoire de l'Autriche, pour aller ensuite déboucher dans la mer Noire, après avoir reçu quatre-vingt-seize rivières, dans son cours, que nous avons fixé à cinq cent soixante-

dix lieues. Le second des fleuves de l'Autriche est l'Elbe, qui descend les montagnes des Géans, entre la Silésie et la Bohême, et qui va déboucher près de Hambourg, dans la mer du Nord. Il y a aussi la Vistule et le Dniester ou Borysthène qui descendent des monts Carpathes.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur chacune des provinces autrichiennes et sur leurs habitans.

Parmi les provinces septentrionales, la Hongrie est une vaste plaine sablonneuse, dont le sol est tantôt d'une extrême fertilité, et tantôt de la stérilité la plus absolue, suivant la nature des alluvions qui l'ont recouverte. Formée en grande partie, dit M. Marcel de Serres, par des terrains de transport, cette contrée est presque entièrement composée des sables et des limons que le Danube et la Theiss y ont apportés: ce n'est que vers l'est et le nord qu'on voit le niveau du terrain changer et le sol s'élever d'une manière bien sensible. Ce que la Hongrie a de plus particulier ce sont les vastes eaux salées qui recouvrent une partie de son territoire. La Hongrie présente quelque ressemblance avec l'Égypte, en ce qu'elle a, comme cette fameuse contrée, des plaines sablonneuses très basses et très étendues, et un fleuve immense qui parcourt la plus grande partie de son territoire.

Aucun peuple en Europe n'a de physionomie plus

caractérisée que le Hongrois, et ne tient autant à ses usages et à ses priviléges. Bien qu'une partie de ce peuple soit encore retenue sous le joug féodal, il est toujours prêt à se révolter chaque fois qu'on essaie d'ébranler ses institutions. C'est à ce même régime qu'on doit attribuer sa soumission et son penchant à flatter les nobles et les grands seigneurs. Le Hongrois, naturellement fier, aime la guerre et les aventures chevaleresques; il ombrage ses lèvres par de longues et noires moustaches, qui donnent à sa figure un air plus belliqueux. En général, d'une taille svelte et élevée, il est plus vif que spirituel; il a le teint basané et les yeux d'un noir foncé. Il parle une langue particulière qui se rapproche assez du finois. Obligé souvent de passer les jours et les nuits en plein air, sur un sol tantôt humide et tantôt couvert de bruyères arides, il se garantit du froid et de l'humidité en se revêtant d'une pelisse de peau de mouton, sous laquelle il porte une chemise et un pantalon d'un tissu grossier.

Ce que nous venons de dire ne doit s'entendre que du peuple; car, ainsi que partout ailleurs, les riches et les nobles se procurent toutes les aisances que la fortune peut donner. Le noble hongrois se distingue de la classe du peuple par le sabre, qu'il porte sans cesse avec lui; il ne le quitte pas même lorsqu'il conduit la charrue et qu'il cultive de ses mains le patrimoine de ses pères. On le voit éga-

lement presque toujours en bottes et en pantalon : par un goût aussi bizarre que singulier, il en porte souvent plusieurs, afin d'arrondir ses formes et de donner à ses contours quelque chose de moins prononcé.

En Hongrie on distingue aussi les Czingares, que déjà nous avons eu occasion de citer; peuple nomade et sauvage, conservant depuis long-temps sa physionomie et ses habitudes; peuple fier, quoique pauvre, ne voulant jamais contracter d'alliance avec aucune autre race, quels que soient les avantages qu'ils pourraient en tirer; peuple enfin présentant l'image de la saleté la plus dégoûtante, et une couleur basanée de la peau qui rend cette saleté encore plus hideuse. Généralement maigres et agiles, les Czingares se montrent adroits dans tous les exercices qui exigent de la force et de la souplesse. Leur physionomie est sauvage; leurs sourcils arqués, du noir le plus foncé, donnent à leurs traits une rudesse toute particulière. Ils portent leurs cheveux très épais; et comme ils ont l'habitude de les dresser au-dessus de leur front, leur aspect a quelque chose de repoussant.

Si de la Hongrie on tourne ses regards à l'est, vers la Transylvanie, on voit le sol s'élever d'une manière sensible et les montagnes se rapprocher de plus en plus; la Marosh baigne une portion de ce territoire; la partie élevée se couvre de forêts,

et l'ensemble du pays prend un aspect de plus en plus imposant. Les peuples qui habitent cette contrée se ressentent autant de la nature sauvage du pays que de leur origine : on croit qu'ils descendent des Wallaques. Voisins de la Turquie, leurs mœurs se rapprochent déjà beaucoup de celles des Turcs. Méfians, vindicatifs et paresseux, ils n'ont de l'antipathie que pour les autres peuples; ils ignorent les arts les plus simples, et sont peu portés à la culture des terres; on peut les regarder comme une des nations de l'Europe dont la civilisation a été la plus retardée. Sans activité, sans industrie, ils passent nonchalamment leur vie à garder leurs troupeaux. On les voit plongés dans tous les vices qu'engendre l'oisiveté, contraste frappant avec l'activité des Saxons, auxquels le commerce et l'industrie procurent l'aisance nécessaire au bonheur.

Vers le même côté oriental de l'Autriche on trouve la Bukowine, dont le sol est entrecoupé de montagnes assez étendues et d'une assez grande élévation. Ces montagnes, qui sont des ramifications des Carpathes, forment les frontières naturelles de la Transylvanie, sauf quelques plaines, d'ailleurs fertilisées par des eaux abondantes. Les habitans de cette contrée nous rappellent les mœurs des anciens patriarches, soit par la sobriété, soit par leur manière de vivre. Uniquement occupés du soin de leurs

bestiaux, ils mènent une vie purement nomade, et n'ont point en général d'habitations fixes; semblables aux Tartares, avec lesquels ils ont quelque analogie, ils transportent leur demeure ambulante dans d'autres contrées lorsqu'ils ont épuisé les pâturages du canton où ils vivaient. Il leur arrive souvent de quitter l'Autriche pour passer dans la Moldavie, car tous les pays sont indifférens à un peuple pasteur; sa patrie se trouve partout où la nature lui présente les moyens de fournir sans peine aux légers besoins de son existence.

La Gallicie, autre province orientale de l'Autriche, n'est guère qu'une immense plaine sablonneuse, située au nord et au pied des monts Carpathes, qui séparent la Gallicie de la Hongrie et de la Transylvanie. Des collines peu élevées et quelquefois d'une assez grande fertilité y varient le sol à l'infini; mais ce sol ne s'améliore véritablement que près des bords de la Vistule; les récoltes sont très abondantes. Les habitans de la Gallicie sont généralement bergers ou agriculteurs. Vifs et spirituels, comme les Polonais, avec lesquels ils ne formaient autrefois qu'un même corps de nation, ils sont une des branches la plus intéressante de cette nation slave si répandue en Europe. Une tête large, des pommettes très écartées, un nez retroussé, des lèvres épaisses, et un corps robuste et fort les caractérisent. On trouve aussi parmi eux les Gorales,

peuple qui rappelle les Sarmates, ancêtres des Polonais.

Parmi les provinces du nord de l'Autriche figure la Silésie, séparée par des chaînes élevées de la Hongrie et de la Moravie. Cette province, entrecoupée de montagnes, est sillonnée par des rivières qui en fécondent le territoire. Les habitans n'offrent rien de particulier.

La Bohême est couverte d'un grand nombre de monts élevés qui hérissent presque entièrement son vaste territoire; c'est surtout vers le nord et à l'ouest que l'élévation du sol devient considérable; presque tout le royaume est borné dans cette direction par les monts Sudètes. Les habitans de la Bohême sont industrieux et ont beaucoup de fabriques; ils exploitent les mines et les forêts; mais peu encouragés par le gouvernement et appesantis sous le joug impérial, ils sont quelque peu apathiques et entretiennent beaucoup de mendians et de vagabonds.

Parmi les provinces du centre de l'Autriche, la Moravie est une des plus industrieuses et des plus fertiles. Le terrain s'y élève par degrés à partir des confins de la Basse-Autriche, et des montagnes assez hautes en couvrent la partie la plus septentrionale. Ces montagnes sont des ramifications de la chaîne des Sudètes ou de celle des Carpathes. La température change avec cette

élévation du sol, et la vigne, dont la verdure tapisse les rians coteaux de la Moravie méridionale, ne prospère plus sur les collines élevées des cercles situés vers le nord. Ainsi le sud de cette province est favorable à presque tous les genres de culture, et son sol varié offre l'image de la fécondité de celui de la Basse-Autriche. Cette bonté du sol contribue à l'accroissement de la population. Les Moraves sont en général courageux et vifs. Plus rusés que les habitans de l'Autriche proprement dite, ils ont également plus d'activité. A la vérité, on ne retrouve plus chez eux cette simplicité de mœurs et cette bonhomie qui caractérisent l'Autrichien.

Si de la Moravie on vient dans l'Autriche propre, on trouve la vallée du Danube, considérée comme le jardin de l'Allemagne; elle réunit le sol le plus fertile à l'aspect le plus pittoresque. Cependant quoique la haute et Basse-Autriche offrent un tableau si riant, le peuple y est grave, sérieux; et la prodigalité des dons du sol le rend en quelque sorte indolent et paresseux : une lenteur extrême caractérise ses moindres actions. Ces légers défauts sont compensés par une grande loyauté, une sincérité sans bornes et une probité à toute épreuve. Les habitans de Vienne conservent en partie ce caractère, atténué seulement par les vices inséparables des réunions nombreuses.

En s'éloignant de la Basse-Autriche, et portant

ses regards vers le sud, on voit, dit M. Marcel de Serres, la nature prendre un caractère plus grand et plus pittoresque. Des torrens impétueux remplacent les rivières au cours paisible; au lieu de rians coteaux et de gras pâturages, on ne voit plus que des rochers souvent dépouillés de verdure et des forêts épaisses, retraite ordinaire des animaux farouches. La nature devient de plus en plus sauvage jusqu'aux montagnes du nord de la Styrie et de la Carinthie; des plaines de neiges couvrent toutes les hauteurs, l'if et le sapin sont les seuls arbres qui élèvent leurs troncs monotones sur ces cîmes battues par les tempêtes. Les habitans de ces contrées, sans cesse obligés de lutter contre un climat rigoureux, sont simples, hospitaliers et religieux. Ils veulent être traités avec confiance; avec eux on ne doit jamais laisser rien percer dans son air qui sente la supériorité. Satisfaits de leur sort et bornés dans leurs désirs, par la douceur on obtient tout d'eux; mais la violence les révolte, la méfiance les indigne et paralyse leurs bonnes et généreuses intentions. Ils ne veulent passer ni pour meilleurs ni pour plus mauvais qu'ils ne sont réellement. Leur langue est mâle et rude, et l'écho qui la répète sert souvent de signe de ralliement au voyageur égaré ou à l'infortuné que la pente rapide des montagnes n'expose que trop à des chutes dangereuses.

Si de la Styrie on avance plus au midi vers l'A-

driatique, le pays change d'aspect de même que la physionomie des peuples. La terre est plus fleurie, les montagnes ne vous entourent plus; au lieu d'une langue rude et dure, l'air retentit des sons mélodieux d'un idiome plus doux; l'hospitalité des montagnes est remplacée par l'activité avide du commerçant. Ainsi, l'habitant de la Basse-Styrie et de la Carniole, comparé à celui de la Haute-Styrie et de la Carinthie, présente autant de différence qu'il y en a entre une plaine riante et les vallons toujours rétrécis des montagnes.

A ces considérations sur les provinces et les peuples de l'empire autrichien, ajoutons quelques mots sur les Allemands en général. Ils ont, surtout en Autriche, une sincérité et une fidélité à toute épreuve. Ils doivent autant ces bonnes qualités à leurs institutions qu'à la bonté de leur cœur. Leur caractère paisible, leurs longs hivers où les familles se rassemblent dans des pièces d'une chaleur insupportable, tout les porte à des idées d'ordre et d'union dont ils ne se départent jamais. Ils aiment le travail, ils ont un penchant naturel à réfléchir sur tout, et ils conservent des sentimens très religieux. La lenteur qu'ils mettent dans toutes leurs actions et l'importance qu'ils y attachent, contribuent à perpétuer parmi eux ces idées d'honnêteté et d'hospitalité qu'ils n'oublient jamais soit envers leurs compatriotes, soit à l'égard de l'étranger : la

bière qu'ils boivent auprès de leurs poêles énormes, en fumant leurs pipes, contribue pour beaucoup à diminuer leur activité et à les rendre lourds. Les Allemands sont très révérentieux, et tiennent beaucoup aux titres de noblesse. Ils aiment aussi la musique, et sont eux-mêmes bons musiciens. Ils se distinguent dans les arts mécaniques, dans les sciences, et surtout dans les ouvrages d'érudition.

En résumé, les Allemands sont généralement sérieux et graves : leur gaîté, lorsqu'ils en ont, ce qui du reste n'est pas commun, tient plutôt au caractère qu'à la tournure de leur esprit : ils sont gais comme ils sont honnêtes, pour la satisfaction de leur propre conscience, et souvent aussi, comme le remarque M. Marcel, dont nous empruntons les paroles, par une suite de la paix de l'âme, partage des êtres bons et simples. Les saillies leur sont presque inconnues, soit que leur esprit s'y refuse, soit que leur langue s'y prête peu. En France, les bons mots sont, pour ainsi dire, une chose vulgaire; en Allemagne, on n'anime jamais la conversation : aussi y est-elle bien moins agréable qu'en France; n'y roulant jamais sur des matières aussi variées. Les Allemands dissertent plus qu'ils ne causent. Ils portent dans la conversation la science qui est bonne dans les livres, étant aussi tout le contraire de ces Français qui mettent souvent dans leurs livres ce qui convient au plus à la conversation. C'est à ce

défaut de tact qu'il faut attribuer la monotonie qui disparaît dans la familiarité de leur intérieur. Lorsqu'on est assez heureux pour être admis dans l'intimité des familles, on y trouve un charme que l'étranger ne peut jamais éprouver, parce qu'il ne voit les Allemands que dans des circonstances où leur timidité naturelle et leur respect pour les usages paralysent la plus grande partie de leurs moyens. En les voyant dans l'intimité, on peut apprécier toute la bonté de leur cœur ainsi que l'étendue de leur instruction. Dans le monde les Allemands paraîtront ennuyeux, parce que leur esprit a besoin d'être tout-à-fait à son aise pour prendre son essor, et qu'ils manquent généralement de ces grâces et de ce vernis de politesse qui nous trompent souvent en France sur le mérite des individus.

Quant aux femmes, elles ont en Allemagne peut-être plus d'esprit que les hommes; leur tact et leur délicatesse les met, comme partout ailleurs, bientôt d'accord avec les mœurs de l'étranger. Généralement elles ont plus d'imagination que de véritable passion, et plus d'abandon que de sentiment. Beaucoup plus libres qu'en France jusqu'au moment où elles se marient, elles se livrent aussi plus facilement aux impressions qu'elles éprouvent. L'amour leur paraît une vertu; en France il n'est jamais qu'une faiblesse. A la vérité, elles n'excusent qu'une seule passion; toutes celles qui suivent un premier

sentiment ne sont pour elles qu'un caprice coupable ou le fruit d'une imagination pervertie. Cette manière d'envisager l'amour rend les femmes allemandes capables de bien des sacrifices pour l'objet qui a su les charmer, et elles s'abandonnent rarement au désespoir. Elles ne peuvent dans la simplicité de leur cœur croire qu'un homme d'honneur puisse feindre des sentimens qu'il n'éprouve pas, et qu'il se fasse un jeu de la plus noble de nos affections.

Dans leur intérieur, et une fois mariées, les femmes allemandes deviennent d'excellentes mères de famille. Elles gagnent aisément le cœur de leur époux par la manière dont elles remplissent leurs devoirs, surtout les Autrichiennes, qui ont peut-être moins d'imagination et plus de mœurs que les Allemandes en général. Dans la société les Allemandes sont aussi fort agréables, quoique moins spirituelles que les Françaises.

Sous le rapport des religions, l'empire d'Autriche en compte un assez grand nombre, et cette diversité de sectes influe nécessairement sur l'esprit comme sur les mœurs des habitans. On peut faire à cet égard une observation générale. Les peuples qui habitent le sud de l'Allemagne ont une imagination plus calme et moins prompte à s'exalter que les peuples du nord de cette contrée. Aussi voit-on que l'esprit de cette secte y est beaucoup plus rare, et par conséquent les disputes religieuses moins

communes. La seule province de l'Autriche où l'on ait vu des guerres de religion est en Bohême. Voisine de la Saxe, du nord de la Bavière et de la Prusse, cette province semble avoir reçu l'impulsion des habitans de ces divers royaumes; comme ces peuples, les habitans de la Bohême se sont laissé entraîner dans des disputes interminables sur des matières de controverse, qui ont donné lieu à des guerres d'autant plus terribles qu'elles avaient armé des citoyens contre des citoyens. Telles ont été les fameuses disputes excitées par Jean Huss et Jérôme de Prague, qu'on peut considérer comme les précurseurs de la réformation, de cette liberté de penser qui plus tard a fait tant de progrès dans le nord de l'Allemagne.

Les autres provinces ont évité les malheurs de la Bohême, soit par une suite du caractère des habitans, soit à cause de la protection modérée que les princes d'Autriche ont donnée à la religion qu'ils voulaient rendre dominante. De cette manière, les princes de cet empire ont évité les malheurs causés par le fanatisme, malheurs d'autant plus déplorables qu'ils ont porté un grand nombre d'hommes à regarder la religion comme une superstition masquée. Mais des exemples aussi illustres que récens ont prouvé aux hommes les plus aveuglés, que la religion était aussi nécessaire à la prospérité des empires qu'au bonheur de l'homme isolé. En effet, ainsi

que l'a fort bien exprimé un des grands orateurs du siècle, la religion peut seule raffermir la grandeur naissante, et consoler la grandeur qui n'est pas.

Il serait intéressant de connaître la différence qui existe entre l'Allemagne protestante et l'Allemagne catholique; on peut dire seulement que toutes les branches de l'industrie ont fait généralement plus de progrès dans le nord de l'Allemagne que dans la partie qui est restée catholique. L'agriculture est plus avancée dans le sud que dans le nord. Il est vrai que la nature du sol y entre pour beaucoup. Les habitans du nord de l'Allemagne, vivant sous un ciel rigoureux et sur un sol peu productif, ont dû s'ingénier pour découvrir les moyens de s'assurer une subsistance que leur refusait une terre ingrate. C'est en effet du nord de l'Allemagne que sont sorties toutes les découvertes qui prouvent l'esprit inventif des Allemands: Kepler et Leibnitz virent le jour dans le nord de l'Allemagne. Les littérateurs et les savans du nord surpassent encore aujourd'hui en réputation ceux du midi.

La religion catholique romaine est à la fois en Autriche la religion du souverain et de l'État. La plus grande partie des habitans de l'Autriche professent cette religion. C'est probablement le grand nombre de catholiques qui a porté pendant longtemps les empereurs à ne tolérer que cette croyance.

Cependant Joseph II, voulant laisser les opinions religieuses entièrement libres, rendit un édit de tolérance pour toutes les religions. Depuis lors, les différentes sectes chrétiennes, le judaïsme et même le mahométisme, y sont tolérés.

L'archevêque de Vienne est le chef du clergé civil catholique de l'Autriche, tout comme celui de Saint-Polten se trouve à la tête du clergé militaire. Ce dernier a seul le droit de présenter à la nomination de l'empereur les sujets propres à remplir les places ecclésiastiques et militaires, comme celles des aumôniers des régimens et des villes fortes. Les archevêques (erzbischof) et les évêques (bischof) des différens siéges de l'empire sont tous présidens du chapitre métropolitain. Lorsqu'un évêque ou archevêque vient de mourir, le chapitre a le droit de proposer à la nomination de l'empereur un de ses membres pour remplacer celui qui n'est plus. L'empereur approuve ou annule cette nomination, sans qu'il soit nécessaire que le pape intervienne en aucune manière.

La population autrichienne compte à peu près les deux tiers de catholiques. Les protestans sont très répandus vers les frontières de la Saxe. Il y a beaucoup d'habitans qui suivent le rite grec dans la Hongrie, la Gallicie, la Croatie et la Transylvanie. Le nombre des luthériens est généralement moins considérable que celui des réformés. En Bohême,

les calvinistes surpassent de beaucoup le nombre des luthériens. En Moravie, il existe ce qu'on appelle *les Frères Moraves,* dont le premier établissement date de l'année 1457.

Les établissemens des Frères Moraves sont en quelque sorte les couvens des protestans. Leur culte est un mélange de protestantisme et de luthérianisme. Leurs associations, très libérales, ne sont gênées par aucune espèce de vœu ; tout y est volontaire, et tout cependant est en commun. Les hommes et les femmes n'y sont pas plus séparés que dans nos villes, et le mariage n'y est nullement interdit. Cette association, dit M. Marcel de Serres, présente cela de particulier, que le travail de chaque individu qui la compose ne lui appartient point, mais bien à la communauté. La communauté profite de l'industrie et des talens de chacun de ses membres, en leur donnant un traitement proportionné à leur degré de mérite. Long-temps ils ont mangé en commun ; mais cette coutume s'est perdue en grande partie, à mesure qu'ils se sont étendus. Aujourd'hui, on voit dans différens États de l'Allemagne, principalement en Moravie, en Saxe et en Prusse, des villages entiers peuplés uniquement par des Frères Moraves. Tous ces villages se distinguent par une grande propreté, ainsi que par l'ordre et l'union qui règnent entre tous les habitans. Ils sont en général si paisibles, et tout s'y passe avec

tant de silence, que l'on serait tenté de les croire déserts et abandonnés. Ces communautés sont dirigées par des vieillards.

Les deux sexes vivent séparés jusqu'au moment du mariage. Avant cette époque, les hommes et les femmes habitent en commun, chacun de leur côté. Dans ces grandes réunions, on a cherché à établir une égalité parfaite; jusqu'à présent on y a réussi. Quant aux dogmes des hernhutes, ils se rapprochent beaucoup de ceux de la confession d'Augsbourg et de la doctrine de Luther. On peut dire que la société entière est ecclésiastique : tout s'y fait du moins au nom de la religion, et uniquement pour elle. Une autorité invincible semble régir cette église qui n'a point de prêtre. Le vieillard le plus respectable de la communauté exerce les fonctions du sacerdoce; et lorsqu'il juge qu'un homme mérite mieux que lui d'en remplir les devoirs, il le prie au nom de ses frères de leur parler de Dieu. Lorsqu'on se trouve pour la première fois au milieu des Frères Moraves, on se croirait transporté aux premiers temps de l'Église chrétienne; leurs mœurs sont si pures et leur genre de vie si austère, qu'on les prendrait tous pour autant de pieux solitaires. Une douceur sans égale et une bonté inaltérable les caractérisent, et, ce qui n'est pas moins extraordinaire, tous à peu près au même degré.

On voit encore en Autriche un assez grand nombre

de sectes différentes : ainsi en Transylvanie il existe plus de quarante-cinq mille unitaires ou sociniens. Ces unitaires y jouissent des mêmes prérogatives que les catholiques ou que les protestans. La plupart sont Hongrois ou Szeklers.

Quant aux juifs, ils ne sont pas en Autriche aussi nombreux qu'on pourrait le croire; il ne s'y en trouve guère plus de trois cent mille, qui sont principalement répandus en Hongrie et en Gallicie.

L'instruction publique est assez avancée en Autriche. Les établissemens destinés à l'éducation, indépendamment des écoles primaires, sont connus sous le nom de *Gymnases* et de *Lycées*. Les gymnases existent dans la plupart des villes et ressemblent beaucoup à nos colléges. Les lycées tiennent à la fois à l'éducation et à l'institution spéciale; on n'en voit que dans les villes où il n'y a point d'université. Les universités sont des établissemens spéciaux pour les hautes études. Celle de Prague est très ancienne. Les élèves de ces universités jouissent d'une grande liberté dans le choix de leurs études et dans les actes de leur vie.

Nous ne suivrons pas plus loin M. Marcel de Serres dans ses excellentes descriptions de l'empire d'Autriche; il a suffi à notre plan d'avoir fait connaître les principaux traits de son ouvrage, notamment ceux qui avaient rapport aux mœurs et coutumes des habitans. Nous allons maintenant, et sans

quitter pour ainsi dire le vaste territoire de l'empereur germanique, faire une excursion vers les limites orientales, au-delà de la Croatie et de la Dalmatie; nous débarquerons aux bouches du Cattaro, pour de là pénétrer avec le colonel Vialla dans le pays des Monténégrins.

VIALLA.

(1810.)

Lorsque les Français, poussés par le génie conquérant de Napoléon, s'avancèrent jusqu'aux portes de Castel-Nuovo en Illyrie, et de là aux bouches du Cattaro, on entendit parler pour la première fois du peuple Monténégrin, qui, vers la fin de 1806, était descendu en masse de ses montagnes, à la voix révérée de Wladika, ou prince-évêque du pays, et que l'empereur de Russie avait attaché à sa cause. A l'approche des colonnes françaises vers Castel-Nuovo, dix mille Monténégrins, joints aux troupes qui débarquèrent sur la rive de la Saturina (torrent qui séparait alors l'État de Raguse des possessions turques), tombèrent inopinément sur notre armée et la forcèrent à la retraite jusqu'à Raguse, où elle se rallia et repoussa l'ennemi. Les Monténégrins dispersés regagnèrent leurs montagnes, et les Russes se rembarquèrent précipitamment. C'est alors que le colonel Vialla se mit en route avec un soldat

pour pénétrer au milieu de ces montagnards, qui l'accueillirent avec empressement comme un envoyé du grand Napoléon.

La partie du territoire occupée par les Monténégrins est cette haute chaîne de montagnes qui s'étendent depuis la vallée de Garba, le long de l'Herzegowine, jusqu'aux confins du district de Castel-Nuovo du nord au sud, et sur toute la province de Cattaro de l'est à l'ouest. Le Montenegro tire son nom de sa situation et de son aspect même. Ses masses énormes, autrefois couvertes de sapins, paraissent noires de tous les côtés et sous tous les points; cette teinte, d'autant plus sensible qu'il était tombé une assez grande quantité de neige, au-dessus de laquelle s'élevait leur cime, a dû déterminer sa dénomination chez un peuple guidé par la seule nature; on l'appelait en langue illyrienne *Czernogore* ou *Czernogora,* mont noir ou montagne noire : on devrait dire Monte-Nero, mais comme les Vénitiens en s'emparant du pays traduisirent le nom illyrien dans leur dialecte, on a dit Montenegro.

Ce pays est situé entre le 36e et le 37e degré de longitude, et les 42e et 43e degrés de latitude. Il est borné à l'est par le cadalik d'Antivari et la Zante supérieure; au midi, par les bouches du Cattaro, depuis le Pastrowichio jusqu'à la province de l'Herzegowine; à l'ouest, par l'Herzegowine, comprise

au viziriat Bosniate, et par les montagnes supérieures de l'Albanie propre : il est par conséquent environné de trois côtés par le territoire turc, et du quatrième par l'Albanie ex-vénitienne.

Quelques rivières prennent leurs sources dans cette contrée, partout entrecoupée de montagnes, et d'une situation à peu près semblable à celle des Alpes, mais en général d'un style plus sévère. Le climat est bien plus doux que celui de la Suisse, et peut se comparer à celui de la Macédoine. Le Montenegro est le seul pays de l'Europe où l'on ne voit aucune ville, ni même aucun assemblage d'habitations qu'on puisse y comparer. Les abords de ce pays sont partout difficiles et périlleux; aucun chemin tracé n'y conduit. Il faut gravir plusieurs gradins en amphithéâtre en allant de cavités en cavités et en se cramponnant aux rochers. Une fois sur la hauteur, on a un plateau assez étendu de terres à bruyères où paissent de nombreux troupeaux. Le pic majestueux du Montecœlo se perd dans les nuages et se montre couvert d'une neige éternelle.

Les maisons des Monténégrins sont isolées et construites grossièrement de branchages et de terre. Elles sont couvertes d'écorces d'arbres, lesquelles ont de vingt-cinq à trente pieds de long, et quatre à cinq pouces de large. On pose les écorces dans leur longueur, sur le cintre, d'où elles s'inclinent des deux côtés sur les murs; et, placées l'une à côté

de l'autre en recouvrement alternatif, à la manière des tuiles, elles abritent parfaitement la maison. De très grosses pierres sont fixées de chaque côté à des barres de traverse qui contiennent cette toiture, afin d'éviter les secousses des vents. Ces maisons n'ont, pour la plupart, qu'une pièce, dont le foyer est au milieu: les bêtes et les gens y habitent en commun.

Gnégussi, lieu de la résidence habituelle du gouverneur, présente le plus bel aspect; un terrain considérable au centre de montagnes du troisième ordre offre un vaste plan circulaire; de nombreuses et grandes habitations l'environnent au pied des monts, et, s'y élevant en amphithéâtre, produisent l'effet le plus agréable. Cet effet disparaît à l'approche. Les maisons, qui de loin semblent ne former qu'un cordon continu, sont très éloignées les unes des autres, et la plupart environnées de jardins; néanmoins c'est un bourg des plus considérables, où se tiennent de fréquens marchés pour le pays. C'est le siége de l'autorité temporelle.

Les maisons, qui y sont presque toutes à un seul étage, sont aussi toutes construites de la même manière, en très grosses pierres, taillées sans beaucoup de soin; elles sont couvertes de dalles brutes et disposées sans régularité. Tout prouve que les arts sont ignorés ou tombés en désuétude. Point d'architecture, point de règles, point d'ordre dans la

construction de ces maisons. Chacun y est son propre architecte, et lorsqu'il s'agit d'une construction de quelque importance, on a recours à des maçons étrangers. Les couvens, les presbytères, sont bien bâtis; la maison du gouverneur et celles de quelques notables sont de ce nombre; aussi offrent-elles un singulier contraste avec tout le reste.

Nulle part ailleurs que dans les temples, on ne rencontre les traces de la sculpture; aucun genre de décor, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur d'aucune habitation particulière; les meubles mêmes qu'on voit dans quelques endroits sont très grossièrement travaillés; et ceux qui réunissent à l'utilité quelques formes agréables y sont apportés de La Pouille, de Trieste, et plus souvent de Venise, par la province de Cattaro.

L'intérieur des maisons est couvert de nattes et de tapis de lisières. Le feu se fait au milieu d'une pièce spacieuse; des pierres ou des escabelles de gros bois sont placées autour; on s'y assied en rond. C'est là aussi que se préparent les alimens. Deux planches suspendues à des tringles de bois servent à placer le laitage et les viandes. Les habits sont accrochés à des chevilles dans un angle. Quelques coffres portatifs renferment ce que l'on a de plus précieux.

Les Monténégrins ont pour chef civil le gouverneur, qui a au-dessus de lui le wladika ou prince-

évêque. Celui-ci prononce en dernier ressort sur les affaires graves. Cependant les homicides sont ordinairement vengés par la famille de la victime sur celle de l'agresseur, si on ne peut pas le saisir lui-même.

Les habitans du Montenegro, considérés en général, sont un assemblage d'hommes de la plus haute stature et des plus heureuses formes, dans les proportions de la belle nature. Aux traits du visage les plus réguliers ils joignent un regard assuré, haut, superbe même, qui, imprimant à leur physionomie un extérieur sévère, semble au premier coup d'œil justifier l'opinion d'une dureté de cœur qu'ont accréditée les journaux sur de fausses relations; cette dureté n'est qu'apparente; ils ont le port noble, la démarche libre, mais fière, théâtrale, et presque audacieuse.

Tous portent la moustache; elle est d'obligation, et le plus grand outrage qu'on puisse leur faire est de la toucher ou d'en parler avec dédain. Ils tiennent habituellement leurs cheveux rasés sur le front jusqu'à la moitié de la tête, dans la direction d'une oreille à l'autre. « L'homme, disent-ils, doit montrer son front à découvert, s'il n'a point à rougir; et s'il a à rougir, il doit encore montrer son front à découvert, pour se corriger par l'aiguillon de la honte. »

La plupart portent la barbe longue, ou du moins

se rasent fort rarement. Jamais ils ne coupent leurs ongles.

Ils sont remarquables surtout par la beauté de leurs jambes. Aussi sont-ils agiles, propres à la chasse, et en général à tous les exercices du corps. Ils saluent de la main comme s'ils avaient les habitudes du monde poli. Ce peuple compte environ cinquante-trois mille habitans.

Les Monténégrins sont tous d'une grande adresse dans le maniement de leurs armes : ils tirent avec la plus grande justesse et à une grande portée. On les forme de bonne heure à l'exercice de la cible.

Leurs habits sont d'une étoffe très grossière d'un gris blanc ou d'une couleur bleue. La casaque est à manches larges et s'agrafe sur la poitrine. La chemise est sans collet. Les pantalons peuvent être serrés ou flottans et amples. On porte pour souliers des chaussons de peau de chèvre d'une seule pièce, qui prennent la forme du pied. Des pistolets sont passés dans la ceinture. Le fusil est en bandoulière. Les hommes portent ordinairement une espèce de havre-sac renfermant quelques vivres. Jamais aucun Monténégrin ne fait un pas sans être muni de toutes ses armes, et il a toujours à la bouche une pipe à long tube.

Les Monténégrines ont de belles formes, les yeux grands, pleins d'expression, de belles dents, une

physionomie avenante, un teint un peu basané, parce qu'elles sont assujetties aux travaux des champs; celles qui ne quittent point la maison sont très fraîches et très blanches. Toutes ont la poitrine large, et l'ont fort belle. Leur abord est aisé, leur parler agréable et insinuant; elles sont d'un naturel très souple, comme aussi d'une force extraordinaire.

Leur habillement consiste en une longue et large tunique sans manches, sur une chemise encore plus longue à manches très larges et brodées à la grecque. La chaussure est la même que celle des hommes. Les filles ont pour ornement une grande quantité de monnaies ou de médailles, et portent une barette de diverses couleurs.

La cérémonie du baptême est accompagnée d'une multiplicité d'aspersions abondantes; le pope à cet égard ne fait point grâce d'une seule goutte, et c'est pour le nouveau-né une véritable immersion. En plaçant les enfans dans le berceau on y met en même temps les attributs de leur sexe. Pour les garçons ce sont le fusil, les pistolets et le ganzard.

Les Monténégrines pendant leur grossesse n'observent aucun régime et n'interrompent aucunement leurs travaux ni leurs voyages. Elles se chargent des mêmes fardeaux, et accouchent au milieu des champs ou dans les bois, seules sans autre secours qu'elles-mêmes, sans pousser le plus léger

soupir ni faire entendre la moindre plainte. Après s'être un peu remises, elles prennent l'enfant dans leur tablier, le portent au premier ruisseau ou à la plus proche fontaine, le lavent et l'enveloppent dans des haillons, pour le laisser à lui-même au bout de quatre mois d'allaitement.

Les Monténégrins ont des chiens de garde d'une grosseur extraordinaire, et qui font un horrible vacarme à l'aspect d'un étranger. Ils ont la forme et la férocité du loup. Malheur à l'homme qui les aurait provoqués : c'en serait fait de lui!

Les filles des Monténégrins veillent sur leur conduite avec un grand soin; car si l'une d'elles devient enceinte c'est une calamité non-seulement pour la famille, mais pour tout le pays. Selon le voyageur Vialla, dont nous empruntons le récit, on fait des prières dans les églises, on s'en entretient partout comme d'une affaire d'État. La malheureuse victime de sa faiblesse ou de son amour est impitoyablement maltraitée, souvent même exposée à la mort. Chassée de la maison paternelle, personne n'oserait ouvertement lui offrir un asile; elle est obligée d'aller se cacher dans quelque antre, où elle finit par mourir de faim, ou périt dévorée par les bêtes féroces. Quelquefois elle s'expatrie; il en est aussi qui, pour ne pas survivre à leur honte, se sont précipitées des plus hauts rochers.

Une très belle fille de ce pays, connue sous le

nom de *Nika,* allait fréquemment à Cattaro, où elle avait contracté des liaisons avec un sergent français; elle devint enceinte; long-temps elle cacha son état, mais une sœur l'ayant découvert en informa sa mère; ces deux femmes, subjuguées par l'opinion, entraînent cette infortunée dans les bois, l'attachent à un arbre, l'éventrent et lui arrachent l'enfant palpitant!

Heureusement, dit M. Vialla, ces scènes horribles sont très rares au Montenegro, où il y a beaucoup de retenue parmi les femmes. On y connaît encore la timide retenue de l'innocence; les bonnes mœurs n'y sont pas en dérision; aussi l'opinion publique en est-elle la règle et le prix. D'ailleurs, les Monténégrines sont naturellement douces et d'une ingénuité touchante; elles sont sensibles et aiment avec constance; mais aussi sont-elles très jalouses et capables de se porter à tous les excès pour venger l'humiliation d'un abandon coupable. En voici un exemple: une jeune Monténégrine, d'une bonne famille, devint éprise d'un jeune compatriote; elle céda au sentiment qui l'entraînait. L'amant, après avoir tout obtenu, s'éloigna. L'infortunée, qui voit approcher le terme de sa honte, le cherche; elle emploie tout pour déterminer le séducteur à l'épouser. Elle pleure, caresse, menace, et toujours en vain. Enfin, indignée, elle lui dit : « M'épouses-tu, oui ou non? — Nous verrons. — Explique-toi sur

l'heure. — Eh bien! je te le promets. — Quand? — Dans un mois. — C'est trop tard; tu sais mon état, huit jours te suffisent. » Le jeune homme, croyant se débarrasser seulement de l'importunité de sa victime, lui dit: « Eh bien! dans huit jours. » Maria lui présente aussitôt l'image de la Vierge: « Jure, dit-elle, jure-le par la Madone. » L'aspect de cette image révérée, par laquelle les Monténégrins ne jurent pas vainement, découvre l'arrière-pensée de l'infidèle; il hésite: « Eh bien? dit l'amante inquiète. — Mais il faut... il faut... — Il faut jurer. — Je ne puis. — Jures-tu? — Non. » A ce mot, la jeune fille se précipite sur lui; elle lui arrache son poignard, l'en frappe au cœur, et se perce elle-même le sein.

Nous venons de faire connaître la rigidité de mœurs des filles Monténégrines; indiquons quelques traits relatifs à leur hyménée.

Lorsqu'une jeune fille est recherchée en mariage, le père du garçon ou quelqu'un des plus proches parens se rend dans la maison avec laquelle il veut former alliance. On lui présente les filles, et il choisit celle qui lui plaît, sans s'inquiéter si elle sera du goût de celui qui doit l'épouser. Rarement il éprouve un refus, car en ce pays on ne fait nulle attention à l'état ni à la situation ni à la fortune de l'époux, et il arrive souvent qu'un Monténégrin accorde sa fille à son fermier, même à son serviteur.

Le mariage convenu, le futur est amené chez la fiancée; dès qu'ils se sont vus et qu'ils ont témoigné le moindre désir réciproque de s'unir, le mariage est conclu sans qu'il y ait besoin de contrat, car les Monténégrins n'ont pas de notaires, leur parole suffit, d'autant plus que la femme n'apporte jamais en dot qu'un simple trousseau. Le prêtre bénit l'union, après avoir confessé la jeune fille. Il y a un banquet et des réjouissances qui durent quelquefois plusieurs jours, pendant lesquelles l'époux ne peut approcher de sa femme que furtivement; on exige même qu'ils dorment tous deux séparément jusqu'à la fin de la noce.

Chez ce peuple une femme n'ose appeler en public son mari par son nom, la première année du mariage; elle en charge une autre personne, mais toujours sans le nommer, se servant de l'expression : appelle celui-là. Elle s'en fait un scrupule alors même qu'elle est seule avec lui. De son côté le mari observe la même réserve à l'égard de sa femme.

Si une demande de mariage a été rejetée, il arrive quelquefois que le jeune homme refusé se rend furtivement avec quelques amis à la maison de la fille, l'enlève bon gré, mal gré, et la conduit devant le prêtre, qui moyennant un léger salaire les unit, nonobstant toute réclamation. Si cependant un anneau nuptial avait été donné auparavant,

il faudrait le restituer, avant de pouvoir contracter un nouvel engagement.

Il existe encore parmi les Monténégrins des alliances intimes ou fraternités d'armes, qui sont inviolables. Ces alliances se font avec un certain appareil devant le prêtre, qui bénit les armes posées en croix sur le seuil de la porte. Chacun des deux amis y porte la main droite, tandis que la gauche touche le cœur, et dans cette attitude on se donne le baiser d'alliance, en jurant de vivre et de mourir l'un pour l'autre. Après ce serment, les deux amis font l'échange réciproque de leurs armes, et à la mort de l'un d'eux elles appartiennent au survivant. Un tel pacte est rarement violé, il résiste à toutes les épreuves. Les offenses faites à l'un sont communes à l'autre.

Les Monténégrins ont un grand respect pour les morts. Les parens du défunt lui parlent à l'oreille, pleurent et lui donnent des commissions pour l'autre monde, en lui attachant au cou un morceau de gâteau, et en lui mettant dans la main une pièce de monnaie, à la manière des anciens Grecs. Le corps descendu dans la terre, on donne un grand repas mêlé de chants bachiques et de prières. Les hommes laissent croître leur barbe en signe de deuil; les femmes se couvrent la tête d'un mouchoir bleu ou noir pendant la première année du décès, si c'est un mari ou un de leurs enfans, chaque jour de fête

elles vont pleurer et déposer des fleurs sur sa tombe, en demandant à haute voix au défunt des nouvelles de l'autre monde.

Nulle part la croyance aux revenans, aux sorciers, aux malins esprits, n'est plus invétérée qu'au Montenegro. Les fantômes, les rêves, les prestiges, poursuivent sans cesse leur imagination; mais rien n'égale la terreur que leur inspirent les cadavres des individus frappés d'excommunication, et jetés au hasard sans sépulture. Le sol qui les a reçus est une terre maudite à jamais; ils s'en éloignent à une grande distance; et si le lieu se présente à leur souvenir, ils se croient poursuivis par des *revenans*. Enfin ces hommes, qui affrontent tous les périls, ne rêvent que sorciers et esprits malins; tous leurs discours peignent la terreur dont ils sont atteints.

D'autres croient voir les ombres de leurs aïeux planer dans les nuages et sur leur tête; ils leur adressent la parole dans le silence et les ténèbres; ils croient entendre leur voix; ils conversent avec les ombres, leur donnent des commissions pour d'autres morts; et, dans le délire de leur imagination, ils se figurent être eux-mêmes en communication ouverte avec l'autre monde.

En résumé, les Monténégrins sont hardis et intrépides dans les combats; rusés, irascibles, ils sont terribles dans leurs ressentimens. Ignorans et vains, ils sont superstitieux dans leur religion; avides de

nouvelles, ils sont d'une crédulité stupide. Ils sont intéressés dans les affaires, mais très exacts dans leurs relations commerciales; bons et hospitaliers envers les étrangers qui réclament loyalement l'asile; fidèles à leur parole, constans en amitiés; pleins de piété envers leurs pères et mères; très attachés à leur patrie, et surtout jaloux à l'excès de leur indépendance. Ce qu'il y a de plus honorablement remarquable chez ce peuple, c'est la profonde vénération qu'il a pour la vieillesse. Lorsque les jeunes gens aperçoivent un vieillard, ils pressent leurs pas, s'approchent respectueusement de lui, le baisent sur la poitrine et s'inclinent humblement. Celui-ci porte la main étendue sur leur tête, et les baise au front.

Chez les Monténégrins la vengeance se transmet de père en fils, et ne s'éteint qu'après une longue série d'attentats réciproques, et en la rachetant quelquefois avec des sommes plus ou moins considérables. Alors une réconciliation publique a lieu; il y a messe solennelle, les deux familles y assistent; le kmeti ou tribunal spécial, composé de vingt-quatre vieillards, dont douze au choix de chaque famille, se réunit; le prêtre fait jurer la paix : le coupable ou les coupables sont à genoux; l'agresseur porte suspendue au cou l'arme meurtrière qui fut l'instrument du dernier assassinat; les deux ennemis se tendent réciproquement les bras, se

serrent l'un contre l'autre; les assistans applaudissent, et la réconciliation est définitivement accomplie.

Traversons l'Adriatique et la péninsule italique pour nous rendre à l'île de Sardaigne, et en dire quelques mots, à l'aide du voyage de M. Mimaut.

MIMAUT.

(1820.)

L'île de Sardaigne est située dans la Méditerranée, entre les 5e et 8e degrés de longitude est, et les 38e et 42e de latitude nord. Sa longueur du sud au nord est d'environ cent quatre-vingt-cinq lieues marines, de 25 au degré, et sa largeur moyenne de quatre-vingt-deux lieues. Sa circonférence est d'environ cinq cents lieues marines. Elle a l'Espagne à l'ouest, la France au nord-ouest, Gênes au nord, la Toscane et Rome au nord-est, Naples à l'est, la Sicile et Malte au sud-est, Tunis au sud, et Alger au sud-ouest.

La mer qui sépare la Sardaigne des côtes de la Toscane s'appelle la mer *Tyrrhénienne*, et celle qui en baigne la partie occidentale, la mer Sarde. On donne le nom de *Bouches-Bonifacio* au détroit de huit milles de large qui sépare cette île de l'île de Corse.

L'île de Sardaigne est divisée en deux parties à

peu près égales; l'une au midi en face de l'Afrique, l'autre au nord, séparée de la Corse par le détroit de Bonifacio. La partie septentrionale est beaucoup plus élevée que la partie méridionale. Le sol est coupé par plusieurs chaînes de montagnes, séparées entre elles par des vallées. Le mont Genargantu est regardé comme le point culminant de toute l'île; mais ces diverses hauteurs ne passeraient ailleurs que pour des monticules ou des collines, ce qui donne à la Sardaigne un aspect moins sauvage que celui de la Corse, et la fait paraître de loin, en mer, comme une surface plane.

A très peu d'exceptions près, le sol de la Sardaigne est suffisamment arrosé, et compte un assez grand nombre de rivières et de ruisseaux d'eau vive. Il n'est guère de monticule ou de coteau de l'île qui n'offre une source d'eau limpide et fraîche. La plaine qui environne Cagliari, capitale de l'île, est moins bien partagée, à cause de sa situation basse au bord de la mer et de la présence des eaux saumâtres. On compte sept rivières principales, dont le Tirso ou fleuve d'Oristano est le plus considérable.

La Sardaigne jouit généralement d'un climat tempéré, et la partie septentrionale rappelle même assez habituellement celui des plus belles contrées de l'Italie. Il est malheureusement altéré et dénaturé par des vices de localité ou par la constitution

physique du pays. Nulle part on ne voit des variations de température aussi fréquentes et aussi complètes. Ces brusques transitions occasionnent de nombreuses maladies, dont la plus fréquente est celle qu'on nomme l'*intempérie.*

La Sardaigne a néanmoins beaucoup de centenaires, ce qui prouve que la qualité de l'air et des eaux n'est pas la seule cause qui ait arrêté le progrès de la population. Elle comptait un million deux cent mille habitans sous la domination romaine, et elle était tombée au tiers de ce nombre sous la domination espagnole. Elle n'avait qu'environ trois cent vingt-sept mille âmes en 1720, époque où la maison de Savoie en prit possession; et aujourd'hui elle en a environ quatre cent vingt mille.

Cagliari, capitale de la Sardaigne, est située à l'extrémité de la partie méridionale de cette île, au fond d'un golfe qui porte son nom. L'aspect de cette ville, en venant de la mer et à l'entrée du golfe, est imposant; mais vue de près, elle est généralement laide. Elle s'élève en amphithéâtre depuis le port jusqu'au sommet d'une haute colline, où se trouve placé un fort. La rade et le port sont mis au nombre des plus spacieux et des plus sûrs qui soient en Europe. Cagliari a quelques beaux édifices et un grand nombre de monumens historiques. Cette ville est le principal lieu d'importa-

tion et d'exportation du commerce de la Sardaigne, et ses habitans, dont le nombre dépasse vingt mille, sont plus policés que ceux des autres parties de l'île.

Cette île produit beaucoup de grains, de vins et de fruits. Elle nourrit de beaux chevaux et moutons, et fabrique du tabac. Elle a quelques mines d'argent et de fer; mais sa véritable richesse minéralogique est le plomb. Elle possède un grand nombre d'espèces et de variétés de marbres. Aucune des îles de la Méditerranée n'est aussi riche en quadrupèdes, et elle n'a pas une seule bête féroce. Outre les chevaux et les moutons que nous venons de citer, elle a des ânes, des bœufs, des vaches, des chèvres, des cerfs, des daims, des sangliers, et paraît posséder exclusivement la boccamèle, espèce de martre intermédiaire entre la belette et l'hermine, qui aime beaucoup le miel; d'où lui est venu son nom de *boccamèle* ou *bouche à miel.* Nul animal ne s'apprivoise plus facilement; la boccamèle est de la maison dès qu'elle y entre; on la régale de lait et de sucreries. Elle a un cri de colère et de joie, et par une espèce de gémissement, elle avertit qu'elle veut sortir, bien différente de la belette, qui est toujours silencieuse et qui ne donne jamais de voix qu'on ne la frappe. Les enfans en élèvent, et des femmes en portent comme des bichons. La Sardaigne est également

riche en perdrix, en cailles et en grives; mais c'est surtout par ses céréales qu'elle est renommée; elle était un des greniers de la capitale du monde.

Les Sardes ont prouvé de l'aptitude pour les sciences, les lettres et les arts; mais ils sont généralement insoucians, paresseux et légers; ils aiment le luxe et les fêtes; ils sont doux, pacifiques et hospitaliers. Leur indifférence pour le travail est un effet naturel de la chaleurs du climat et de la fertilité du sol. Dans la vie ordinaire ils sont d'une rare sobriété. Ils sont extrêmement difficiles sur la qualité du pain, qu'ils veulent excellent et d'une blancheur éclatante. La jalousie est une des causes des nombreux assassinats qui se commettent dans cette île; le moindre attentat à l'honneur des femmes et des filles est à l'instant vengé, surtout dans les villages et dans l'intérieur des montagnes : c'est là que les femmes se cachent encore quand viennent des étrangers; elles ne se mettent point à table avec eux. Les montagnards sardes portent la pelisse.

De l'île de Sardaigne repassons sur le continent, et donnons un rapide aperçu de l'Italie, tel que nous l'avons retracé nous-même en 1821.

ALBERT-MONTÉMONT.

(1821.)

Dans notre *Voyage aux Alpes et en Italie* [1], nous nous sommes appliqué à faire surtout connaître les principales villes de l'Italie supérieure et les principales routes des Alpes. Aucun pays n'a été, peut-être, plus souvent visité et décrit; chaque année une multitude de touristes anglais le parcourent dans toutes les directions. L'Italie, paradis des sens, est encore aujourd'hui la terre classique des beaux-arts, et la France y envoie ses jeunes peintres étudier les modèles antiques. Notre *Bibliothèque universelle* ne pourrait contenir, même en abrégé, les diverses relations publiées sur cette contrée toujours nouvelle, sur cette patrie enchanteresse de Virgile et du Tasse, de Pétrarque et de Monti. Les *Lettres sur l'Italie* par Dupaty sont justement célèbres; il en est de même de la *Corinne* de madame de Staël, et d'une infinité d'autres ouvrages qui sont dans toutes les mains; il suffit de les citer. Plus récemment un amateur de la peinture et des arts, M. Valery, a décrit les richesses en ce genre: et M. Simon, voyageur consciencieux, a aussi retracé ses impressions en Italie, après avoir vu l'Helvétie et l'Angleterre. M. le marquis de Foresta a donné,

[1] Trois volumes in-18, troisième édition. Paris, 1827.

en 1825, des *Lettres*, qu'il avait écrites en 1805 sur la Sicile, et M. Nervo lés a complétées par un *Tour en Sicile*, accompli en 1833. Un autre voyageur, M. Bertolotti, a exploré en 1834 toute la *Ligurie maritime* [1].

De l'ensemble de ces divers voyages et de quelques autres qui nous échappent, on pourrait tirer une description assez complète sur l'Italie. Nous allons seulement, d'après notre *Voyage aux Alpes précité*, et notre *Voyage aux cinq parties du Monde* [2], indiquer quelques traits physiques et moraux de cette terre, si bien dépeinte par Filicaja dans un sonnet plein de sensibilité [3].

L'Italie a pour limites au nord et à l'ouest les Alpes, au sud-ouest et au sud la Méditerranée, et à l'est la mer Adriatique; circonscrite ainsi entre deux mers et les plus hautes montagnes de l'Europe, elle s'étend obliquement, avec la Sicile, du nord-ouest au sud-est, entre 36 degrés 40 minutes et 46 degrés 40 minutes de latitude nord, et de l'ouest à l'est, entre 3 degrés 20 minutes et 16 degrés 18 minutes de longitude est. Sa plus grande longueur, des Alpes carniques à l'extrémité sud-

[1] *Viaggio nella Liguria marittima*, di Davide Bertolotti. Torino, 1834, 3 vol. in-8°.

[2] Six volumes in-18. Paris, 1823.

[3] Italia! Italia! o tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza, etc.

est de la Sicile, est de trois cents lieues; sa plus grande largeur, eu égard à la Savoie qui dépend du Piémont, est de cent quarante lieues jusqu'à Venise; sa moyenne largeur, de Rome à Ancône, ou de la mer Tyrrhénienne à la mer Adriatique, varie de trente à cinquante lieues. Sa superficie totale est de quinze mille lieues carrées, et sa population d'environ vingt millions d'habitans, qui se répartit de la manière suivante :

Italie supérieure ou septentrionale.

Royaume lombard-vénitien.	4,080,000 habitans.
Royaume sarde.	4,145,000
Duché de Parme.	400,000
Modène.	380,000
Massa.	100,000
Lucques.	172,000
Toscane.	1,500,000
République de Saint-Marin.	5,000
États romains ou de l'Église.	2,360,000

Italie inférieure ou méridionale.

Royaume des Deux-Siciles.	6,800,000
	19,942,000
Malte (pour mémoire).	90,000
Total.	20,032,000

L'Italie, dont le climat varie considérablement du nord au midi, mais est en général très doux, présente des aspects extrêmement divers. Il est inutile de parler de ses monumens anciens et mo-

dernes, et de la fécondité de son territoire; tout cela est trop connu.

La chaîne des Apennins se développe comme un long ruban sur l'Italie, depuis le col de Tende où elle commence, jusqu'en Calabre où elle finit. Le lac Majeur, le lac de Côme et celui de Garda, sont les trois plus belles nappes d'eau d'Italie. Ses principaux fleuves sont le Pô ou l'Éridan, le Tésin, l'Adige, l'Arno, le Tibre et le Volturne. Elle compte plusieurs volcans, tels que le Vésuve et Stromboli près de Naples, et l'Etna ou Mont-Gibel en Sicile.

Les Italiens, courbés depuis des siècles sous le joug d'une obéissance passive et monacale, ont contracté des habitudes superstitieuses; mais leur intelligence n'est qu'assoupie, et elle se réveille souvent. Dans la classe éclairée on rencontre l'urbanité et les manières françaises. On peint les Italiens comme vindicatifs et fourbes, mais la loyauté n'est pas plus rare chez eux qu'ailleurs, et souvent leur dissimulation est une nécessité imposée par la nature de leurs gouvernemens. Les Italiennes ont de la grâce et de la beauté, une allure aisée, mais les mœurs un peu relâchées, soit à cause du climat, soit à cause de la teneur despotique des lois du pays. Les Italiens sont passionnés pour la musique, et leur langue mélodieuse s'y prête admirablement.

Tous les États italiens sont des monarchies ab-

solues; mais il en est de très modérées, comme en Toscane, où les sciences et les arts sont dans une situation très florissante. Il n'existe aucun lien commun entre ces divers gouvernemens. Le culte catholique est le seul toléré en Italie.

Jetons un rapide coup d'œil sur ces États et sur leur capitale, en commençant par le midi.

Le royaume de Naples ou des Deux-Siciles, jadis appelé la *Grande-Grèce*, doué du plus beau ciel, serait le plus agréable de l'Europe, sans le voisinage quelquefois dangereux du Vésuve et de l'Etna; les montagnes qui le couvrent y tempèrent la chaleur et alimentent de nombreuses rivières. La Sicile propre est le grenier de l'Italie, comme elle l'était déjà du temps des Romains, qui la nommaient *Trinacria*, à cause des trois caps qui la terminent. Palerme en est la capitale, dans une plaine fertile et riante, sur un golfe auquel elle a donné son nom. Nous avons eu déjà occasion de parler de la Sicile, nous pouvons donc nous borner ici à la nommer en passant.

Naples, l'ancienne *Parthénope*, capitale du royaume des Deux-Siciles, est une belle et grande ville, peuplée d'environ trois cent cinquante mille habitans; elle est située sur le bord de la Méditerranée. Sa magnifique rue de Tolède, ses trois cents églises, ses trois châteaux forts, notamment celui de Saint-Elme sur une colline dominant la

cité, son port de cent milles de circuit, son théâtre Saint-Charles, voilà des merveilles que tout le monde connaît.

Les États Romains ou de l'Église ont pour capitale Rome, assise sur les deux rives du Tibre, et prolongée avec une muraille, sur sept collines principales, qui lui donnent un circuit de cinq lieues.

L'église Saint-Pierre avec son immense coupole, chef-d'œuvre de Michel-Ange, est le plus bel édifice de l'univers. Le Vatican a de magnifiques peintures et une précieuse bibliothèque.

Le Capitole est toujours debout. Rome, qui a compté jadis près de quatre millions d'habitans, ne contient plus guère aujourd'hui que cent soixante mille âmes.

Après les États Romains se présente la Toscane ou l'Étrurie, pays fertile en fruits, vins, blé et mûriers, possédant des carrières de marbres, des mines de fer, et un gouvernement sage, qui réside à Florence, sa capitale, assise dans une plaine fécondée par l'Arno, qui débouche dans la Méditerranée. Florence, peuplée de quatre-vingts mille âmes, a toujours son Académie della Crusca, et sa fameuse galerie de peinture.

Après la Toscane viennent les États sardes, composés du Piémont, de l'île de Sardaigne, de la Ligurie, de Nice et de la Savoie. Ils ont pour limites au nord la Suisse vers Genève, à l'est la Lom-

bardie, au sud le golfe de Gênes, et à l'ouest la France. Le Piémont, qui prend son nom de sa position au pied des Alpes, renferme d'excellens pâturages et récolte au-delà de ses besoins; il est arrosé par le Pô, qui descend du Mont-Viso et va déboucher au-dessous de Ferrare dans l'Adriatique. Sa capitale est Turin, la plus régulière de toutes les villes de l'Italie; elle est bâtie sur la rive gauche du Pô, a ses rues tirées au cordeau, un palais élégant, un superbe théâtre, de vastes places, des boulevards, une citadelle, et cent dix mille habitans. On remarque dans ses environs le château de la Superga, le Saint-Denis des rois de Piémont.

Le pont sur le Pô est une des plus belles constructions du règne de Napoléon.

Dans la Ligurie, dont le territoire longe la Méditerranée, nous trouvons la seconde ville du royaume sarde, la superbe Gênes, patrie de Christophe Colomb, ci-devant capitale d'une république, qui avait, comme Venise, un doge pour chef; elle est bâtie en amphithéâtre au fond d'un golfe qui offre un port excellent: c'est la ville aux palais de marbre, la rue Neuve en est bordée. Masséna soutint à Gênes un siége mémorable. Ses toits en terrasses sont couverts de fleurs. Elle réunit environ quatre-vingt mille habitans.

Le royaume lombard-vénitien se compose de la Lombardie et de l'ancienne république de Venise.

Il est borné au nord par les Alpes qui le séparent de la Suisse, à l'est par le Frioul, au sud par les États romains et les duchés de Modène et de Parme dont le Pô le sépare, et à l'ouest par le Tésin et le lac Majeur qui le séparent du royaume sarde.

Milan, capitale du royaume lombard-vénitien, est située dans une riche plaine, sur l'Olona, entre le Tésin et l'Adda, qui communiquent avec la ville par des canaux. Nous avons donné de cette ville une description très détaillée dans notre *Voyage aux Alpes et en Italie*. Le dôme de Milan, d'une construction magnifique, est tout en marbre; le théâtre de la Scala est le plus grand de l'Italie; la bibliothèque Ambrosienne contient plus de cent mille volumes. Milan est le Paris de l'Italie, par ses cafés, ses hôtels, ses restaurateurs, ses journaux, ses cabinets littéraires, son Champ de Mars, ses fiacres, ses boulevards, ses bals, ses théâtres, et l'aménité de ses habitans, qui sont au nombre de cent cinquante mille : le long séjour des Français y a produit toutes ces métamorphoses.

Venise, dont notre *Voyage aux Alpes* contient aussi une description très détaillée, a pour murailles les flots, étant située à l'extrémité septentrionale de la mer Adriatique, sur cent trente-huit petites îles qui communiquent entre elles par plus de cinq cents ponts, et qui forment plus de quatre cents canaux de différente largeur, dans lesquels

naviguent environ dix mille gondoles, espèce de bateau remplaçant les voitures, et qui, par leur couleur noire comme l'eau fétide sur laquelle on les dirige, ne ressemblent pas mal à des corbillards flottans sur des fleuves d'encre.

Venise a environ vingt-cinq mille maisons, toutes bâtis sur pilotis, parce que le terrain n'est pas ferme; sa population est d'environ cent cinquante mille habitans, distribués sur deux lieues et demie de circuit. La ville est partagée en deux parties égales par le grand canal de la Zecca, qui a cent pieds de largeur, et traverse la ville de l'est à l'ouest en formant de nombreuses sinuosités. La place Saint-Marc, qui a trois cents pieds de long sur cent de large, est ornée de superbes édifices, parmi lesquels on remarque la basilique et l'ancien palais du doge.

L'arsenal est un immense édifice du IIIe siècle, placé sur une île ayant cinq milles de tour. La bibliothèque de Venise renferme plus de trois cent mille volumes. Enfin le pont de Rialto, jeté sur le grand canal de la Zecca au centre de la ville, est un très bel ouvrage en marbre, d'une seule arche très élevée, afin que les bâtimens à voiles puissent passer dessous. Il a plus de cent pieds de longueur, et est orné d'un double rang de boutiques. C'est près de ce pont que furent jetés les premiers fondemens de Venise.

Les Italiens, en général, pour résumer notre opinion à leur égard, cultivent les lettres plutôt par passion que par métier; ils suivent leurs études dans le silence de leur cabinet, et c'est là qu'il faut les chercher pour les bien connaître. Malgré les entraves mises à la presse par leurs gouvernemens, ils publient un grand nombre d'ouvrages et de journaux ou recueils périodiques. Les préjugés ne pèsent plus guère que sur les femmes, mais il faut convenir qu'elles en subissent cruellement le joug. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, elles sont placées dans une sorte d'ilotisme, par l'ascendant que les prêtres ont conservé sur elles, et par le régime absurde des lois ou les honteux usages observés à leur égard jusqu'à l'instant du mariage, et même après.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre *Voyage aux Alpes et en Italie*, tant qu'elle n'a point trouvé de mari, une fille doit habiter la maison de son père, de son frère aîné, ou de celui de ses parens qui est devenu le chef de la famille. Elle est là comme une pupille incommode; elle doit vivre, agir et parler sous la direction de la maîtresse du logis et sous la surveillance des domestiques, ou bien se retirer dans un couvent. Elle ne reçoit pas de dot, à moins d'un acte spécial de son père, ou bien d'être unique héritière, ce qui est rare dans un pays où les propriétés foncières sont toujours laissées à la

branche masculine. La portion assignée à une demoiselle est alors gérée par des curateurs qui l'exploitent suivant leurs propres intérêts. D'un autre côté, les moines emploient tous les moyens pour faire prononcer des vœux à une fille, et dès qu'ils y ont réussi, la jeune personne devient esclave de son serment, qu'elle ne saurait plus rétracter. Si les parens portent quelque intérêt à une jolie pupille sans fortune, ils la donnent, ou plutôt la vendent à un homme usé, à un vieillard, à condition qu'il la fera son héritière. Dans cette situation, elle attend le jour où il mourra, pour disposer des biens qu'il a promis de lui laisser. Si elle se refusait à un pareil accommodement, elle serait maltraitée, et enfermée tout de suite au fond d'un cloître, d'où elle ne pourrait plus sortir; et, Dieu merci, les cloîtres d'hommes et de femmes ne manquent pas en Italie!

Épouse, la jeune Italienne ne peut jamais s'occuper du ménage, ni améliorer le bien-être de son mari; cela serait de mauvais ton. Le gouvernement de Napoléon avait essayé de détruire ce préjugé; mais les Français furent à peine rentrés dans leurs anciennes limites, qu'il reprit tout son empire.

La femme italienne a cessé d'être ce qu'elle avait été un moment, la maîtresse de ses domestiques, et s'est rassise à table, comme un hôte invité, pendant que le confesseur s'est réinstallé dans la mai-

son conjugale pour remettre les péchés qu'il lui plaît, et pour exercer librement son avarice, sa sensualité et sa domination, qui sont en Italie, bien plus qu'ailleurs, trois passions dominantes.

La femme ainsi établie, ou restée fille, a-t-elle acquis quelques talens brillans, et devient-elle, sous ce rapport, un peu marquante? Partout on se moquera d'elle; l'arme du ridicule ira la frapper jusque dans le plus humble réduit, et elle sera regardée comme un monstre qu'il faut éviter à l'égal du démon. Voilà pourquoi les femmes célèbres sont rares en Italie.

Il n'y a que les intrigues amoureuses qui puissent en Italie dédommager une femme de l'espèce d'interdit lancé contre elle. A peine mariée, comme son époux court les maîtresses et en entretient publiquement, l'Italienne se dispose à devenir infidèle; entourée d'adorateurs nombreux, qui passent leur vie à visiter le plus de dames qu'ils peuvent, le matin dans leurs appartemens et le soir dans leurs loges au spectacle, elle jette les yeux sur un des postulans, et choisit d'ordinaire le plus traitable, celui qu'elle avait le plus long-temps rebuté; l'intrigue devient un besoin pour elle, et ses passions un autre besoin de son existence. Le cavalier servant est aussitôt un hôte d'habitude dans la maison de sa maîtresse, il lui sert à la fois de trésorier et d'intendant; lorsqu'elle est au piano, c'est lui qui a

l'heureux privilége de tourner le feuillet; il l'accompagne au bain, à la promenade, aux assemblées, dans ses visites; en un mot, il ne la quitte jamais, si ce n'est de temps en temps pour promener le petit chien de la belle. Le mari ne fait nulle attention à de pareilles assiduités; l'adultère en Italie est toléré comme un mal nécessaire, et qu'il n'est point possible de corriger. Ainsi, point ou peu de tendresse, ni conjugale ni maternelle: une femme voit son mari sans cesse occupé d'affaires amoureuses; elle l'imite, et ses occupations ne lui laissent point assez de temps pour ses devoirs de mère; c'est une nourrice, une bonne, ou quelque autre domestique qui les remplit. Voilà l'usage, voilà la mode parmi le beau monde; nulle Italienne n'oserait s'en écarter, de peur des quolibets de l'un ou de l'autre sexe, et tous les directeurs des consciences féminines les façonnent d'ailleurs à cette règle, au maintien de laquelle le célibat du sacerdoce lui-même est plus qu'intéressé.

Repassons les Alpes sans nous y arrêter, parce que nous en avons parlé dans les généralités mises en tête de ce volume, et traversant la France allons faire, avec M. Pichot, une promenade en Angleterre, contrée dont nous n'avons rien dit encore.

PICHOT.

(1824.)

Le *Voyage* de M. Pichot en *Angleterre et en Écosse*[1] est plutôt littéraire que géographique; mais il renferme quelques détails de mœurs qui peuvent trouver ici leur place avec ceux que nous pouvons y réunir en les puisant dans d'autres ouvrages, comme, par exemple, le *Voyage aux montagne d'Écosse*, par M. Charles Nodier [2].

Dans notre *Voyage aux cinq parties du Monde*, nous avons essayé de caractériser les trois peuples de la Grande-Bretagne; savoir, les Anglais, les Écossais et les Irlandais; nous rapporterons ici ce que nous disions d'eux en 1828; nous y joindrons ensuite ce que l'ouvrage de M. Pichot nous fournira pour compléter le tableau et remplir notre objet.

S'il fallait, disions-nous alors d'après une revue anglaise, et d'après nos observations faites sur les lieux, rapidement il est vrai; s'il fallait juger le caractère des peuples des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne suivant leurs actions, on pourrait dire que l'Anglais est guidé par l'habitude, l'Écossais par la réflexion, et l'Irlandais par l'impulsion.

[1] Trois volumes in-8°. Paris, 1825.
[2] Un volume in-8°. Paris, 1823.

L'Anglais est froid, repoussant dans ses manières, se lie lentement et difficilement d'amitié; il est poli, mais non cordial; sa figure, plutôt que son cœur, vous accueille chez lui; il ne cherche point la corde qui vibre à votre oreille; il n'a en vue qu'une chose, c'est le moment où il congédiera son hôte. Il aime à se vanter de son pays, en même temps qu'il murmure contre les lois qui le régissent. Écoutez ses plaintes : il est réduit à la mendicité, il va mourir de faim; mais regardez sa demeure, c'est un palais, et, pour lui, il étouffe dans son embonpoint. S'il remplit tous ses devoirs envers sa famille, s'il est doux et poli envers ses domestiques, c'est moins par affection que parce qu'ils sont ses domestiques et sa famille.

En toutes choses perce chez lui l'égoïsme, le *moi* éternel; et si l'Anglais parvient à guider sa barque, il s'inquiète fort peu que le reste du monde surnage ou s'enfonce dans les flots. Mais s'il ne sait pas aimer avec ardeur, sa haine n'a pas d'amertume. Il paraît franc et loyal dans ses actions et ses paroles; aussi peut-il être souvent dupe. L'empire de l'habitude se remarque chez lui jusque dans ses plaisirs : il fréquente le même café, s'assied à la même place, boit la même sorte de liqueur, lit les mêmes journaux; semblable à cet homme qui, la première fois qu'on lui présenta une asperge, la mordit par le mauvais bout, et voulut depuis faire

toujours de même, si l'Anglais avait eu le malheur de tomber dans une pareille méprise, il voudrait constamment y persister. C'est, en un mot, un être d'habitude et de formes, soumis passivement aux lois établies, plein de sincérité, d'honnêteté et de raison, mais opiniâtre dans ses opinions, et remarquable surtout par son tempérament flegmatique.

L'Écossais, loin de se tenir à l'écart, de vivre indépendant des autres, et de trouver son plus grand bonheur à se concentrer en lui-même, comme le pratique l'Anglais, se porte en avant, et sa passion pour les autres décide de son amour ou de sa haine. La recommandation la plus légère lui suffit pour ouvrir sa maison à un étranger; son accueil est cordial; mais il va disputer avec son hôte, l'entretenir de sa personne et de ses affaires dans les plus grands détails, l'accabler à son tour de questions, et, à force de politesses et d'attentions, faire excuser une curiosité souvent impertinente. D'abord enthousiaste, il soumet ensuite votre caractère et votre fortune à l'analyse, dès que vous l'avez quitté; s'il y remarque un côté défavorable, il le note avec soin : tant que la fortune vous sourit, vous ne trouverez nulle part un homme plus disposé à vous être utile, qui vous serve plus efficacement. Êtes-vous dans le malheur, il prend aussitôt congé de vous et vous laisse sans cérémonie. Si on n'a pas à lui reprocher l'apathie commune aux

Anglais, on n'a pas également à louer en lui la sincérité de celle-ci; il est plus profond mais moins tenace.

L'Écossais des montagnes, ou *Highlander*, avec son manteau de serge rayée, sa claymore, ses brodequins, ses jupons et sa toque, a une allure plus vive que l'habitant des plaines, ou *Lowlander*; l'un et l'autre ont été dépeints dans les romans de Walter Scott [1], qui se trouvent dans toutes les mains, depuis le dernier artisan jusqu'au monarque. Il est dès lors bien inutile que nous reproduisions ici des portraits universellement connus.

On a vu des Anglais être pris pour des Écossais, et des Écossais pour des Anglais : jamais un Irlandais ne donnera lieu à cette méprise, et il ne ressemble qu'à lui-même. Si le hasard vous le fait rencontrer, il est à l'instant votre ami; il n'est pas d'admiration qu'il n'éprouve pour votre personne, et il vous loue en face jusqu'à l'hyperbole. Mais qu'une autre idée, quelle qu'elle soit, effleure son esprit, il devient aussitôt votre ennemi. Il partagera avec vous sa dernière pomme de terre; mais, dit l'écrivain morose qui nous sert d'autorité, avant que vous l'ayez mangée, peut-être aura-t-il déjà enfoncé dans votre gorge le couteau qui avait servi à la couper : ceci, toutefois, nous semble exagéré.

[1] Notre traduction en 30 volumes in-8° a eu, en 1836, les honneurs du stéréotypage chez MM. Firmin Didot, les premiers typographes de France.

Avez-vous envie d'employer l'Irlandais, ajoute le même auteur, il possède toutes les connaissances, peut tout faire; son âme, sa vie, son bien, tout est à votre disposition. Si vous le mettez à l'épreuve, il fera à peine la moitié de ce qu'il vous a promis. Néanmoins il met tant de naïveté dans toutes ses actions, que, malgré l'expérience, on se laisse tromper de nouveau. Son amitié n'est pas franche comme celle des Écossais : c'est l'égoïsme de la passion, le besoin d'une bienveillance immédiate, sans aucun retour sur le passé, sans calcul pour l'avenir; il est victime, il est esclave de son entraînement, et c'est à cela qu'il sacrifie amitié, honneur, patrie, succès dans le monde, tout enfin. Quand il vous jure un attachement éternel, vous ne devez pas douter de sa sincérité, mais il change malgré lui de sentiment. Gai, brillant, agréable dans ses manières, il semblerait partout devoir réussir; mais moins solide que l'Anglais, moins prudent que l'Écossais, et portant ses vues à des hauteurs qu'il ne peut atteindre, il fait des chutes continuelles. D'ailleurs l'ambition ne l'occupe pas long-temps, d'autres passions lui succèdent promptement. Au surplus, pour bien juger un Irlandais, on prétend qu'il faut le surprendre à jeun.

En somme, l'Anglais marche droit vers le but; l'Écossais fait çà et là quelques détours; l'Irlandais vole de côté et d'autre, se renverse avec fracas, et

souvent termine sa course au point où il l'a commencée. L'Anglais est persévérant, mais tardif; l'Écossais, plus varié, a plus d'intensité d'esprit, quoique moins opiniâtre sur un même sujet; l'Irlandais, c'est la légèreté du vent, mais c'en est aussi le vide. Un Anglais en pouvoir est hautain, froid, réservé; un Écossais, intrigant, mais dans le seul but d'obliger les siens; l'Irlandais oubliera ses intérêts pour sa vanité, et quiconque saura le flatter en fera sa dupe. En Écosse, un homme est banni pour avoir commis un grand crime; en Angleterre, pour un crime plus léger; en Irlande, pour la moindre faute; d'où il suit qu'à Botani-Bay un Irlandais peut devenir excellent homme, et un Anglais homme passable, tandis que l'Écossais restera scélérat.

Ajoutons cependant, disions-nous déjà en 1828 dans notre *Voyage aux cinq parties du Monde* précité, et ce qui est bien plus vrai, aujourd'hui 1836, que depuis la paix de 1814, les individus des classes inférieures dans les trois royaumes, surtout en Angleterre, ont plus de douceur, de politesse et d'amour pour le travail, sont moins sujets à l'ivrognerie, s'instruisent davantage, et lisent avec empressement les ouvrages qu'on multiplie et que l'on met à leur portée.

Pour compléter ce portrait sur les trois peuples de la Grande-Bretagne, nous emprunterons à notre

Voyage à Londres [1] le commencement du premier chapitre, où nous avons essayé de caractériser sommairement les peuples anglais et français.

« Le voyageur qui, pour la première fois, passe des rivages de France aux rivages britanniques, reçoit des impressions si différentes d'une contrée à l'autre, qu'il lui est d'abord assez difficile de bien s'en rendre compte. Un liquide intervalle d'environ sept lieues, qu'un bateau à vapeur franchit en moins de trois heures, suffit pour tout changer à ses regards et leur offrir une plage tout autre par ses aspects que celle qu'il vient de quitter. Il n'y a qu'un moment de vastes plaines et de vertes collines à demi cultivées, des villages et des villes où la vie se déploie, mais où l'opulence n'est pas le caractère, frappaient ses yeux : maintenant il aperçoit des dunes blanchies par l'Océan, des coteaux en parfaite culture, des champs, des enclos ou vergers enveloppés de haies vives et éclatans d'une verdure délicieuse; partout des habitations propres et agréables, des villages peuplés avec une étonnante surabondance, et annonçant malgré cela une aisance générale. Tout à l'heure son oreille était flattée de l'harmonie d'un langage clair, élégant et sonore; actuellement elle ne saisit plus que les sons durs ou monotones d'un idiome surchargé de con-

[1] *Voyage à Londres,* en 1834. Un volume in-8°. Paris, Prevost Crocius et Delaunay, Palais-Royal, 1836, seconde édition.

sonnes et de monosyllabes. Enfin, naguère encore, il voyait folâtrer un peuple vif, aimable, léger, brillant, poli et quelque peu moqueur; au lieu qu'à présent le voici chez une nation grave et pensante, active dans son silence, froide, égoïste, vous regardant à peine, et tout entière à son objet, l'amour du gain. »

Rapportons également le tableau que dans le même ouvrage nous avons présenté de l'ensemble de Londres; car, après avoir caractérisé une grande nation, il n'est peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs d'avoir une idée de sa capitale.

« Londres se révèle d'abord par de larges avenues garnies de trottoirs et bordées de commodes habitations composant des villages qui s'y agglomèrent successivement et en reculent les limites; il se révèle ensuite par un immense dôme de fumée qui plane éternellement sur les toits en briques, d'un rouge sombre, de ses maisons basses et à petites fenêtres, déjà au nombre de près de deux cent mille; puis encore par les clochers d'innombrables églises, dont la plus grande, celle de Saint-Paul, est elle-même dérobée par ce vaste brouillard ou amas fumant, qui presque toute l'année intercepte les rayons du soleil. Plus on avance, plus le spectacle devient animé, imposant, gigantesque. Ce n'est pas toutefois que la vue de ces bâtimens, composés de deux ou trois étages, noircis par la fumée de char-

bon et d'une construction triste et uniforme, attire votre attention; elle en serait bientôt rassasiée; mais vos yeux sont charmés par l'élégance de ces grillages en fer qui garantissent les quatre marches de la porte extérieure et les fenêtres du rez-de-chaussée de chaque maison et longent les trottoirs en dalles ou en bitume, comme ceux du boulevart des Italiens, près Tortoni, trottoirs de deux mètres de large, au bord desquels, de cinq en six mètres et demi de hauteur, sont les réverbères, dont le gaz éclaire les rues pendant la nuit et y jette une lumière presque aussi vive que celle du jour. Vous jouissez de cette admirable propreté et de ce luxe général qui distinguent l'extérieur comme l'intérieur des habitations; vous aimez cette activité prodigieuse de piétons s'avançant entre deux flots croisés, celui de droite qui occupe le côté des maisons, et celui de gauche qui suit le trottoir du bord et de la rue, où les voitures se croisent elles-mêmes en s'évitant avec la même vélocité, la même adresse qu'autrefois les chars des jeux olympiques. Vous ne remarquez, il est vrai, nulle gaîté sur le front des passans; ils semblent tous absorbés dans leurs idées de négoce; ils ne causent point, ou du moins causent peu, et marchent comme un seul homme qui cheminerait dans un désert. Il n'est pas jusqu'au porteur d'affiches qui, la planche derrière le dos, ou pour mieux dire sur les épaules, ne garde le

même silence, interrompu seulement par les acclamations burlesques de quelques charlatans toujours à l'affût de l'instant favorable pour détourner ou tromper la vigilance du piéton provincial, et lui voler son mouchoir ou sa bourse. De loin à loin quelques beaux édifices vous apparaissent, comme afin de rompre le monotone aspect de ces avenues de vingt à trente mètres de large et de plusieurs lieues de longueur qui portent le nom de *rues*, au nombre d'environ douze mille, et dont par intervalles les deux rangs parallèles de maisons se reculent et dessinent environ soixante-dix places appelées *squares*, à cause de leur forme assez ordinairement carrée; en passant de la rive droite à la rive gauche de la Tamise, pour arriver au centre de la capitale, une forêt de mâts qui vous dérobent le fleuve, depuis les grands bassins ou *docks* jusqu'au premier pont de Londres, en remontant le cours de l'eau, vous donne enfin une juste idée de cette incomparable métropole.

« Londres, sans être insalubre, n'a point un beau ciel comme Paris. S'il a des rues plus belles et mieux alignées, les maisons qui les forment sont basses avec de petites fenêtres et des toitures dépourvues d'élégance, sur lesquelles planent une atmosphère triste et lourde. Londres n'a point de palais comme la Bourse et le Louvre, ni de boulevarts comme les boulevarts de Paris. Londres a pour lui son im-

mensité géométrique; sa population de un million cinq cent mille habitans, sa richesse colossale, sa force industrielle, tandis que la métropole française a ses beaux édifices, ses théâtres, ses boulevarts, son amour des arts et sa puissance intellectuelle et morale, avec une population d'un million d'habitans. Enfin, Londres, par ses grillages en fer devant ses maisons, par ses palissades et ses autres moyens de défense, et qui trahissent le désir d'une possession individuelle et exclusive; par le charlatanisme de ses affiches et la barbarie grotesque de ses enseignes, révèle un peuple mécanique, machinal, égoïste et adonné par-dessus tout au lucre, tandis que Paris montre une sociabilité facile, un esprit de communauté qui l'emporte sur les intérêts individuels, un peuple communicatif, aimant à se réunir, non pour s'enivrer, mais pour danser: le Londonien ou le Cockney, comme on l'appelle, exerce le plus son estomac, le Parisien, son esprit et ses jambes; le Londonien est buveur, taciturne et lourd, et le Parisien sobre, expansif, babillard et léger. »

Transportons-nous maintenant avec M. Pichot dans la capitale de l'Écosse et rapportons brièvement ce qu'il en dit.

« A tout lecteur de Walter Scott, la colline d'Arthur's-Seat (le trône d'Arthur), qui domine Édim-

bourg, est une éminence presque aussi familière que Montmartre aux Parisiens. Ce rocher, de huit cent trente pieds au-dessus de la mer, offre une vue magnifique de l'Athènes du nord, panorama le plus extraordinaire que puisse fournir aucune ville d'Europe. A l'est, la vaste étendue des flots se confond avec l'azur du ciel, et plus au nord, se rétrécit progressivement jusqu'à l'embouchure du Forth. entre les rivages du Lothian et du comté de Fife. L'œil se repose agréablement sur les îles dont le golfe est parsemé; et quand le soleil mêle les riches nuances de ses rayons à leur verdure, on peut les comparer avec le poète à des émeraudes enchâssés dans de l'or : *emeralds chassed in gold.* C'est Inch-Keith avec son fanal élevé, c'est l'île de May, consacrée jadis à saint Adrien, et de laquelle un autre phare protége aussi les pilotes; c'est Inch-Colm, fameuse par un ancien couvent, fondé sous les auspices de saint Colomba; c'est Inch-Garvie, jadis fortifiée; au sud, sont les montagnes de Braid et de Pentland. A l'occident est l'élégante éminence de Corstorphine, et au-dessous les escarpemens de Salisbury's-Craings, semblables à une couronne murale. Toutes ces hauteurs et celles d'Arthur's-Seat forment l'amphithéâtre au milieu duquel s'élève Édimbourg avec son château assis sur une roche centrale de trois cent cinquante pieds, et une der-

nière colline à l'est appelée Calton-Hill, que surmontent l'Observatoire et la tourelle monumentale érigée à Nelson. »

De la cime d'Arthur's-Seat on voit, à gauche, se déployer la masse des bâtimens noirs de la vieille ville, qui, commençant au château gothique d'Holyrood, est couronnée de l'espèce de tiare que forme le clocher de Saint-Gilles, et terminée par la citadelle; à droite, est la ville neuve, toute régulière et d'une éclatante blancheur : l'une, fille austère et sombre du moyen âge, l'autre, fille élégante de la civilisation. La ville neuve a ses rues tirées au cordeau, ses squares, la coupole de son église de Saint-Georges, sa colonne Trajane élevée à lord Melville, la brillante terrasse de Prince's-Street, les portiques du pont du Nord, sa magnifique rue qui descend jusqu'au port de Leith; tout cela est digne de l'Athènes du nord; les sombres maisons de la ville vieille n'ont de loin rien d'exagéré dans leur hauteur, bien que quelques-unes forment jusqu'à douze étages. On dirait que les architectes de cette étrange cité, ayant devant les yeux les monumens éternels du *trône d'Arthur*, et du *rempart* que figurent les Salisbury's-Craings, ont prétendu rivaliser avec ces édifices de la nature.

Au pied de Salisbury's-Craings, Edimbourg commence par le château d'Holyrood. De la cour de ce palais une longue rue monte jusqu'au château; cette

rue (High-Street) que les habitans d'Édimbourg proclament la plus belle du monde, parcourt un espace de cinq mille cinq cent soixante-dix pieds, et dont la plus grande largeur est de quatre-vingt-dix : c'est là qu'elle s'appelle *High-Street* (rue haute). Jusque-là, depuis Holyrood, son nom est *Canongate.* Au milieu de Canongate s'élevait jadis deux croix, dont l'une, Girth-Cross, servait à marquer la limite du sanctuaire d'Holyrood. — Ce sanctuaire jouit encore de ses priviléges : les débiteurs y trouvent un asile inviolable; ils y vivent soumis à la seule juridiction du gouverneur héréditaire du château. S'ils contractent des dettes nouvelles sur les lieux, ils sont poursuivis par leurs nouveaux créanciers, qui peuvent obtenir prise de corps contre eux; mais vis-à-vis des créanciers de l'extérieur, ils sont en sécurité parfaite dans tout le faubourg et ce qu'on appelle *le Parc du Roi*, qui comprend dans son enceinte Arthur's-Seat et Salisbury-Craings.

La partie la plus élevée de la Canongate se compose de maisons fort anciennes et surtout fort mal bâties dans leur régularité bizarre; mais quelques-unes montrent encore des armoiries qui attestent que c'était dans ces hôtels qu'habitaient jadis les fiers barons écossais. Parmi ces vieilles habitations on rencontre aussi la maison du fameux John Knox, apôtre de la réforme en Écosse, qui fit entendre

un langage si dur aux voûtes féodales d'Holyrood, en présence de Marie-Stuart.

Édimbourg, quoique plus particulièrement ville de noblesse et de procureurs, est aussi très commerçante. Le port de Leith en fait partie, et l'on y trouve une population nouvelle, active, nombreuse et bruyante. Édimbourg est encore plus glorieuse d'être une seconde Athènes par ses philosophes, ses orateurs, ses critiques et ses poètes. Il se publie dans cette ville deux Revues[1], dont les articles sont lus et recherchés avec empressement dans le monde littéraire.

Les dîners et les soirées réunissent souvent les coteries, et indépendamment de celles des libraires ou marchands, il existe celles des du Deffant calédoniennes, où l'on discute sur les graves questions du jour. De père en fils les Écossais sont réputés, depuis long-temps, les argumentateurs les plus opiniâtres; en religion, en sciences, en politique, il y a toujours eu deux partis. Les dames d'Édimbourg ont la démarche plus gracieuse en général que les dames de Londres; leur taille est aussi plus élancée et plus forte à la fois; elles ont en outre un pied plus grand, et l'on pourrait conseiller aux jeunes personnes d'Édimbourg l'adoption des minces pantoufles de nos Parisiennes. Du reste, la plupart joignent aux grâces de leur corps quel-

[1] Édimburgh review; Blackwood magazine.

ques talens agréables, surtout celui de la musique.

L'espace nous manque pour explorer avec M. Pichot toutes les curiosités de la capitale de l'Écosse, et pour décrire avec le voyageur le manoir de Walter Scott, situé dans le voisinage d'Édimbourg. Ces détails sont d'ailleurs presque généralement connus. Nous terminerons notre revue en nous transportant une dernière fois dans la Scandinavie pour parler du voyage de M. Daumont en Suède, et de celui de M. Twining en Norwége.

DAUMONT.

(1830.)

M. Daumont prit la voie de mer pour se rendre en Suède. Il s'embarqua au Hâvre le 24 mai 1830, et six jours après, il était en vue de la Norwége. Il entra dans le Skager-Rack, bras de mer resserré entre le Danemark et la Norwége, et qui précède le Catégat et le Sund. La navigation est assez dangereuse dans ces petites mers intérieures et étroites, parsemées d'écueils, de bancs de sable, que les tempêtes bouleversent et déplacent à chaque instant. La vue maritime du Sund est une des plus belles de l'Europe, après Constantinople et Naples. M. Daumont débarqua à Elseneur, ville danoise de douze mille habitans, puis il franchit le détroit pour toucher à Helsingborg, ville suédoise sur la

côte opposée, est peuplée d'environ deux mille huit cents habitans. De ce point notre voyageur s'achemina vers Stockholm. Il remarqua dans le trajet que les routes de la Suède sont partout fermées de distance en distance par des barrières, afin que les bestiaux ne puissent s'égarer. Il avait dû se munir de papier-monnaie, ou billets de banque, la seule monnaie nationale de la Suède. Il passa à Jœnkœping, ville bâtie à l'extrémité du lac Wetter, lequel a trente lieues de long sur sept à huit de large. Cette ville, parfaitement bien bâtie, a des rues d'un aspect très gai, régulièrement percées et bordées de jolies maisons en bois peintes extérieurement. Sa population est de trois mille cinq cents habitans.

M. Daumont eut pour la première fois dans cette ville occasion de remarquer la petitesse des lits suédois : ce ne sont autre chose que des espèces de couchettes ou de canapés fort étroits, et par conséquent très incommodes; il est impossible que deux personnes puissent y coucher : j'imagine, dit le voyageur, que le sanctuaire matrimonial a des lits d'une autre dimension.

M. Daumont gagna ensuite Linkœping, fort jolie petite ville d'environ quatre mille âmes, chef-lieu de la province d'Ostrogothie, et il remarqua dans sa route d'Helsingborg à Stockholm, trajet de près de deux cents lieues, que presque tout le monde en

Suède voyage en voiture; il n'y a pas, dit-il, un habitant, à moins qu'il ne soit tout-à-fait misérable, qui ne possède un chariot et un cheval. Lorsqu'on arrive dans un village, si l'on se trouve obligé d'envoyer un commissionnaire à la plus petite distance, il attelle aussitôt son cheval à sa voiture; jamais il ne part à pied. Au surplus, ces voitures sont légères, bien construites, propres et agréables à la vue. Des relais de poste sont établis à quatre ou six lieues de distance sur toutes les routes. Il y a dans chaque relais un maître de poste ou *gestgifvare*, qui tient toujours des chevaux prêts. A chaque relais on présente un registre où il faut inscrire ses noms et qualités, et l'heure du départ; en cas de plainte on en fait mention. Les chevaux sont pleins de feu, petits, mais de formes élégantes. Rien n'égale la célérité avec laquelle on voyage; les voitures filent comme l'éclair, et on relaie en une minute. Les coursiers partent au moindre signe et au galop, sans avoir jamais besoin du coup de fouet. La manière de les exciter diffère de la nôtre, le postillon frappe fortement ses lèvres l'une contre l'autre, comme un fumeur qui aspire sa pipe, et pour les arrêter on crie *prrr, prrr;* c'est, comme on voit, un dialecte à part.

La Suède, dit M. Daumont, porte tous les caractères d'une grandeur et d'une majesté qui lui sont propres; il y a de la poésie dans ses sites d'une

admirable variété; le talent de l'artiste serait impuissant pour peindre avec fidélité les teintes tour à tour douces et sauvages, agrestes et sublimes de cette contrée. Il atteignit Norkœping, ville de douze mille âmes sur la Motala, qui se jette dans la Baltique deux milles plus loin. Notre voyageur observe ici que les villes de la Suède ont rarement des monumens durables; il ne faut point s'attendre à y rencontrer ces chefs-d'œuvre des arts qui décorent souvent nos grandes villes; les maisons, d'une construction légère et ordinairement en bois, ont partout le même aspect, un peu monotone, mais d'une charmante recherche d'élégance et de propreté.

Norkœping est la première ville manufacturière du royaume; un bateau à vapeur est établi entre cette cité et Stockholm; M. Daumont en usa, il se trouva bientôt dans la capitale de la Suède, dont l'aspect imposant excita en lui une juste admiration. Il en donne une description détaillée, que nous ne reproduirons point, parce que déjà il a été question de cette ville dans le voyage de Coxe et dans celui de Capell Brooke. Nous ne reproduirons ici que quelques traits de mœurs, et pour cela nous irons tout d'abord dans la province de la Dalécarlie, c'est-à-dire au cœur de la Suède, avec le voyageur, qui lui-même s'est aidé du voyage de Forsell, publié en 1830.

Le Dalécarlien réunit la franchise, la probité à

l'intelligence, à la gravité qui distingue l'homme indépendant; il est en général fortement constitué. Son front est élevé, son regard ouvert, et sa démarche ferme et assurée; ses réponses spirituelles contrastent avec son air rude. Content de ses propres droits, il n'envie jamais les priviléges d'autrui; il supporte plutôt l'insulte la plus vive que la froide moquerie. Le paysan est ordinairement le maître de la terre qu'il cultive, et quelque faible que soit cette propriété, elle suffit pour lui donner ce caractère fier et indépendant qui distingue toutes ses actions. A sa mort, son bien se partage entre ses enfans mâles; il en résulte souvent des lots si faibles, que le nouveau propriétaire, ne pouvant tirer son existence de l'agriculture, est obligé d'y ajouter quelque autre branche d'industrie; mais tel est son attachement pour le sol natal, qu'il n'en vendrait point la moindre partie. Le Dalécarlien tutoie tout le monde, et cependaut il n'y a pas en Suède de contrée où les autorités soient plus respectées. Lorsque le gouverneur de la province ou le juge de l'arrondissement est attendu dans quelque village pour y exercer ses fonctions, et que la nuit le surprend en chemin, les habitans s'empressent de venir au-devant de lui avec des torches de sapin pour éclairer la route. Cette marque d'empressement respectueux est offerte sans servilité et volontairement.

Le Dalécarlien montre beaucoup de présence d'esprit dans les circonstances graves et imprévues: habitué à lutter contre un climat dur et un sol ingrat, il apprend de bonne heure à bien combiner les ressources de son activité. Il fabrique lui-même les ustensiles de son ménage et ceux de l'agriculture non-seulement pour son usage, mais pour les vendre, afin de suppléer par cette ressource à l'insuffisance des produits qu'il recueille d'un sol ingrat et stérile.

Le Dalécarlien est extrêmement frugal : le pain et le gruau forment la base de sa nourriture; trois ou quatre sardines et quelques pommes de terre sont pour lui un repas somptueux. L'eau-de-vie et le beurre ne se trouvent guère que dans les maisons riches. En Dalécarlie, comme dans tout le nord de la Suède, on mange un pain façonné en grandes gâlettes très minces passées au four; ce pain est fait d'avoine ou d'orge, et quelquefois de farine de pois; mais les habitans de ces communes pauvres sont souvent obligés d'y mêler une partie de farine d'écorce d'arbre ou de l'écorce moulue.

Le Dalécarlien observe encore l'ancienne hospitalité du Nord; il partage de bon cœur ses minces provisions avec l'étranger; mais il faut bien se garder de lui demander son nom avant qu'il ait pris son repas, ce serait manquer à la civilité; on prétend que cet usage s'est conservé du temps où

les lois de l'hospitalité prescrivaient de protéger tout individu qu'on recevrait sous son toit, et, dans la crainte de reconnaître dans l'étranger une personne appartenant à une famille ennemie, on préférait ne pas lui demander son nom.

La couleur dominante des habits est le blanc ou le noir, et dans les grandes occasions, le bleu. Il y a dans certains cantons des costumes de femmes qui sont d'une grâce et d'une élégance extrêmes, à cause de leur coupe et des ornemens de toute espèce qui y sont prodigués. Les femmes attachent souvent un couteau à leur ceinture; à la mort de leur parens elles prennent le tablier jaune, et il est fort extraordinaire de retrouver ce signe de deuil des Chinois transporté dans la Dalécarlie. La coiffure des femmes est un bonnet plat et blanc qui ne couvre que la partie supérieure de la tête; il a quelque ressemblance avec celui des Hollandaises. Les jeunes filles portent des bonnets ouverts par derrière, et elles laissent flotter les belles tresses de leurs cheveux blonds; mais cette parure cesse dès qu'elles se marient.

En Suède, la police et la douane ont quelques traits de ressemblance, elles sont aussi rigides l'une que l'autre; la première exige des passe-ports, et la seconde visite avec minutie les effets des voyageurs. Du reste, la police a peu à faire pour les délits qui troublent la société, et les crimes qui y

portent l'effroi : tout cela est presque inconnu en Suède, et l'on peut parcourir le pays de jour et de nuit dans la plus parfaite sécurité.

La vie isolée que mènent beaucoup de Suédois les rend méditatifs et observateurs. On accuse les Suédois, en général, d'être envieux et rancuneux; mais cela tient au prix qu'ils attachent à leur petite propriété. Les Suédois sont très polis et très prévenans; toutefois, ils ont l'épine dorsale moins flexible que celle des Danois, des Allemands et des Italiens; leurs manières décèlent un peuple fier de ses souvenirs et indiquent des hommes pénétrés du sentiment de leur dignité. Le peuple est essentiellement bon et doux, sans manquer d'énergie.

Les femmes de la Suède sont renommées pour leurs attraits et les grâces de leur personne; rien n'égale, en effet, l'élégance naturelle de leur tournure, l'éclat de leur teint, la beauté de leur chevelure et l'expression de leur physionomie si douce et si animée tout à la fois; ce sont des modèles d'une admirable harmonie de formes gracieuses et sveltes; leur démarche est remplie d'aisance, et leur taille ravissante; il y a dans leur maintien de l'abandon et souvent de la dignité : en un mot, il est fort peu de pays, suivant M. Daumont, où les femmes soient aussi favorisées de la nature, et l'on dirait, ajoute-t-il, qu'elle s'est plu à répandre ses dons avec encore plus de profusion sur celles

d'une condition inférieure. Du reste, les dames se mettent avec beaucoup de goût, et à Stockholm elles suivent les modes parisiennes.

Terminons cette analyse nécessairement incomplète, par quelques traits empruntés au Voyage de M. Twining.

TWINING.

(1834.)

M. Twining annonce dans son *Voyage en Norwége et en Suède*, publié en 1836, qu'il a eu pour objet de compléter, en ce qui concerne la Norwége, le beau travail de M. Daumont, dans lequel il est moins question de cette contrée que de la Suède propre.

M. Twining se rend d'abord à Copenhague, puis à Gothembourg, et franchit le Sund pour débarquer à Christiania, la seconde capitale de la Norwége. Il fait une description très détaillée de cette ville, peuplée de vingt-un mille habitans, et dont le port est spacieux. Il dit que la manière de voyager en Norwége est à peu près la même qu'en Suède.

En parlant des mœurs norwégiennes, M. Twining dit qu'elles sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. Une coutume assez générale est de porter un couteau-poignard attaché à une ceinture en cuir. Les femmes n'ont ordinairement pour toute coiffure qu'une longue et belle chevelure.

tantôt réunie en deux tresses tombant par derrière, tantôt entièrement défaite et recouvrant les épaules de ses boucles épaisses.

De Christiania, M. Twining passe à Bergen, autre ville norwégienne située sur le golfe du même nom, avec des rues étroites, mais régulières et s'entrecoupant à angles droits. Les maisons en bois sont petites, mais d'un fort joli aspect; elles sont toutes peintes en blanc et entretenues avec une grande propreté; des ornemens sont prodigués avec goût aux portes, qui sont élevées de quelques gradins au-dessus de la rue, à la manière hollandaise. Auprès de chacune d'elles est un tonneau rempli d'eau, dans le but de prévenir les incendies ou d'en diminuer les dangers. L'aspect des environs de Bergen est pittoresque, mais il annonce leur peu de fertilité. Cette ville réunit vingt-deux mille habitans.

Après avoir visité Christiansund, notre voyageur arrive à Drontheim, capitale de la Norwége, et qui, avec une population de dix mille âmes, occupe au fond d'un golfe l'embouchure d'une large vallée arrosée par le Niedelf, rivière peu considérable, laquelle fait presque le tour de la ville avant de se jeter dans la mer. Les maisons couvrent la plus grande partie de la péninsule formée par cette rivière; le reste offre des prairies parsemées d'arbres et d'habitations. La rue principale est formée de

maisons fort belles, quoiqu'en bois. On y remarque surtout le palais du gouvernement, regardé comme le plus bel édifice qui ait été construit en Europe avec de semblables matériaux. Drontheim fait venir une grande partie de ses blés de l'étranger. A la fin d'août cette ville commence à faire usage des chandelles dans l'intérieur des maisons. Durant les jours les plus longs de l'été le soleil ne reste que quatre heures sous l'horizon; en hiver il ne se montre qu'environ deux heures, en partie à cause des montagnes voisines. Sous plusieurs rapports Drontheim a de la ressemblance avec Christiania.

M. Twining s'est beaucoup occupé des sites et des costumes de la Norwége; son ouvrage contient un grand nombre de vues et de portraits. Il revient de Norwége en Suède, dont à son tour il décrit la capitale; mais il ne lui restait que bien peu de chose à en dire après M. Daumont : aussi passerons-nous sous silence les détails qu'il présente à cet égard.

FIN DU QUARANTE-SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES QUARANTE-SIX VOLUMES

DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

Nota. Cette table a été rédigée par M. Louis de Maslatrie.

TABLE GÉNÉRALE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

